LE DERNIER
DES BARONS

TOME DEUXIÈME.

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

LE DERNIER

DES BARONS

PAR E.-L. BULWER

TRADUIT

PAR ANTOINE DILMANS.

I

PARIS

CHARLES LE CLERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

A LA LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR LES CABINETS DE LECTURE,

1, rue des Grands-Augustins.

—

1844

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

C'est à vous, ami éprouvé et juge indulgent de mes travaux, que je dédie cet ouvrage, qui vous doit sa naissance· Depuis longtemps vous m'engagiez à entreprendre une œuvre d'imagination qui empruntât ses personnages à nos annales nationales et servît à développer quelqu'une de ces vérités que l'histoire est trop souvent forcée d'abandonner au romancier, au poète et à l'écrivain dramatique. — Sans aucun doute, quand le roman tend à quelque chose de plus élevé que de pures combinaisons romanesques, il jette une nouvelle lumière sur les faits au lieu de les fausser. — Pour traiter dignement une œuvre d'imagination, il faut apporter, comme un biographe, dans l'étude de l'époque et des personnages qu'on veut mettre en scène, une minutie et une conscience qu'on pourrait à peine attendre de l'historien général, dont l'attention, répartie sur une suite de siècles, ne peut guère analyser à fond les hommes ni

les choses d'une seule période; de plus, l'écrivain qui tient à remplir la mission du roman historique, doit compléter, par la couleur et les détails, les froides silhouettes du rapide chroniqueur; et, en dépit de tous les arguments des pseudo-critiques, il est nécessaire que la partie imaginative de sa fable, à laquelle son œuvre emprunte le mouvement et la vie, tende en même temps à faire connaître plus intimement et plus familièrement au lecteur, les habitudes, les mobiles et l'ordre de pensées qui constituent la véritable individualité d'une époque. Par dessus tout, le romancier a droit de faire un libre usage de l'hypothèse par analogie, que l'historien ne peut se permettre au même point, et qui, lorsqu'elle est sagement tempérée par l'érudition et éclairée par la connaissance des hommes (connaissance sans laquelle les œuvres d'imagination ne peuvent faire ni bien ni mal, vu qu'il est impossible de les lire), sert à éclairer tant de points qui, sans cela, resteraient enveloppés de ténèbres, et à résoudre les contestations et les difficultés des témoignages contradictoires, en y appliquant le critérium de la philosophie du cœur humain.

Sentant moi-même toute la grandeur du travail que vous m'engagiez à entreprendre, je me défiais d'autant plus du succès d'une pareille tentative, que le champ du roman historique, fondé sur nos annales, a été amplement exploité, non-seulement par les plus brillants d'entre les nombreux romanciers qui font la gloire de notre littérature classique, mais encore par des écrivains postérieurs d'une haute réputation justement acquise. Toutefois, quelque épuisée qu'ait été notre histoire par les travaux des romanciers, le sujet que vous avez recommandé à mon choix est si heureux, que soit sous le point de vue de la peinture des caractères et des passions, soit sous celui des vérités

historiques qu'il permet d'esquisser, il peut à peine manquer d'ouvrir à l'écrivain des sentiers encore inexplorés par tous ceux qui l'ont précédé dans le royaume de l'imagination.

Encouragé par vous, j'ai commencé ma tâche; encouragé par vous, j'ose espérer, en la terminant, que, bien que j'aie adopté en partie ce moyen terme entre le langage ancien et le langage moderne, cette diction que sir Walter Scott a si artistement imitée de Strutt (en dépouillant de sa rudesse la phraséologie de ce dernier), mais que les écrivains postérieurs ont quelque peu rebattue et usée, j'ose espérer, dis-je, que je n'aurai toutefois commis aucun grave envahissement sur des terrains déjà enlevés au désert. Quels que soient les produits du sol que j'ai choisi, je revendique au moins l'honneur, si honneur il y a, de l'avoir défriché de mes propres mains et labouré de ma propre charrue.

Le règne d'Edouard IV est propre à suggérer de nouvelles considérations et à offrir des sources presque vierges d'intérêt à quiconque l'étudie avec soin. Ce fut alors que commença la politique consommée par Henri VII; ce fut alors que furent brisés les éléments du vieil ordre féodal et qu'une nouvelle noblesse fut appelée au pouvoir, pour aider la classe moyenne dans ses luttes contre l'ancienne aristocratie; et le principe constitutif de notre civilisation actuelle était enveloppé dans le sort du héros de cette époque, de Richard Nevile, comte de Warwick, généralement appelé le Faiseur de rois, *le plus grand aussi bien que le dernier de ces puissants barons qui tenaient précédemment en respect la couronne* [1]. L'incertitude qui plane

[1] Hume ajoute : « Et rendaient le peuple incapable de tout gouvernement civil ; » phrase qui tranche peut-être trop péremptoirement toute

sur cette période, dont Hume a dit avec vérité que « aucune partie de l'histoire d'Angleterre n'est aussi obscure, aussi incertaine, aussi peu authentique et conséquente avec elle-même, que celle qui a rapport aux guerres des deux Roses ; » cette incertitude, dis-je, ne sert qu'à étendre l'horizon de l'imagination qui se plaît à explorer le crépuscule. Les recherches hypothétiques, qui peuvent rendre une œuvre d'imagination si intéressante et si utile, acquièrent en ce cas d'autant plus d'importance, que cette profonde obscurité nous arrête précisément à la veille de la renaissance des belles-lettres (1). D'un autre côté, nous distinguons à travers les ténèbres, le mouvement de ces grandes et héroïques passions, qui offrent à l'imagination des sujets de peintures éternellement neuves, et nous nous trouvons en contact avec des caractères assez familiers à nos souvenirs pour intéresser, assez éloignés pour se prêter au roman et surtout assez fréquemment obscurcis par des témoignages contradictoires, pour que le lecteur écoute volontiers quiconque cherche à l'aider à juger les individus d'après des principes tirés de la connaissance générale de l'espèce humaine.

Autour de la grande figure du dernier des Barons, se groupent d'abord Edouard IV, à la fois franc et perfide; puis l'enfance brillante mais fatidique de Richard III; le seigneur accompli de Hastings, « bon et gentil chevalier, mais de mœurs quelque peu dissolues »(2) la violente et fougueuse Marguerite d'Anjou, la douce image de son *Saint Henry,* et l'ombre pâle de leur fils. Nous aperce-

la question en jeu, dans les premiers temps de notre histoire, entre la jalousie des barons et l'autorité royale.

(1) Hume.

(2) *Chronique d'Edouard V.* Stowe.

vons aussi le somptueux prélat, nouant les fils de sa politique astucieuse et raffinée, tandis que l'enthousiasme et l'énergie qui avaient précédemment soutenu l'ancienne Eglise, passent chez les sectaires sévères et persécutés du nouveau culte. Dans cette transition sociale nous voyons le commerçant positif dépouillant les préjugés du grossier vassal ou du rustique franc-tenancier dont il est issu, comprenant avec sagacité et soutenant avec énergie les intérêts du corps dont il fait partie, et préparant les voies à la puissante classe moyenne dont notre civilisation moderne, avec ses vices et ses mérites, a fait sa forteresse.— D'un autre côté, et en opposition avec les idées moderées et réfléchies de liberté que nourrissent les prudentes communes, nous entrevoyons le fanatisme politique du mystérieux Lollard, la *jacquerie* du turbulent meneur des masses. — Enfin, au milieu des diverses tyrannies de l'époque, nous voyons un principe démocratique, s'alliant souvent en partie avec la belliqueuse aristocratie,(1) (toujours jalouse de tout despotisme royal), s'agiter inquiet et ignorant, pour être enfin comprimé, mais non étouffé, sous les Tudors, par la forte ligue d'une classe moyenne, demandant la stabilité et l'ordre, avec une autorité exécutive décidée à exercer un pouvoir absolu.

Pour que nous nous formions une idée complète de cette intéressante époque de transition, il nous faut suivre aussi l'influence que commençait à exercer sur les conseils des grands, la sombre et sinistre habileté de la poli-

(1) Car il est à remarquer que, dans presque tous les soulèvements populaires,—ceux de Cade, de Robin de Redesdale, et, plus tard, celui que Perkin Warbeck fit servir à son étrange tentative, — les proclamations des insurgés citaient toujours, au nombre de leurs griefs populaires, l'abaissement de l'ancienne noblesse, et l'élévation d'une aristocratie de parvenus.

tique italienne; politique d'astuce raffinée, d'intrigues compliquées, de perfidie systématique, de violence impitoyable, mais secrète; — politique qui fut le mobile de la cruelle diplomatie de Louis XI, et qui assombrissait le caractère fastueux et jovial d'Edouard IV, chaque fois qu'il s'arrêtait à réfléchir et à calculer; — politique qui arriva chez Richard III, au plus entier développement de ses combinaisons de profondeur rusée et de volonté inébranlable; et qui, plus tard, adoucie et rattachée à des intentions plus plausibles et plus spécieuses, par la sagacité froide et contenue de Henry VII, atteignit enfin le but qui justifiait toutes ses vilenies aux yeux des princes du pays où elle prit naissance, à savoir la tranquillité d'un état affermi et l'établissement d'un despotisme civilisé mais impérieux.

Ajoutons à tout cela que, en face de cette période crépusculaire, sur laquelle se levait la grande invention qui donna aux lettres et à la science la précision et la durée des pages imprimées, il est intéressant de se demander quel aurait été le sort de tout progrès scientifique pour lequel le monde eût été moins mur. L'introduction de l'imprimerie en Angleterre, eut lieu précisément à l'heureuse époque où l'instruction et la littérature étaient en faveur auprès des grands. A l'exception d'Edouard, qui avait toutefois le bon esprit de déplorer son manque de savoir et le bon goût d'apprécier chez les autres ce qu'il n'avait pas lui-même, les princes d'York, avaient reçu une éducation fort complète. Les seigneurs de Rivers et de Hastings [1], possédaient au plus haut point tous les talents et les connais-

[1] Le docte comte de Worcester avait été un des plus chauds protecteurs de Caxton; mais ce seigneur était mort à l'époque où l'imprimerie passe pour avoir été introduite en Angleterre.

sances de leur siècle. Princes et pairs patronisèrent à l'envi Caxton; et Richard III n'épargna rien pour populariser l'invention, destinée à transmettre sa mémoire à la haine et à l'horreur de tous les temps à venir.

Mais, tandis que le mécanisme qui sert à manifester la science reçoit un accueil si favorable et si protecteur, la science elle-même est traitée avec la dernière intolérance. Les mathématiques surtout sont regardées comme la véritable cabale de la magie noire; les accusations de sorcellerie sont plus fréquentes que jamais; et cependant, chose étrange, ceux qui s'annoncent ouvertement comme pratiquant la science impie (1) et qui parviennent à faire tourner leur fourberie au profit de quelque vil but politique, semblent jouir d'une existence tranquille et quelquefois même honorée, tandis que ceux qui s'occupent de travaux pratiques, utiles et nobles, incompris des princes ou du peuple, et qui ne veulent pas être pris pour des sorciers, sont au contraire sacrifiés sans pitié ni merci. Le mathématicien et astronome Bolingbroke (le plus grand savant de son siècle), est pendu et écartelé comme magicien, et d'un autre côté, nous voyons non-seulement l'impunité, mais encore le respect devenir le partage d'un certain frère Bungey, auquel on attribue l'évocation de certains brouillards et vapeurs *qui rendirent grand service à Edouard IV* à la bataille de Barnet.

Nous ne pouvons donc connaître à fond le caractère intellectuel de l'époque sans mettre en regard le succès de

(1) La nécromancie ou sorcellerie trouvait même place au nombre des professions reconnues. Ainsi, *Thomas Vandyke, ci-devant de Cambridge*, est désigné (*Archives du Parlement*, VI, p. 273) comme nécromancien de profession. Sharon Turner, *Hist. d'Angl.*, vol. IV, p. 6; *Hist. de Richard III*, par Bucke.

l'imposteur et la destinée du vrai génie. Et comme les préjugés de la populace se déchaînent avec violence contre toute invention mécanique tendant à changer l'organisation établie du travail ([1]), il est probable, d'après l'instinct et la destinée du génie, qui le poussent toujours à lutter contre les préjugés populaires, que c'est précisément vers de semblables inventions qu'un homme de grands talents et de haute intelligence, voué à l'étude des sciences physiques, eût tourné ses pensées et son ambition.

Quant à l'invention attribuée par l'auteur à son philosophe, Adam Warner, ceux qui ont étudié la partie déjà publiée des *Œuvres de Roger Bacon*, sont plus à même que tout autre de décider s'il a trop hardiment admis la possibilité d'une conception tellement en avant de l'époque. — Mais la supposition dont il s'agit appartient essentiellement aux prérogatives reconnues du romancier ; et la véritable, l'importante question sera évidemment, non de savoir si Adam Warner eût pu construire sa machine, mais si, en supposant qu'il l'eût construite, le sort que nous lui prêtons serait probable et naturel.

Après de mures méditations sur la manière de traiter le grand et précieux sujet que votre éloquence m'avait encouragé à entreprendre, des caractères tels que ceux auxquels je viens de faire allusion m'ont donc paru les symboles les plus propres à représenter les vérités multiples que l'époque de Warwick, le Faiseur de rois, offre à notre

([1]) Même pour la fabrication des chapeaux, il paraît que certains moulins à foulon méritèrent, par leur perversité, un anathème spécial sous Edouard IV. Ces machines sont accusées d'avoir cherché, *par subtile imagination*, à ruiner les anciens fabricants de chapeaux, qui employaient *la force de l'homme, c'est-à-dire les mains et les pieds.*—Et un acte du Parlement (22e d'Edouard IV) abolit la fabrication desdits chapeaux par procédés *mécaniques.*

intérêt et suggère pour notre instruction. Je souhaiterais seulement que les capacités de l'auteur fussent plus dignes de son thême.

Il est nécessaire maintenant que j'expose brièvement le fondement de la partie historique de ce récit. L'histoire séduisante et populaire de Hume, qui, toutefois, est plus incorrecte que d'habitude pour ce qui touche au règne d'Edouard, aura probablement laissé dans l'esprit de la plupart de mes lecteurs, de ceux qui n'ont pas tourné leur attention vers des recherches plus récentes et plus exactes sur cette période obscure, une appréciation erronée des causes qui amenèrent la fameuse rupture entre Edouard IV et son puissant parent et sujet le comte de Warwick. On continue sans doute à croire généralement que ce fut le mariage conclu par le jeune roi avec Elisabeth Gray (tandis que Warwick négociait en France une alliance avec Bona de Savoie, belle-sœur de Louis XI), qui exaspéra le fougueux Comte et le poussa à s'unir à la maison de Lancastre. Tous nos historiens, de date plus récente, ont rejeté à juste titre cette fable apocryphe que Hume lui-même, éclairé, à défaut d'érudition, par son extrême pénétration, n'admet qu'avec réserve (1). — Un court aperçu des motifs sur lesquels se base ce rejet, est donné par Lingard et transcrit ci-dessous (2). On a vraiment lieu de

(1) « Il peut même s'élever quelques doutes sur la proposition de mariage faite à Bona de Savoye. » T. Hume, note de la page 322, vol. III, édit. 1825.

(2) Bon nombre d'écrivains nous disent que l'inimitié de Warwick provint du désappointement que lui causa le mariage secret d'Edouard avec Elisabeth. A les en croire, le Comte était alors en France, pour y négocier, au nom du Roi, un mariage avec Bona de Savoie, sœur de la reine de France, et ayant réussi dans sa mission, il revint en Angleterre, accompagné du comte de Dampmartin, ambassadeur de Louis. Quant

s'étonner que tant de nos chroniqueurs aient pu admettre une légende contredite par la conduite ultérieure de Warwick lui-même; car nous voyons le Comte faire un honneur tout spécial à la publication du mariage d'Edouard, tenir sur les fonts de baptême le premier enfant du roi (la princesse Élisabeth), remplir les fonctions d'ambassadeur ou de ministre, et combattre *pour* Edouard et *contre* les Lancastriens pendant les cinq années qui s'écoulèrent entre le couronnement d'Elisabeth et la révolte du grand Baron.

Voici quelles semblent avoir été les véritables causes de cette mémorable querelle qui valut à Warwick son surnom de Faiseur de rois :

Il est assez probable, comme le suggère Sharon Turner [1], que Warwick ait éprouvé un douloureux mécompte en voyant qu'Edouard, bien que décidé à épouser une sujette, avait dédaigné l'alliance plus convenable qu'il aurait pu contracter avec la fille aînée du Comte; de plus,

à moi, toute cette histoire me semble une fable : 1° les anciens historiens n'en disent pas un mot; 2° Warwick n'était pas en France à cette époque. Le 20 avril, dix jours avant le mariage, il était occupé à négocier une trêve avec les envoyés français à Londres (Rym., XI, 521), et le 26 mai, environ trois semaines après la célébration de l'union, nous le voyons chargé de conclure une autre trêve avec le roi d'Ecosse (Rym., XI, 424). 3° Il est impossible qu'il ait amené avec lui en Angleterre le comte de Dampmartin, ce seigneur ayant été enfermé à la Bastille en septembre 1463, pour n'en sortir qu'en mai 1465 (Monstrel, II, 97, 109). Trois écrivains contemporains fort bien informés, Wyrcester et les deux continuateurs de l'histoire de Croyland, attribuent le mécontentement de Warwick aux alliances contractées avec les Woodville, et aux honneurs accordés à cette famille, ainsi qu'au mariage de la princesse Marguerite avec le duc de Bourgogne. (Lingard, vol. III, ch. XXIV, pag. 5, 19, édit. in-4°.

(1) Sharon Turner, *Hist. d'Angl.*, vol. III, p. 269.

il est impossible que le grand Baron n'ait pas été vivement blessé, ainsi que toute sa caste, de l'élévation des parents de la Reine (1), tous parvenus et apostats lancastriens. Mais il est constant d'un autre côté, que ces causes de mécontentement n'affaiblirent en rien son zèle pour le Roi, jusqu'en 1467, époque où nous rencontrons la source évidente de la fable relative à Bona de Savoie, ainsi que la première dissension ouverte entre Edouard et le Comte.

Cette année-là, Warwick se rendit en France afin de conclure une alliance avec Louis XI, et d'obtenir la main d'un des princes (2) français pour Marguerite, sœur d'Edouard IV. Pendant son absence le Roi reçut le frère bâtard de Charles, comte de Charolois et plus tard duc de Bourgogne, et arrangea un mariage entre Marguerite et le prince Bourguignon.

L'ambassade de Warwick fut ainsi déshonorée, et l'affront s'aggrava encore de l'inimitié personnelle que le Comte avait vouée au prétendant préféré par Edouard (3).

(1) W. Wyr., 506, 7; Croyl., 542.

(2) Quel était ce prince? c'est là ce que rien ne nous apprend, et ce qu'on peut à peine conjecturer. L'*Histoire pittoresque d'Angleterre* (liv. V, 102), nous dit d'un ton décidé que «*c'était un des fils de Louis XI*,» mais, par malheur, Louis n'avait pas de fils à cette époque; le Dauphin ne naquit que trois ans plus tard. Quant à nous, c'est le frère de Louis, le duc de Guienne, qui nous semble réunir le plus de probabilités.

(3) L'historien de Croyland, qui, pour tout ce qu'embrasse sa maigre et succincte narration, est la meilleure autorité sur le règne d'Edouard, déclare positivement que le déplaisir de Warwick eut pour cause première l'alliance avec la Bourgogne, plutôt que le mariage du roi avec Elisabeth.—« Sur quoi (le mariage de Marguerite avec Charolois) Richard Nevile, comte de Warwick, qui avait, pendant tant d'années, pris parti pour les Français contre les Bourguignons, conçut une vive indignation; et je suis convaincu que c'est dans cette union qu'il faut chercher la cause de son ressentiment, plutôt que dans le mariage du roi avec Elisabeth; car il eût préféré procurer pour mari à la susdite princesse Mar-

Le puissant seigneur se retira indigné dans son château. Mais Warwick, dont Hume a représenté avec bonheur le caractère comme *franc, ouvert et incapable de calculs et de détours* ([1]), ne paraît pas avoir conservé longtemps son ressentiment. L'intervention de l'archevêque d'York et autres, amena une réconciliation, et, l'année suivante, en 1468, nous retrouvons Warwick en grande faveur, et oubliant assez ses griefs pour accompagner la procession faite en l'honneur du mariage de Marguerite avec le comte de Charolois ([2]). Toutefois l'année d'après vit naître la seconde dissension entre le Roi et son Ministre, dissension qu'Edouard souleva en refusant de sanctionner le mariage de son frère Clarence avec la fille de Warwick, Isabelle. Le Roi apporta même dans son opposition une obstination qui dut vivement blesser l'orgueil du Comte; car il alla jusqu'à prier le Pape ([3]) de refuser son autorisation à ce mariage, en raison des liens de parenté qui unissaient les deux fiancés : néanmoins le Pape accorda la dispense, et le mariage eut lieu à Calais.

Alors éclate en Angleterre une révolte populaire, et, à la tête de l'insurrection figurent quelques-uns des parents de Warwick; bien qu'à vrai dire ils appartiennent à la branche des Nevile, qui a toujours tenu au parti de Lancastre et différé d'opinion avec le Comte. Le Roi, menacé d'un péril imminent, écrit une lettre à Warwick pour le supplier de venir à son aide ([4]). Le Comte oublie de nou-

guerite un prince du royaume de France. » L'historien de Croyland appuie aussi sur la forte animosité qui existait entre Charolois et Warwick. Cont. Croyl., 551.

(1) Hume, *Henry VI*, vol. III, p. 172, édit. 1825.

(2) Lingard.

(3) Carte. Wm. Wyrc.

(4) *Lettres de Paston*, CXCVIII, vol. II, édit. de Knight. *Voir* Lingard,

veau toutes les anciennes causes de ressentiment, se hâte de quitter Calais, délivre le Roi et étouffe la révolte par l'influence de sa popularité.

Nous voyons ensuite Edouard au château de Middleham (un des manoirs de Warwick) où quelques historiens le représentent comme retenu de force, assertion que d'autres écrivains traitent avec un souverain mépris. Nous examinerons cette question dans le cours de ces volumes; mais, quoi qu'il en soit de cette histoire, Warwick et le Roi continuent à vivre en si bonne amitié que le Comte marche en personne contre une révolte qui vient d'éclater sur les frontières de l'Ecosse, remporte une victoire signalée, et laisse décapiter par Edouard, à York, le chef des insurgés (son propre parent à lui Warwick). Immédiatement après cette prétendue détention, Edouard se montre à nous parlant du grand Comte, de Montagu et de l'archevêque d'York, comme de *ses meilleurs amis* (1), et fiançant sa fille aînée au neveu de Warwick, héritier de la famille.

c, 24, pour la véritable date des lettres écrites par Edouard à Warwick, à Clarence et à l'archevêque d'York.

(1) *Lettres de Paston*, CCIV, vol. II, édit. de Knight. La date de cette lettre, qui a fort embarrassé le digne annotateur, doit évidemment être reportée à l'époque où Edouard revint d'York, après son séjour à Middleham, en 1469. Le contemporain amoureux de commérages qui l'a écrite, n'y fait mention d'aucun bruit tendant à accuser le Comte d'avoir emprisonné le Roi. Celui-ci fait une entrée solennelle dans la cité, comme l'heureux vainqueur d'une formidable révolte. La lettre s'énonce ainsi : « *Le Roi lui-même parle en bons termes des seigneurs de Clarence et de Warwick, disant qu'ils sont ses meilleurs amis.* » — Parlerait-il ainsi, s'il venait de s'échapper d'une prison?—Le sir John Paston, l'auteur de la lettre, ajoute, il est vrai : « *Mais les gens de sa maison tiennent un tout autre langage.* » Il n'y a là rien d'étonnant; car les gens de la maison du Roi n'étaient autres que les courtisans toujours ennemis de Warwick, et ils devaient évidemment tenir alors le même langage qu'ils avaient été dans l'habitude de tenir auparavant.

Et voilà que tout à coup, trois mois seulement plus tard (février 1470), et sans aucune cause apparente, nous trouvons Warwick en état de rebellion ouverte, animé d'une haine mortelle contre le roi, repoussant du premier au dernier jour toute ouverture de conciliation, et tellement altéré de vengeance qu'il courbe un orgueil, jusque-là d'une susceptibilé maladive, devant l'insolence emportée de Marguerite d'Anjou, et forme la plus étroite alliance avec le parti lancastrien dont la destruction avait été le but de toute sa vie.

En face de cette énigme, tandis que l'histoire nous laisse dans l'obscurité, et que notre curiosité est le plus excitée, l'imagination s'en va à tâtons au milieu des anciennes chroniques, pour chercher à découvrir et à deviner la vérité. — Et ici l'imagination habituée à pénétrer les mystères du cœur humain saisit soudain l'extrême importance d'un fait que les historiens modernes se sont contentés de ranger au nombre des causes douteuses et secondaires de la rupture.—Il est clairement et fortement établi par Hall et autres, qu'Edouard s'était grossièrement attaqué à la vertu d'une des parentes du Comte : *Et de plus, il est bien vrai*, dit Hall, *que le Roi tenta vis-à-vis de la maison du Comte quelque chose qui était grandement contre l'honneur du Comte* (1). Mais quant à savoir si la personne insultée était sa fille ou sa nièce, ajoute le chroniqueur, cela ne fut pas ouvertement connu, pour l'honneur de tous deux. Toutefois il est *certain* qu'une semblable tentative *fut faite* par le roi Edouard.

Quiconque est quelque peu au fait de Hall (et à vrai dire de tous nos principaux chroniqueurs, excepté Fabyan), ne s'attendra pas à une scrupuleuse précision quant à la

(1) Did attempt a thing once in the Earl's house which was much against the Carl's honesty.

date qu'il assigne à cet outrage. — Il le fait remonter à l'époque à laquelle il rattache également, par erreur, les autres griefs du comte (date reportée à une période postérieure de quelques années par tous les écrivains judicieux), c'est-à-dire à un temps où Warwick était encore le plus ferme ami d'Edouard.

Qu'on accorde seulement la probabilité d'un tel outrage (probabilité qu'admettent sans hésiter les historiens récents, et où Rapin, Habington et Carte voient un fait certain), et soudain se dissipe toute l'obscurité qui enveloppe cette mémorable querelle. — Une telle insulte était bien de nature à n'être jamais pardonnée, et pourtant jamais révélée. Comme Hall le donne à entendre, l'honneur du comte était intéressé à imposer silence au scandale, et celui d'Edouard l'était encore davantage à cacher l'offense. — Que l'insulte, si jamais elle a été faite, ait dû avoir lieu immédiatement avant l'éclat de l'hostilité du Comte, c'est là une chose évidente. Des affronts de ce genre poussent les hommes à se venger sur-le-champ, ou s'il s'arrêtent à dissimuler afin de frapper plus tard un coup plus terrible, leur haine attend l'instant propice pour faire éruption. Que voyons-nous au contraire? le Comte prend pour tirer l'épée le moment le plus défavorable qu'il puisse choisir, et l'inopportunité de sa rébellion atteste l'influence d'un emportement soudain, d'une cause nouvelle et imprévue de ressentiment. Il n'avait pas de troupes sous sa main, il n'avait pas même sondé son propre beau-frère, le seigneur de Stanley (puisqu'il n'était pas sûr de ses intentions), tandis que, quelques mois seulement auparavant, pour peu qu'il eût désiré détrôner le roi, il aurait pu le laisser écraser par la révolte populaire ou disposer à son gré de lui quand il l'avait pour hôte dans son château de Middleham. — L'absence de tous préparatifs, le manque

de toute précaution; qui contraignirent à s'enfuir à la hâte de l'Angleterre le puissant baron sous la bannière duquel marchaient soixante mille hommes quelques mois auparavant, prouvent incontestablement que sa rupture était déterminée par des motifs tout récents.

Si donc la cause que nous avons mentionnée, comme citée par Hall et autres, semble la plus probable qu'il soit possible de trouver (et nous n'apercevons *aucune autre* cause qui puisse motiver une si *brusque* hostilité), il faut en reporter la date à l'époque à laquelle nous l'avons placée dans cet ouvrage, c'est-à-dire immédiatement avant la révolte du Comte.—La seconde question qui se présente est celle de savoir quelle fut la dame ainsi offensée... une nièce ou une fille de Warwick? Il est à peine admissible que ce fût une nièce; car bien que le comte eût un frère marié, le seigneur de Montagu, et plusieurs sœurs épouses et mères, les maris de ses sœurs restèrent attachés à Edouard (1), et Montagu semble n'avoir eu que des filles en bas âge (2). D'ailleurs ce seigneur ne prit aucune part dans le principe à la rébellion de Warwick, et nous le voyons continuer à jouir de la confiance d'Edouard. Nous ne pouvons donc raisonnablement concevoir qu'un oncle ait été plus ardent à la vengeance qu'un père, défenseur légitime de l'honneur de sa fille. Il est donc plus probable

(1) Excepté les seigneurs de Fitzhugh et d'Oxford. Mais quoique Fitzhugh ou plutôt son fils, se soit révolté contre Edouard, ce fut pour quelque motif qui n'eut pas l'approbation de Warwick, vu que la révolte fut étouffée par Warwick lui-même. Il est également impossible que la dame offensée ait été fille du seigneur d'Oxford; car ce dernier était attaché du fond du cœur au parti de Lancastre, bien qu'il n'avouât pas ses opinions; et il semble s'être obstinément éloigné de la cour.

(2) La femme de Montagu ne pouvait guère avoir plus de trente ans lors de la mort de son mari. Elle contracta un second mariage dont elle eut plusieurs enfants.

que la personne outragée était une des filles de Warwick, et telle est l'opinion générale. Carte déclare formellement que ce fut Isabelle; mais il est presque impossible qu'il en soit ainsi, car Isabelle était alors mariée au frère d'Edouard, au duc de Clarence, et de plus elle devait accoucher dans un mois. — Le Comte n'avait qu'une autre fille, lady Anne, alors à la fleur de la jeunesse; et bien que la beauté d'Isabelle paraisse avoir été d'un caractère plus frappant que celle de sa sœur, il faut nécessairement que cette dernière ait été fort séduisante pour avoir pu s'attirer l'amour du prince Edouard de Lancastre et inspirer une tendre affection à Richard, duc de Gloucester [1]. Il est bon aussi de remarquer qu'à la suite du mariage

(1) Non seulement, Majerus, le chroniqueur flamand, parle de l'affection que Richard ressentit de bonne heure pour la fille cadette de Warwick, mais encore l'obstination du Duc à l'épouser à une époque où la famille Nevile était déchue et écrasée, semble confirmer l'assertion du vieil écrivain. Il est vrai que Richard reçut, en épousant la veuve du prince de Lancastre, une partie considérable des domaines de sa maison. Mais Anne, ainsi que ses parents, avait été dépossédée, et ses propriétés étaient à la disposition de la couronne. Richard venait de rendre les services les plus importants à Edouard; il lui était resté fidèle durant la rébellion de Clarence; il avait été le héros du jour, tant à Barnet qu'à Tewksbury. Sa réputation était alors colossale, et s'il eût demandé pour récompense les domaines de Middleham, sans la jeune veuve, Edouard n'eût guère pu les lui refuser. Il avait certainement de bien meilleurs titres á ces fiefs confisqués, que le seul compétiteur qui entrât en ligne avec lui, à savoir le parjure et méprisable Clarence. Quant à la répugnance d'Anne à épouser Richard, et au déguisement qu'elle prit, voyez la vie d'Anne de Warwick, par miss Strickland. Pour l'honneur d'Anne plutôt que pour celui de Richard, à la mémoire duquel un crime de plus ou de moins n'importe que peu, on peut faire observer ici que, loin de trouver dans l'histoire des raisons d'accuser Gloucester de complicité dans l'assassinat du jeune prince Edouard de Lancastre, nous avons quelque lieu de croire que ce prince ne fut nullement assassiné, mais mourut comme nous aimerions que fût mort le petit-fils de Henry V, en combattant bravement sur le champ de bataille. — Mss de Harley. Chronique de Tewksbury, par Stowe. Sha. Turner, vol. III, p. 335.

qu'Anne contracta, non comme Shakespear le représente, mais après de longues sollicitations et en apparence sous le coup d'une contrainte positive, Richard semble l'avoir tenue soigneusement éloignée de la cour de son frère, et même de Londres, où elle se montra fort rarement, si elle s'y montra jamais, jusqu'à la mort d'Edouard.

Qu'une profonde obscurité ait toujours enveloppé les faits relatifs à la tentative criminelle d'Edouard, qu'ils n'aient jamais été publiés au nombre des griefs de l'orgueilleux rebelle, c'est chose rendue fort naturelle par la dignité des deux partis, et par le caractère même de l'offense. Que la grave histoire, au milieu d'une telle obscurité, ne s'arrête pas trop implicitement à l'hypothèse suggérée par le chroniqueur, nous ne pourrons que la louer de cette sage réserve; mais tout le monde s'accordera probablement à reconnaître que l'imagination est là dans son domaine légitime, et qu'elle peut raisonnablement contribuer par des conjectures, qui ne sont ni improbables ni sans fondement, à renouer et à éclaircir les fragments les plus décousus et les plus obscurs de nos annales.

J'ai mieux aimé déflorer en partie l'intérêt de mon récit, en annonçant d'avance au lecteur ce qu'il doit y trouver, que de m'exposer à être accusé (par ceux qui croiraient encore à la vieille fable sur Bona de Savoie) [1], d'avoir pris des libertés impardonnables avec les faits réels, tandis que ces faits réels, autant qu'il est possible de

(1) Je parle de cette vieille fable, en tant qu'elle représente la querelle survenue entre Edouard et Warwick, comme ayant eu pour cause le rejet de la main de Bona et la préférence accordée à Elisabeth par le Roi. — Mais, je ne prétends pas qu'il soit impossible qu'une telle alliance ait été désirée et conseillée par le Comte; seulement il est évident qu'il n'a pas cherché à la négocier, et que, de plus, Edouard ne l'a nullement offensé en préférant sa belle sujette.

les constater, avaient été précisément la base de ma narration, et que mes inventions les plus audacieuses n'étaient que des déductions tirées des plus amples documents historiques que j'eusse pu réunir. — J'ose même penser que quiconque écrira plus tard l'histoire d'Edouard IV, ne dédaignera pas de mettre à profit certaines suggestions disséminées à travers ces volumes, et tendant à jeter un nouveau jour sur les événements de cette période aussi embrouillée qu'importante.

Il est probable que cet ouvrage sera plus populaire, en raison de sa nature, que mon dernier roman *Zanoni*, qui ne pouvait être goûté que par les lecteurs d'un caractère à s'intéresser à l'examen des divers problèmes sur la vie humaine qu'il cherche à résoudre ; — mais, ces deux ouvrages, si différente que soit la manière dont je les ai traités, ont été construits l'un et l'autre d'après les principes d'art, auxquels je me suis efforcé de rester fidèle dans tous mes derniers travaux, quelqu'incomplet qu'ait été le succès de mes efforts.

Suivant moi, un écrivain doit se préparer à composer une œuvre d'imagination comme un peintre se prépare à composer un tableau : il faut qu'il commence par concevoir un ensemble aussi grandiose que son intelligence peut en embrasser ; aussi harmonieux et aussi complet que ses talents d'artistes peuvent en exécuter ; puis, en second lieu, il doit arrêter dans son esprit, le caractère de l'intérêt que les détails sont destinés à transmettre.

C'est en comparant les œuvres d'imagination exprimées par la plume aux œuvres d'imagination exprimées par le pinceau, que nous parvenons le mieux à nous former une opinion critique des différentes écoles qui existent dans les deux arts ; car, devant l'écrivain comme devant le peintre, s'ouvrent également les trois voies que nous nom-

mons le style familier, le style pittoresque et le syle intellectuel. Au moyen de cette comparaison, nous pouvons, sans trop de difficultés, classer les œuvres d'imagination dans un ordre convenable, et apprécier le rang qui revient à chacune d'elle. Le style intellectuel ne sera jamais sans doute le plus populaire; pour le moment, celui qui préfère se rattacher à cette école, doit se préparer à être fort déprécié; car les plus grandes perfections du genre qu'il choisit, en admettant même qu'il y atteigne, ne sont pas les plus palpables pour la majorité. — Discute-t-on le mérite d'un ouvrage moderne, on le vantera peut-être, en raison de certains passages frappants, de quelque figure proéminente; mais, entendrons-nous jamais personne s'étendre sur l'harmonie de sa structure, sur sa tendance homogène et complète, sur son caractère idéal, sur ce qui constitue en un mot les éléments essentiels d'une œuvre d'art. Ce qu'on prise le plus dans un tableau, la *composition*, est souvent ce dont on tient le moins de compte dans un livre, et cela provient simplement de ce que la peinture est reconnue comme un art en Angleterre, et partant appréciée d'après des théories fixes, tandis que nos jugements littéraires n'ont pour guide qu'un goût qui n'est jamais formé, un millier de préjugés et de prédilections ignorantes. Nous ne comprenons pas encore que l'auteur est un artiste, et que les véritables règles d'art qui doivent servir à le mesurer, sont déterminées et immuables. De là viennent les caprices bizarres et fantastiques de l'opinion publique, l'exagération de ses louanges ou de ses censures, ses emportements et la réaction qui les suit. C'est là ce qui explique le mépris solennel qui s'attachait hier à Wordsworth et l'absure idolâtrie qui le divinise aujourd'hui. C'est là ce qui explique les incroyables fluctuations de la renommée de Byron, dont la célébrité nous

assourdit un jour, pour que le lendemain on vienne nous dire froidement qu'il mérite à peine le nom de poète.

Chacune de ces variations de l'opinion publique, est strictement réflétée par la critique vulgaire, et de même que, il y a quelques années, nos journaux rivalisaient de railleries contre Wordsworth pour des défauts qu'il n'avait pas, ainsi luttent-ils à présent d'éloges pour des qualités dont il n'a jamais fait preuve.

Ces violentes contradictions dénotent à la fois un public et une critique complètement dénués de la connaissance des principes élémentaires de l'art littéraire, et elles autorisent le plus humble auteur à contester la censure du moment, comme elles doivent faire accueillir avec défiance aux plus célèbres, les louanges dont ils sont l'objet.

Tout écrivain qui s'adresse à des juges anglais peut donc, sans fatuité, sans excès de confiance en lui-même, uniquement guidé par son bon sens et son expérience de tous les jours, nourrir à part lui la pensée que la décision du jury devant lequel il comparaît en premier lieu n'est pas une sentence définitive. L'histoire littéraire du jour se compose d'une suite de jugements cassés.

Mais cette incertitude attend surtout tout disciple, si humble qu'il soit, de l'école que j'ai nommée intellectuelle, école condamnée à être toujours plus ou moins en opposition avec les canons populaires, école dont la fatale destinée est de troubler et d'irriter l'indolente quiétude du goût vulgaire, vu qu'elle ne saurait sans cela ni élever ni émouvoir. Quiconque tourne le dos à l'école hollandaise pour se vouer à l'art italien doit continuer à étudier dans l'obscurité les principes sur lesquels il base le but de son œuvre et auxquels il adapte son travail d'exécution ; toujours fidèle, à travers l'espoir ou l'abattement, aux théories qui s'inquiètent moins de la somme que des sources de

l'intérêt produit par une composition; cherchant dans l'action le jeu des grandes passions ou des ressorts plus subtils des actions humaines; cherchant dans le repos la couleur de la beauté intellectuelle.

Il n'est pas très-aisé de saisir ce qui constitue l'art noble et l'art de bas étage; ce n'est pas dans le rang social ou la condition physique des caractères retracés, que consiste la distinction des deux genres; elle repose entièrement dans la nature de l'émotion que les caractères sont destinés à exciter, à savoir, dans les sentiments, soit de sympathie pour quelque chose de bas, soit d'admiration pour quelque chose de noble, qu'éprouvent les lecteurs d'une œuvre.—Il n'y a rien de noble dans une tête de rustre sortie du pinceau de Teniers, il n'y a rien de bas dans une tête de rustre sortie du pinceau de Guide. Où donc est la différence des deux compositions? Dans l'absence ou la présence de l'idéal. —Mais chacun peut juger du mérite de la première, vu qu'elle se rattache à l'école familière, tandis qu'un connaisseur seul est à même de découvrir le mérite de la seconde, parce qu'elle se rattache à l'école intellectuelle.

J'ai d'autant moins hésité à livrer ces remarques à la censure ou au sarcasme, que ce roman est probablement le dernier que j'imposerai au public; et je désirais qu'il contînt au moins l'énonciation des principes qui ont présidé à sa composition ainsi qu'à celle des plus jeunes de ses prédécesseurs. Quelle que puisse être à cet égard l'opinion des autres, vous au moins vous savez, mon ami, avec quelle conscience ces principes ont été médités et suivis, et si les résultats n'ont pas été brillants, vous rendrez en tout cas justice à ma bonne volonté.

Il m'est doux de penser que mon but, auquel j'attache plus d'importance qu'au succès, est compris par un homme

dont le goût exquis n'est gâté que par une qualité beaucoup plus rare encore, une tendance à évaluer trop haut le mérite des personnes pour lesquelles il témoigne de l'estime. Adieu, mon sincère et précieux ami; et daignez agréer comme un gage muet de reconnaissance et de considération ces dernières fleurs cueillies dans le jardin où nous avons si souvent erré ensemble.

E. L. B.

Londres, Janvier 1843.

LIVRE PREMIER.

Les aventures de maître Marmaduke Nevile.

I.

Le Pré-aux-Jeux du vieux Cockaigne.

A l'ouest, au delà du hameau encore gracieux de Charing, mais dont on allait bientôt peupler la solitude, un large espace semé de maisons et de vénérables arbres ébranchés, était, au commencement du printemps de 1467, le théâtre des jeux champêtres et des ébats de la population de Westminster et de Londres. Il est presque inutile de rappeler que les endroits consacrés aux rejouissances populaires étaient alors fort nombreux dans les alentours de la Métropole. Ceux-ci aimaient les frais étangs d'Islington, ceux-là les prés d'herbe rase de Finsbury; à tous plaisaient les vastes plaines sans haies de Mile-End. Mais le terrain sur lequel nous transportons nos lecteurs, était un lieu de divertissement

presqu'encore vierge, concédé depuis peu à la ville de Westminster par le puissant comte de Warwick.

Elevé par une pente verdoyante au-dessus du sol marécageux de Westminster, le terrain touchait à gauche aux Brookfields et dominait de tous les côtés un panorama gracieux autant que varié. Au fond s'élevaient les deux collines jumelles de Hamptead et de Highgate avec le parc de Marybone et son majestueux château à demi caché dans les bois. Sur le devant se voyait le couvent des lépreux, dédié à *Saint-James* (Jacques), maintenant un palais. A gauche, on apercevait le manoir d'York ([1]), actuellement White-hall. Un peu plus loin c'étaient les clochers de l'abbaye de Westminster et la sombre tour du Sanctaire ; puis le palais surgissant du fleuve avec ses bastions et son avant-mur, tandis qu'à l'est et plus près du premier plan, s'étendait la longue allée buissonneuse du Strand, que ses ponts rendaient si pittoresque et que flanquaient à droite les châteaux crénelés des nobles et les demeures des prélats non moins puissants ; constructions orgueilleuses et massives au milieu desquelles le Savoy, détruit lors de l'insurrection de Wat Tyler, jetait ses ruines

([1]) Résidence de l'archevêque d'York.

gigantesques. Au delà de tout cela, dans l'éloignement, la vue errait sur des tours, des porches, des arceaux, des clochers: de temps en temps se montrait, étincelant au soleil, le vaste fleuve dont la rive opposée était couronnée par le palais de Lambeth et l'église de sainte Marie Ovéries, et en face, le regard s'arrêtait à l'horizon sur la ligne indistincte de bastions qui ceignait la forteresse Palatine.

Comme tout ce qui est nouveau a toujours de l'attrait, il y avait, le jour dont nous parlons, une grande affluence de peuple au Pré-aux-Jeux, et les oisifs de Westminster y coudoyaient les riches citoyens de la bruyante Chepe et les habitants encore plus aristocratiques de Lud-Gate et de Flete.

Le terrain convenait parfaitement à sa nouvelle destination. Il était, il est vrai, borné par des marais et des viviers, mais un espace considérable au centre, offrait une pelouse unie, déjà usée et brunie par les pieds de la multitude. De ce point, se dirigeaient vers la gauche des allées récemment plantées pour la plupart, et destinées à abriter sous leur ombrage en été, les jeux de boule, alors fort en faveur; tandis que des massifs, composés pour la plupart de vieux arbres, divisaient le terrain en compartiments inégaux, affectés chacun à un divertisse-

ment particulier; tout autour se voyaient des groupes de chariots, et des chevaux plus ou moins précieux, dont les propriétaires étaient en train de prendre leur part de réjouissances. Les tentes, les auberges improvisées, les baraques de curiosités, et les traiteaux des jongleurs étaient en grand nombre et donnaient à la scène l'aspect d'une foire. Mais, ce qui réclame surtout notre attention en ce moment, c'est un large îlot de terrain consacré au noble jeu de l'arc. La dynastie régnante d'York devait en grande partie ses succès militaires à l'habileté de ses archers, et les habitants de Londres eux-mêmes, se montraient fort jaloux de leur réputation de supériorité en cet art. Toutefois, pendant les cinquante dernières années, malgré l'esprit belliqueux de l'époque, le tir à l'arc avait été beaucoup plus négligé pendant les intervalles de paix, que ne l'eussent désiré les chefs de l'Etat; et depuis peu, le Roi, ainsi que sa loyale cité, n'avait rien épargné pour faire refleurir comme de droit l'exercice de *l'instrument de Dieu* ([1]) sur lequel, suivant les termes de plus d'un édit, reposaient principalement les libertés et l'honneur de l'Angleterre.

[1] Titre emphatique donné à l'arc par l'évêque Latimer dans son fameux sixième sermon.

Immense en ce jour était le concours des spectateurs du tir, et au milieu des bourgeois, des citoyens et de la populace, se remarquait bon nombre de seigneurs de la cour d'Edouard IV, alors fort jeune encore, le plus beau, le plus brillant et le plus brave des princes de la chrétienté.

Les tournois royaux (qui avaient déjà cependant perdu beaucoup de leur éclat, pour se relever de nouveau et expirer enfin sous le règne des Tudors) exclusivement ouverts à la noblesse, étalaient sans doute plus de pompe et de magnificence que l'assemblée bigarrée d'hommes de toutes classes, qui se pressaient en ce moment autour des prétendants à la flèche d'argent, qui écoutaient les jongleurs ambulants et les ménestrels, ou qui, assis à l'ombre des vieux arbres, se livraient à la passion des dés, en tirant à demi, plus d'une fois, la lame d'un poignard; mais jamais, peut-être, aucune scène de réjouissance n'avait présenté et ne présenta plus tard l'animation, l'entraînement général et la joie bruyante qui caractérisaient cette confusion de tous rangs, et établissaient momentanément une rude égalité entre le seigneur et son vassal, le bourgeois et le courtisan.

La révolution qui avait placé Edouard sur le trône, avait, de fait, été fort populaire : non-

seulement, la valeur et la modération de Richard, duc d'York, avaient légué à son fils un héritage d'affection; non seulement, ce dernier avait à la tête de son parti les plus aimés d'entre les grands Barons; mais le Roi lui-même, par inclination comme par diplomatie, ne ménageait rien pour se concilier les bonnes graces de cette partie de la population déjà fort importante : la classe moyenne. Il était le premier souverain qui fût parfois descendu de la société des princes et de ses pairs, sans compromettre sa dignité, pour se mêler familièrement aux réjouissances des marchands et des boutiquiers. Le lord-maire et le conseil de Londres avaient été admis, en mainte occasion solennelle, à prendre part aux délibérations de la cour; et dernièrement encore, lors du couronnement de la Reine, Edouard avait, au grand mécontentement de plusieurs de ses barons, conféré le titre de Chevalier du Bain à quatre citoyens. D'un autre côté, quoique sa galanterie, le seul défaut qui lui enlevât quelque peu de sa popularité auprès d'une partie de la bourgeoisie, ne fût pas tout à fait digne de son rang, cependant sa franche et joyeuse familiarité avec ses inférieurs, était exempte de ces allures de vil bouffon qui avaient puissamment contribué au revers et au terrible sort de deux de ses

prédécesseurs. Sans doute aussi, il faut chercher dans un instinct politique, non moins que dans un caprice populaire, la cause du dévouement enthousiaste avec lequel Londres, en particulier, et la plupart des grandes villes défendirent toujours les intérêts et la personne d'Edouard IV. Elles sentaient que son règne était en progrès sur les vertus monastiques de Henry IV, et sur l'impitoyable sévérité qui se joignait aux grandes qualités de l'*étrangère*, (c'est ainsi qu'on désignait son épouse hautaine, Marguerite d'Anjou). Tandis que les qualités, la courtoisie et la politique du jeune souverain lui assuraient le bon vouloir des classes moyennes, il devait la soumission des plus puissants barons et l'affection des populations rurales, à un homme — colossal entre tous les géants de fer de l'époque, — au plus grand et au dernier des vieux chevaliers normands; — à un seigneur plus royal dans son orgueil, sa pompe, ses possessions et sa réputation, que le roi lui-même; — à Richard Nevile, comte de Salisbury et Warwick.

Ce noble personnage, encore dans toute la force de l'âge, possédait toutes les qualités qui fascinent la foule chez un noble. Sa valeur sur les champs de bataille était jointe à une générosité bien rare parmi les capitaines de son temps. Il s'enorgueillissait de partager

les périls et les fatigues du soldat. Son orgueil envers les grands s'alliait à une affabilité cordiale à l'égard des petits. Sa fortune incalculable était égalée par sa magnificence et rendue populaire par sa prodigue hospitalité. Chaque jour, dit-on, il tenait table ouverte dans ses nombreux châteaux, pour non moins de trente mille personnes; s'attachant ainsi les bras puissants et les cœurs reconnaissants d'une population martiale et turbulente. Plus hautain qu'ambitieux, il était redouté parce qu'il tirait vengeance de tout affront, mais nul ne l'enviait parce qu'il semblait au-dessus de toute faveur.

La fête, au tir de l'arc, était encore, cette fois, plus joyeuse que d'ordinaire en raison de la nouvelle transmise depuis peu de la Cour à la Cité, que le Roi était sur le point d'agrandir son pouvoir à l'extérieur et de regagner ce qu'il avait perdu aux yeux de l'Europe par son mariage avec Elisabeth Gray, en mariant sa sœur Marguerite au frère de Louis XI, et que le personnage choisi la veille pour remplir les fonctions d'ambassadeur en cette occasion, n'était rien moins que l'illustre comte de Warwick.

Les opinions étaient partagées au sujet de la préférence donnée à la France, dans cette alliance, sur les prétentions rivales du comte

de Charolais, plus tard Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.

— Par Notre-Dame, dit un corpulent citoyen, âgé d'environ cinquante ans, je ne suis pas trop charmé de ces épousailles françaises. J'aimerais mieux voir le robuste Comte partir pour la France avec des arcs et des haches d'armes, qu'avec des accoutrements de soie et de satin. Que va devenir notre commerce avec la Flandre, répondez à celà, maître Stokton? La maison d'York est une bonne maison et le Roi est un bon roi, mais le commerce est le commerce. Chacun doit attirer l'eau à son moulin.

— Silence, maître Heyford, répondit un petit homme grêle, en surtout vert-clair, le Roi n'aime pas qu'on raisonne sur ce que fait le Roi. — Il ne fait pas bon badiner avec les lions. Souvenez-vous de William Walker, pendu pour avoir dit que son fils hériterait de la couronne.

— Bah, reprit Heyford avec la même assurance, ce mauvais plaisant n'était qu'un méchant épicier; et c'est une toute autre affaire que les joyeusetés et bons mots d'un digne orfèvre qui a de l'argent et de l'influence, plus une femme accorte et avenante que le Roi a bien voulu honorer d'un compliment. — Mais

voici mon grave chef d'atelier, auquel n'échappe aucune nouveauté en fait de commérage et dont l'œil perce les murailles. Holà ! Hohé! Alwyn, Nicholas, Alwyn, qui se serait attendu à te voir avec cet arc plus haut que toi d'une bonne demi-aune. Je te croyais trop laborieux et trop rassis pour te mêler de ces diableries d'hommes d'armes.

— Avec votre permission, maître Heyford, répondit la personne ainsi interpellée, —jeune homme pâle et maigre, bien que musculeux et fortement charpenté, à la figure intelligente, mais à la parole lente, empesée, très-entachée d'un accent provincial,—avec votre permission, le roi Edouard ordonne dans son édit, que tout Anglais ait un arc de sa taille, et quiconque néglige le tir un jour de fête, est à l'amende d'un demi-penny, sans parler de l'honneur qu'il perd. Du reste, il me semble que les citoyens de Londres acquerront chaque jour plus de poids et d'influence; et quoique je ne sois qu'un simple chef d'atelier dans votre digne maîtrise, ce ne sera pas ma faute si cela n'arrive pas.

— Bravo, bien parlé, mon garçon. — Mais si les citoyens de Londres prospèrent, c'est parce qu'ils ont des nobles dans leur escarcelle et non des arcs entre les mains.

— Pensez-vous donc, maître Heyford, qu'au-

cun roi aux abois leur laisserait leur escarcelle, s'ils n'avaient pas des arcs pour la défendre ; afin que l'âge mûr puisse avoir de l'or, que la jeunesse se garde de mépriser le fer.

— Par mon corps, s'écria Heyford, — tu ferais mieux de brider ta langue. Si moi, j'ai mon franc-parler en raison de ma fortune et de ma position, un garçon comme toi, qui a son chemin à faire, devrait savoir se taire... mais il est déjà parti.

— Et où avez-vous pêché ce jeune brochet ? demanda maître Stokton, le mercier qui venait de rappeler à l'orfèvre la mort de l'épicier.

— On l'avait d'abord destiné au froc, mais sa mère qui était veuve, l'a laissé libre de choisir la toque plate. C'est le meilleur apprenti que j'aie jamais eu. Par le sang de saint Thomas, il saura se pousser ; il a une tête, maître Stokton, mais une tête et des oreilles, et une paire de gros yeux toujours en quête de quelque bonne occasion dont il puisse tirer profit.

Pendant ce temps, le chef d'atelier de l'Orfèvre se dirigeait à loisir vers le tir à l'arc, et sa démarche ferme et posée, révélait l'homme positif tout entier à son affaire.

Les jeunes gens de cette classe et de cette profession étaient fort différents alors de ce qu'ils sont maintenant. Fils, pour la plupart, de

dépendants des seigneurs de la province, quelquefois même de francs-tenanciers et de gentilshommes, ils s'étaient familiarisés dans leur enfance avec la splendeur et les jeux de la chevalerie ; ils avaient appris à lutter, à manier le bâton, à lancer la barre ou le disque, à tirer de l'arc, et à se servir de la rapière et du bouclier, avant d'avoir été transplantés des pelouses de leur village dans les échoppes de la Cité. Même, dans cette nouvelle position, les guerres et les dissensions constantes de l'époque, l'exemple de leurs supérieurs, les luttes mimiques et les pantomimes militaires des jours de fête, et par dessus tout leur organisation en corporations puissantes, tendaient à les rendre aussi remuants, aussi dissolus et aussi viveurs que leurs successeurs se montrent à l'heure qu'il est, rangés, pacifiques et raisonnables. Tandis que Nicholas Alwyn passait, en faisant un léger salut de la tête, devant des groupes d'apprentis rodomonts, à la longue chevelure, à la toque placée insolemment de côté, aux courts manteaux bleus déchirés ou rapiécés quoiqu'encore assez neufs, leur gourdin sous le bras, assez semblables en un mot à des étudiants allemands du dernier siècle : le contraste de leurs allures et de leur tenue avec le costume propre et soigné du jeune apprenti avec sa marche

mesurée et les précautions toutes félines qu'il mettait à éviter les flaques de boue qui eussent pu salir ses souliers à bouts carrés (également éloignés des deux exagérations de la mode, la pointe retournée à la chinoise, et la largeur ridicule du devant), ce contraste, dis-je, eut fait pâmer d'aise sa bonne mère.

Les apprentis tapageurs sourirent et chuchotèrent malicieusement en l'apercevant. Plus d'une raillerie fut échangée à ses dépens :

— Oh ! mais cela sera aussi délicieux que le spectacle d'nne foire de mai !... Le début du sage Nick Alwyn dans le noble jeu de l'arc, le vol de sa flèche virginale... Holà, puissant archer... prends bien garde à ces oisons là-bas; — vise de ce côté en tendant ta corde et malheur à l'autre !

Tout en donnant de semblables échantillons de leur esprit, les apprentis suivirent leur ex-collègue et s'ouvrirent à coups de coude un passage au milieu de la foule amassée autour des rivaux du tir.

C'était surtout de ce point qu'on eût pu se former quelqu'idée de la nombreuse suite de la maison de Nevile. Partout au premier rang, partout au sein des groupes disséminés, resplendissaient au soleil les armoiries de cette puissante famille. Le taureau rayé qui distinguait

l'écusson des Nevile ([1]), était principalement porté par ceux des nombreux parents du comte de Warwick, qui s'enorgueillissaient du nom de Nevile. Le seigneur Montagu, frère du Comte, à qui le Roi avait concédé le titre et les possessions dont les comtes de Northumberland avaient été déclarés déchus, distinguait les gens de sa maison par le cimier particulier des anciens Montagu, un griffon issant une couronne ducale. Mais bien plus innombrables encore que les taureaux rayés et les griffons, étaient les armoiries portées par les individus spécialement au service du grand comte de Warwick. L'écusson portant l'Ours et le Bâton péri auxquels il avait droit comme représentant les Beauchamps, par sa femme (l'héritière des seigneurs de Warwick), se voyait au chapeau des mieux nés de ses serviteurs et clients, tandis que le Bâton péri était seul brodé sur le devant et le derrière des jaquettes écarlates de ses suivants de plus bas étage et des valets attachés à sa personne. Chacun remarquait avec admiration que tous ceux que paraient ces insignes, de même que les porteurs du Bâton et du Chapeau des anciens Spartiates, avaient, dans leur tenue, une sorte de majestueuse gravité, qui

([1]) Le taureau rayé dans l'écu; la tête de taureau noir au cimier.

les eût presque fait prendre pour des êtres d'une autre caste, d'une autre race que le commun des hommes.

Non loin du lieu où étaient réunis les prétendants à la flèche d'argent, plusieurs seigneurs avaient arrêté leur palefroi et conversaient entr'eux, tandis que les juges du camp, rangeaient les compétiteurs.

— Quel est, dit un des nobles spectateurs, quel est ce gracieux jeune homme, là, au-dessous de nous, qui porte à son chapeau le taureau des Nevile? Sa figure ne me semble pas inconnue.

— C'est la première fois que je le vois, mon seigneur de Northumberland, répondit en s'inclinant avec respect, un des gentilshommes ainsi interpellés; mais pardieu, pour connaître de vue tous les Nevile, il faudrait connaître la moitié de l'Angleterre.

Le seigneur de Montagu sourit gracieusement à cette remarque; et, en ce moment, un murmure confus dans la foule, annonça que les archers allaient procéder à l'essai de leur adresse. Les cibles formées de gazon avec un blanc étroit fixé au centre, furent placées séparément aux deux bouts du terrain, à la distance de onze fois vingt yards. — Aux cris de *vite, vite*, des ordonnateurs, la foule s'écartant de celle des

deux buttes contre laquelle devaient se diriger d'abord les flèches des rivaux, reflua et se pressa autour de la limite opposée où étaient réunis les compétiteurs.

Près de la cible se tenait le marqueur avec sa baguette blanche, et c'était un spectacle fort divertissant et fort animé que de voir la prestesse avec laquelle les archers se succédaient pour décocher leurs flèches et couraient les ramasser, au milieu des huées, quand ils n'avaient pas mis dans le but (car les flèches étaient chose trop dispendieuse alors pour être inconsidérément perdues).

Quoique plusieurs tireurs eussent frappé fort près du blanc, nul pourtant ne l'avait encore touché quand Nicholas Alwyn s'avança pour tendre son arc. Il y avait quelque chose de si peu guerrier dans son apparence, de si compassé dans ses allures et surtout de si emprunté et de si minutieux, dans l'ajustement de son gant de peau et sa manière d'adapter sa flèche sur la corde, que tous les spectateurs en l'apercevant firent d'avance des gorrges-chaudes à ses dépens.

— Par le ciel, s'écria Montagu, il manie son arc comme si c'était une yard de drapier... à lui voir examiner de si près la corde, on dirait qu'il s'agit pour lui d'en débattre le prix avec un Juif.

— Bien, dit Nicholas, — maintenant une flèche pour l'honneur du vieux Westmoreland.

Ce disant, il lâcha la corde, et la flèche décochée se planta en vibrant au centre du blanc. Un mouvement général de surprise parcourut l'assemblée, tandis que le marqueur agitait à trois fois sa baguette au-dessus de sa tête. Mais Alwyn, aussi peu sensible à l'admiration de la foule qu'il l'avait été à ses railleries, se retourna d'un air impassible, et dit, en lançant un regard significatif du côté du groupe des seigneurs :

— Nous autres, enfants de Londres, nous sommes à même de veiller au besoin sur ce qui nous appartient.

— Ces boutiquiers deviennent insolents. Notre bon roi les gâte, dit Montagu en plissant sa lèvre supérieure ; je désirerais que quelque gentil écuyer, de meilleure souche, ne dédaignât pas de décocher une flèche pour les Nevile, contre les artisans. Qu'en dites-vous, beau sire ?

Et avec une courtoisie toute princière, le seigneur de Montagu se tourna vers le jeune homme qu'il avait remarqué comme portant les armoiries de la première famille d'Angleterre. L'arc n'était pas l'arme habituelle des gentils-

hommes; cependant les futurs chevaliers apprenaient à le manier pendant leur jeunesse, et les princes eux-mêmes, lors des fêtes populaires, condescendaient souvent à rivaliser d'adresse au tir, avec les plus humbles de leurs sujets (1).

Le jeune homme, auquel venait de s'adresser le seigneur de Montagu, et dont la physionomie ouverte et expressive dénotait une nature franche et courageuse, inclina silencieusement la tête et s'avançant vers les arbitres, demanda la permission de prendre part au jeu et d'emprunter un arc. Sa requête lui fut accordée, un archer lui offrit son arme, et dès qu'il eut pris position, sa belle personne, son brillant costume et surtout les armoiries brodées sur son chapeau, eurent promptement détourné, l'attention générale, de Nicholas Alwyn. La foule qui d'ordinaire a des prédilections fort aristocratiques, acceptait sa bonne mine comme une garantie de succès, et ce fut avec des murmures approbateurs qu'elle lui vit refuser le gantelet qu'on lui offrait, en disant :

— Dans ma jeunesse, on m'a enseigné à ten-

(1) Plus tard, Henry VIII fut un des meilleurs archers de son temps. — Son talent, du reste, était héréditaire dans sa famille, car son sage père et son pieux fils le possédèrent à un aussi haut point que lui.

dre l'arc de manière à ce que la corde ne touchât pas mon bras; et quoique onze fois vingt yards ne soient qu'une distance d'enfant, un bon archer doit mettre son corps dans l'intérieur de son arme, absolument comme s'il avait à frapper le blanc d'une cible éloignée de quatre cents yards [1].

Ce disant, il prit une gracieuse attitude, la tête légèrement inclinée, la jambe gauche en avant, les pieds solidement appuyés sur le sol, bandant l'arc avec aisance sans que rien en lui, excepté la tension des muscles de son bras droit, trahît une dépense de force. Les spectateurs ne furent pas déçus dans leur attente. Le jeune écuyer accomplit l'exploit le plus merveilleux; sa flèche dédaignant le blanc, frappa le piton qui le fixait à la cible et qui, à cette distance, était littéralement invisible pour les meilleurs yeux.

— Grand saint Dunstan, il n'y a qu'un seul homme qui puisse me battre de la sorte! mur-

[1] Mon père m'a appris à mettre mon corps dans l'intérieur de mon arc? dit Latimer dans son célèbre sermon prêché devant Edouard IV, 1449. L'évêque y fait également observer qu'il convient de faire fléchir l'arc assez fortement pour que la corde ne touche jamais le bras; tel est, ajoute-t-il, l'usage de maint bon archer de ma connaissance.

mura Nicholas, et je ne m'attendais pas à lui voir déchirer à belles dents son propre flanc.

Sur ce, il s'approcha de son rival fortuné.

— Bien, maître Marmaduke, dit-il; vous m'avez déjà donné, il y a bien des années, un semblable échantillon de votre adresse chez votre père, le sire Guy. — Que Dieu ait son ame, — mais en vérité c'est peu généreux à vous, d'enlever la victoire à un compatriote.

— Dieu me damne, s'écria le jeune homme, sur les traits duquel s'épanouit une vive expression de joie; si je ne me trompe, si tu es vraiment, comme il me semble, mon vieil ami et frère de lait Nick Alwyn, ce moment est le plus heureux que j'aie goûté depuis bien longtemps. Mais, recule-toi donc un peu et laisse-moi te regarder en face! Toi! Toi! métamorphosé en un paisible artisan de Londres! Ah, ah!..... est-ce bien possible!....

— Eh maître Marmaduke, répondit Nicholas, tout corbeau croit sa couvée plus belle que nulle autre, comme on dit dans le nord. — Mais nous reparlerons de cela à loisir, car tu m'honoreras de ta société, je l'espère. Je pense que le tir est fini maintenant; peu d'archers songeraient à marcher sur tes brisées!....

Et en effet, les arbitres s'avancèrent et leur chef, vénérable mercier qui avait autrefois

porté les armes et même figuré comme volontaire à la bataille de Towton, déclara que la lutte était close ;

— A moins toutefois, ajouta-t-il par sympathie pour le chef d'atelier, que ce jeune garçon, que j'espère voir un jour alderman, ne réclame un second essai, car, tant qu'à présent, chacun n'a encore décoché qu'une flèche.

— Non, merci, répondit Alwyn, j'ai trouvé mon maître ; et après tout, ajouta-t-il avec indifférence, la flèche d'argent, quoiqu'un assez joli joujou, est par trop légère.

— Respectable citoyen, dit le jeune Nevile avec une égale générosité, — je ne puis accepter le prix du tir ; les gens de Londres devaient seuls y prendre part ; je ne suis moi-même qu'un intrus... C'est à leur courtoisie que je suis redevable d'avoir pu faire preuve d'adresse, l'arc même qui m'a servi m'avait été prêté par l'un d'eux, et en conséquence la flèche d'argent revient de droit à Nicholas Alwyn.

— Cela ne doit pas être, dit l'arbitre en tendant le prix ; puisque maître Alwyn se retire, à toi seul appartient ce que tu as su gagner.

Lord Montagu n'avait pas été inattentif à ce dialogue ; et faisant quelques pas en avant, il dit d'une voix sonore qui imposa silence à la foule :

— Jeune écuyer, ta générosité me charme autant que ton habilité. Prends la flèche, car tu l'as méritée ; mais, comme tu parais être un nouveau venu, il est juste que tu payes tes droits d'entrée... C'est moi qui me charge de ce soin. Approchez je vous prie, mon digne maître, continua-t-il gracieusement en s'adressant au mercier, que ces cinq nobles soient la récompense de celui des citoyens de Londres qui l'emportera au vieux combat anglais du bâton à deux bouts; et que le prix soit décerné au nom de ce jeune archer. — Ton nom, jeune homme! — Marmaduke Nevile, monseigneur.

Montagu sourit et l'arbitre s'éloigna pour donner avis de la lutte qui allait s'ouvrir. La foule accueillit la proclamation avec des bruyants cris de joie, bien plus encore par amour pour les Nevile, que par reconnaissance pour la générosité du frère du comte de Warwick... Un seul homme, un individu massif et à large carrure, vêtu de drap grossier comme un franc tenancier du comté de Lincoln, et portant un capuchon à demi rabattu sur son visage, ne joignit pas ses applaudissements à ceux des autres spectateurs.

— Ces Yorkistes, murmura-t-il, savent bien ce qu'il faut pour duper et amadouer le peuple.

Cependant le jeune Nevile, se tenait encore debout auprès des étriers dorés du grand seigneur qu'il contemplait avec tout le respect et l'envie que l'ambition de la jeunesse ressent d'ordinaire pour ceux qui ont conquis un nom.

Le seigneur de Montagu avait un caractère tout différent de celui de son frère. Bien qu'assez habile capitaine pour n'avoir jamais perdu une seule bataille, sa réputation d'homme de guerre n'était, chose étrange, que fort au-dessous de celle du puissant comte dont la force surhumaine avait souvent accompli ces merveilleux hauts faits et ces prouesses personnelles qui ont le privilége d'éblouir les masses. Tandis que la foule enthousiasmée saluait en ce dernier l'incarnation de la vieille chevalerie normande, la prudence et le sang-froid cauteleux qui avaient probablement valu à Montagu ses succès de général, expliquaient en même temps l'injustice avec laquelle il était jugé, par le vulgaire, du moins comme soldat. Quoiqu'il fut impossible de nier son courage, on l'avait rarement vu se jeter dans la mêlée. Comme les capitaines des temps modernes, il se contentait de diriger les manœuvres de ses troupes, conservant ainsi l'inappréciable avantage de pouvoir calculer froidement les chances d'une bataille, ce qui n'arrivait pas toujours au fougueux comte de

Warwick. En temps de paix, la conduite de Montagu différait encore davantage de celle de son frère. Il passait pour exceller dans l'art subtil du courtisan, que méprisait ou négligeait Warwick; et si celui-ci était, dans les grandes occasions, le conseiller de son souverain, celui-là en était le compagnon ordinaire. Warwick devait sa popularité à sa nature large, ouverte, prodigue et courageuse. Montagu, plus souple et plus habile, cherchait à gagner, à force de calculs et de peines, ce que son frère obtenait sans effort. Il fréquentait scrupuleusement les fêtes populaires où Warwick ne se montrait que rarement. Sa parole était mielleuse et courtoise envers ses égaux et généralement affable, quoique avec contrainte, envers ses inférieurs. Observateur clairvoyant, il possédait à un assez haut point, ce génie de l'intrigue qui passe, aux époques peu avancées, pour le talent de l'homme d'état. — Toutefois, même sous le point de vue de la connaissance approfondie des habitudes et des gouts de la masse, il était loin encore d'être à la hauteur du comte.—Ainsi que ce dernier, il était doué de cet aspect imposant qui commande le respect; et son port ainsi que sa tenue était en harmonie avec la profusion d'or, de velours et de joyaux, par laquelle les grands du jour traduisaient dans leur cos-

tume l'arrogante splendeur de leur puissance.

— Mon jeune gentilhomme, dit le comte de Montagu, après avoir considéré attentivement le gracieux archer, je suis enchanté que vous portiez le nom de Nevile. Daignez m'apprendre à quelle branche de notre maison nous devons aujourd'hui l'honneur que vous venez de refléter sur ses armoiries.

— Je crains, répondit le jeune homme avec une légère hésitation qui n'avait cependant nulle mauvaise grace, je crains que monseigneur de Montagu et Northumberland, ait peine à me pardonner d'avoir osé me présenter devant lui et sa société avec un nom porté par une branche moins fortunée de sa famille, qui a embrassé le parti contraire au sien, dans les dernières dissensions politiques. Mon père était le sire Guy Nevile d'Arsdale, dans le Westmoreland.

Le sourire abandonna les lèvres mobiles de Montagu, et, jetant un regard rapide sur les courtisans qui l'entouraient, il dit d'une voix grave :

— Cela m'est pénible à entendre ; si j'en eusse été informé plus tôt, certes, mon escarcelle serait plus riche de cinq nobles. — Il ne convient pas, qu'après avoir été comblé des faveurs du roi Edouard IV, nous fassions bonne mine

au fils d'un homme, même d'un parent, qui a combattu pour les usurpateurs de Lancastre. Je vous prie donc, messire, de ne plus porter à l'avenir un écusson uniquement dévoué au service de la royale maison d'York. Cela suffit, jeune homme, — nous ne pouvons pas écouter le fils du sire Guy Nevile. Et bien, messeigneurs, n'allons-nous pas voir comment les habitants de Londres se tirent de leur combat au bâton à deux bouts?

Là-dessus, Montagu, sans octroyer plus d'attention au Nevile, fit faire volte face à son palefroi, et se dirigea vers un point éloigné où la multitude affluait déjà confuse et bruyante.

— En vérité, tu es bien rude pour ton homonyme, mon beau seigneur, dit un jeune homme dont la chevelure d'un brun chaud, l'air hautain, le nez aquilin, et le corps robuste quoique maigre, offraient, dans toute leur pureté, le type de la vieille race normande, de la race des patriciens du monde.

— Mon cher Raoul de Fulke, répliqua froidement Montagu, quand tu auras trente-trois ans, comme moi, tu sauras qu'il n'est nul homme dont la fortune jette une ombre assez large pour abriter de l'orage les victimes d'un parti vaincu.

— Ton frère ne parlerait pas ainsi, reprit Raoul de Fulke en retroussant légèrement sa

lèvre orgueilleuse; et je maintiens, avec lui, qu'il n'est pas de roi assez sacré pour que nous sacrifiions à son ressentiment notre chair et notre sang. Par la lumière de Dieu, quiconque porte l'écusson et est issu de la souche de Raoul de Fulkė, ne me trouvera jamais fort scrupuleux sur la question de savoir si c'est pour Yorck ou Lancastre, qu'a combattu son père.

— Silence, langue inconsidérée, s'écria Montagu avec un aimable sourire, que dirait le roi Edouard si ces paroles revenaient à son oreille?

— Notre ami, continua le courtisan, en se tournant vers les autres seigneurs, notre jeune ami s'efforce envain d'arrêter le torrent qui balaie tout, et de conserver à l'heure qu'il est au sein de notre jeune Angleterre, au milieu de mœurs nouvelles et d'hommes nouveaux, les allures féodales des barons d'une autre époque! Mais tu es un galant et preux chevalier, de Fulke, quoiqu'un triste courtisan.

— Que les saints me maintiennent ce que je suis, répliqua le jeune seigneur. De trop manger et de trop boire; de faire le chien couchant devant un favori du roi; de trembler au froncement des sourcils d'un souverain; de me découvrir pour une populace crasseuse, et d'épouser une vieille douairière pour son or, que Dieu préserve à jamais Raoul de Fulke et ses fils! Amen!

Cette boutade satirique, dont chaque phrase était décochée contre l'un ou l'autre des auditeurs, fut suivie d'un silence embarrassant que Montagu rompit le premier.

— Pardieu, dit-il, quand donc le seigneur de Hastings nous a-t-il quittés ? et quel joli minois peut avoir alléché notre libertin ?

— Il s'est brusquement séparé de notre cavalcade sur l'esplanade du tir, répondit le jeune Lovell, mais autant vaudrait chercher à surprendre le secret des amours du zéphir pour les roses que de suivre les soupirs du seigneur William dans leur vol vers les filles et les matrones.

Tandis que les cavaliers conversaient ainsi, leurs panaches ondulant au vent, leurs manteaux étincelant au soleil, Marmaduke Nevile les suivait du regard, avec cet amer sentiment d'orgueil blessé et de colère impuissante qu'excite toujours, chez la jeunesse, la première insulte d'un puissant de la terre.

II.

La Guitare brisée.

Secouant sa rêverie indignée, Marmaduke Nevile suivit un des ruisseaux de peuple qu'avait formés la foule en débordant de l'esplanade du tir, et se trouva bientôt dans une partie du Pré-aux-Jeux, reservée à des divertissements moins virils, mais aussi caractéristiques de l'époque, que la lutte au bâton et le jeu de l'arc. Sous un tendelet, à l'ombre duquel un hôtelier nomade distribuait de l'ale et des gâteaux, un facétieux bourdour, (le plus bas degré des ménestrels, ou plutôt des conteurs en plein vent) réunissait son auditoire de rustres, tandis qu'assis à l'écart, mais à portée de la voix du bouffon, deux joueurs de harpe, vêtus de la livrée royale, se consolaient entr'eux de la popularité de leur

vil rival, en faisant de profondes réflexions sur les goûts ignobles de la populace. Un peu plus loin, Marmaduke fut vivement frappé d'aperce-cevoir quelque chose comme des têtes de géants hauts, au moins, de six yards. Mais, après quelques pas faits en avant, ces formidables apparitions se changèrent en une troupe de bateleurs hissés sur des échasses. Ici un instituteur de singes faisait parade des tours de son élève; là, un autre jongleur éclipsait les prodiges du babouin, en montrant un cheval savant qui jouait du tambour de basque avec ses pieds de devant; d'un autre côté enfin, le sombre *Tregetour,* debout devant une table dressée sur un échafaudage élevé, s'engageait à trancher la tête d'un petit garçon, à mine piteuse, qui pour se préparer, sans doute, à cette opération, se lardait à coups de couteau et de poinçon. Chacun de ces marchands de merveilles trouvait son groupe d'admirateurs ahuris; et fort contagieux étaient les rires et la gaîté dans le Pré-aux-Jeux du vieux Cockaigne.

Tandis que Marmaduke, étourdi par le tapage, promenait autour de lui des yeux grand ouverts, ses regards tombèrent sur une jeune fille, en grand émoi, s'efforçant en vain de se tirer d'entre les mains d'une troupe de tymbestères ou joueuses de tambourin, qui se pres-

saient autour d'elle avec des contorsions railleuses, frappant leurs instruments pour couvrir ses plaintes et l'emprisonnant dans le cercle de leur danse, à chaque nouvelle tentative de fuite. Le modeste costume de la jeune fille était celui des femmes de la basse classe, et sa capuche voilait en grande partie son visage; mais, en dépit de l'étrangeté et du ridicule de sa position, en dépit de son effroi bien évident, on remarquait en elle une dignité naturelle qui prédisposait de suite en sa faveur. Loin de céder à sa terreur, elle s'efforçait de la cacher pour faire appel au cœur et au sexe de ses persécutrices. — Les criailleries de ces dernières ayant laissé un intervalle de silence, sa voix se fit entendre claire et sonore, quoiqu'étouffée, et son beau timbre ne put manquer d'attirer l'attention du jeune Nevile, car, à cette époque, bien plus encore que de nos jours, il était facile de reconnaître les diverses classes à l'intonation plus ou moins harmonieuse de leur organe. Mais cette marque de distinction si peu en accord avec son accoutrement et sa situation, ne servait qu'à exciter davantage l'insolence des musiciennes, dont les semblables étaient le fléau de toutes les fêtes de l'époque et semblaient, par leur licence effrénée, descendre en droite ligne des Ménades païennes.

Pour augmenter encore le trouble de la pauvre jeune fille, une dizaine d'apprentis et d'ouvriers libertins avaient envahi soudain le cercle des bacchantes, et prenaient déjà à son égard des libertés beaucoup plus alarmantes, lorsque Marmaduke, les écartant brusquement, se posa comme son défenseur.

— Holà ! qu'est-ce à dire? varlets éhontés! Me ferez-vous rougir de mes compatriotes à la face du soleil? Sont-ce là les délassements de la joyeuse Angleterre? Sont-ce là vos mâles exploits? Rivaliser d'affronts envers une pauvre bachelette! Arrière, lâches et ribauds! Prenez mon bras, ma gentille damoiselle, et ne craignez rien. En quel lieu vous conduirai-je?

Les apprentis ne se laissèrent pas mâter si facilement. Deux d'entre eux s'avancèrent à la rescousse en brandissant leurs gourdins au-dessus de leur tête, avec des gestes menaçants :

— Oh! oh! cria l'un d'eux, de quel droit viens-tu te jeter entre le chasseur et la biche? C'est trop d'honneur pour la jeune guenipe d'être embrassée par un hardi apprenti de Londres.

Marmaduke, se rejetant en arrière, tira le petit poignard qui était alors la seule arme habituelle des gentilhommes (1). Ecarté par ce

(1) L'épée n'était jamais portée en temps de paix à cette époque.

mouvement, son manteau laissa voir sa flèche d'argent, qu'il avait fichée dans sa ceinture, et au même moment les assaillants aperçurent l'écusson de son chapeau. Ces deux objets intimidèrent bien plus leur ardeur que la lame du poignard.

— Un Nevile, s'écria l'un deux en battant en retraite! Et le gentil tireur qui a battu Nick Alwyn, dit l'autre en abaissant son gourdin et en soulevant sa toque : Pardonnez-nous, Messire, nous ne connaissions pas votre qualité, — mais quant à cette jeune fille, votre galanterie vous induit en erreur.

— La fille du sorcier! Ah! Ah! le lutin des ténèbres! glapirent les tymbestères en faisant tourner en l'air leurs instruments et en les recevant sur la pointe d'un doigt. Elle lui a jeté un sort. Vilenie est honnêteté, — mal te prendra, jeune homme, si tu te laisses attirer dans ses filets. Ombre et fantôme, pour fantôme et ombre! Chair et sang, pour sang et chair!

Et elles se mirent à danser autour de lui, avec des regards lascifs, agitant leurs bras nus, tandis que leurs robes transparentes, gonflées par le vent, le frôlaient en tourbillonnant et que leurs voix chantaient :

Viens m'embrasser mon chéri,
Je trafique en chauds baisers,

Le vin, la musique, les baisers !
Vit-on donc pour autre chose !

Ce ne fut pas sans peine ni peut-être sans un mouvement de crainte superstitieuse, inspirée par les paroles fantastiques et l'aspect étrange de ces dégoûtantes Dalilahs, que Marmaduke parvint à s'échapper de leur ronde avec sa jeune protégée.

L'instant d'après, l'écuyer et la pauvre bachelette étaient seuls, dans un bosquet écarté, à l'abri des vexations; les tymbestères n'avaient pas songé à les poursuivre, mais leurs cris mêlés au bruit de leurs danses tournoyant encore dans l'éloignement, arrivaient aux oreilles du jeune homme comme de fâcheux augures.

— Ah ! Ah ! la sorcière et son amant. Vilenie est honnêteté ! Vilenie est honnêteté. — Ombre pour fantôme ! Fantôme pour ombre ! Et le diable aura sa part.

— Et quelle circonstance malencontreuse, ma pauvre enfant, demanda le Nevile, vous a conduite en si mauvaise compagnie ?

— En vérité, je ne sais.... dit la jeune fille lente à se remettre, mais mon père est pauvre et j'avais entendu dire que, lors de ces réjouissances populaires, on pouvait, avec un peu de talent sur la guitare obtenir quelques groats de la courtoisie de ses auditeurs. — Je me suis

donc échappée avec ma suivante, et j'avais déjà fait une collecte bien au-dessus de mes espérances, lorsque ces méchantes tymbestères m'ont enveloppée en m'accusant de leur voler l'argent du public. Alors elles ont appelé un officier du Pré-aux-Jeux, qui m'a demandé mon nom et ma qualité. Et à peine ai-je eu répondu, qu'elles ont traité mon père de sorcier; et l'officier a mis en pièces ma guitare. Voyez, ajouta-t-elle en montrant son instrument avec un regard d'innocente tristesse, qu'accompagnait cependant un demi-sourire. Voyez! et elles m'eurent bientôt séparée de ma bonne vieille Madge..... Voilà tout ce que je me rappelle, mon digne seigneur; ce qui s'est passé depuis lors jusqu'au moment où vous avez eu pitié de moi... je l'ai complètement oublié.

— Mais pourquoi, dit le Nevile, ont-elles donné ce nom maudit à votre père?

— Hélas! messire, mon père est un grand savant qui a dépensé son avoir à étudier ce qui doit un jour, suivant lui, contribuer au bonheur du peuple.

— Hem! fit Marmaduke qui, entaché de toutes les superstitions de son époque, regardait un savant, hors du giron de l'Eglise, avec un mélange d'effroi et d'abomination. Hem! votre père... mais...

Sans doute il allait ajouter quelques paroles désobligeantes, mais son regard tomba sur les yeux vifs et la physionomie intelligente de sa compagne, qui venait de relever la tête, et, après une courte hésitation, il continua :

— Mais il est peu généreux de punir l'enfant des erreurs du père.

— De ses erreurs, messire, répéta fièrement la demoiselle, dont la voix et les traits n'étaient pas exempts d'une nuance de dédain; mais vous avez raison, la sagesse est toujours, peut-être, la plus triste des erreurs.

Cette remarque était d'un ordre intellectuel bien supérieur à celui de tout ce qui l'avait précédée. La désillusion de l'expérience y contrastait étrangement avec la naïveté de l'enfance; mais, de fait, le caractère de la jeune fille n'était formé que de semblables contrastes. Prompte comme un enfant à changer d'intonation et d'expression, elle ajouta bientôt d'une voix pleine de douceur :

— Elles m'ont pris tout mon argent!... et ma guitare; voyez ce qu'elles en ont fait, elles me l'ont laissée parce qu'elle ne pouvait plus m'être bonne à rien.

— Je ne saurais raccommoder la guitare; mais je puis remplir de nouveau l'escarcelle, dit Marmaduke.

— Non messire, répondit la jeune fille en devenant écarlate ; gagner n'est pas mendier.

Marmaduke ne fit pas attention à cette réponse, car il passait en ce moment non loin de plusieurs bons vivants, attablés sous des arbres rabougris ; et, remarquant qu'ils le regardaient par-dessus leurs coupes et leurs pots, les uns avec une malice railleuse, les autres avec un air refrogné, il commença à réfléchir plus sérieusement, qu'il ne l'avait fait jusque là dans son premier mouvement de généreux entraînement, à l'inconvenance de se montrer ainsi en public aux côtés d'une jeune fille de basse classe et peut-être de réputation douteuse. De nos jours même, une telle association serait au moins suspecte ; et à cette époque où les rangs étaient séparés par des barrières de fer, un galant, vêtu comme un gentilhomme et se promenant en plein jour avec une femme jeune et belle, de naissaince plus humble que la sienne, ne pouvait manquer d'être en butte à la censure générale. Le sang monta à la face de Marmaduke ; et, s'arrêtant brusquement, il dit d'un ton assez sec :

— Ma bonne demoiselle, vous voici maintenant, je pense, hors de tout danger ; si jeune et si jolie il serait peu décent que vous demeu-

rassiez plus longtemps en compagnie d'un homme encore trop peu âgé pour être votre protecteur; ainsi, pour l'amour du ciel, éloignez-vous rapidement et souvenez-vous de moi quand vous achèterez une nouvelle guitare, pauvre enfant !

Ce disant, il chercha à glisser une pièce de monnaie dans sa main, mais elle retira le bras et la pièce tomba à terre.

— Quoi !.... mais c'est-là de l'enfantillage.

— Hélas, Monsieur, dit gravement la jeune fille, — je vois bien que vous rougissez de votre bonté ; mais mon père n'est pas un mendiant, — et autrefois.... mais peu importe après tout ?

— Autrefois... quoi?... insista Marmaduke, que les gracieuses manières de sa compagne intéressaient malgré lui.

— Autrefois, dit la bachelette, en se redressant, et avec un air de dignité qui rendait méconnaissable sa douce physionomie, autrefois les mendiants venaient manger à la porte de chez mon père. Il est né gentilhomme, c'est le fils d'un chevalier.

— Et comment a-t-il été ruiné?

— Je vous ai déjà dit, reprit la jeune fille, qu'il s'est adonné à la science et qu'il a toujours plus pensé aux autres qu'à lui-même.

— Je n'ai jamais appris qu'un gentilhomme eût rien tiré de bon de ces livres maudits, dit le Nevile, c'est là pâture de moines et de mentons rasés ; mais alors, par amour pour votre père, quoique je sois honteux d'une si pauvre offrande, veuillez...

— Non, merci, que Dieu soit avec vous et vous récompense. Elle s'arrêta tout court, s'enveloppa la figure de sa capuche et partit. Le Nevile éprouva un malaise qui tenait du remords et du regret, en songeant qu'il venait ainsi de l'abandonner lorsqu'elle était encore exposée à être molestée, et il continua à la suivre du regard, jusqu'à ce qu'un groupe d'arbres l'eût dérobée à sa vue.

La jeune fille ralentit le pas, dès qu'elle se trouva seule sous la ramure dépouillée des arbres secs. C'était là un lieu désolé et mélancolique, entrecoupé de flaques d'eau dormante, que recouvrait une croûte de puante végétation, et à travers lesquelles serpentait dans la fange le faible ruisseau (Brook) qui, bien qu'il n'existe plus maintenant qu'à l'état de mythe, a laissé son nom à l'une des principales rues du quartier le plus élégant de la Métropole. Sur un tertre formé par les racines noueuses d'un chêne nain et d'aspect fantastique, elle s'assit et pleura. En jetant les yeux en arrière, chacun

de nous doit se souvenir qu'il est dans la vie un jour qui fait époque, le jour qui sépare l'enfance de la jeunesse ; car rien ne semble le préparer, ni l'annoncer; c'est une crise imprévue, une brusque révélation ; le cœur s'épanouit pour ne plus se refermer.

Cette métamorphose devait bientôt s'opérer pour notre jeune fille ; mais le moment n'était pas encore venu. Le matin, en s'habillant pour accomplir son projet d'amour filial, peut-être Sybill Warner avait-elle pressenti pour la première fois qu'elle était belle ; peut-être s'était-il mêlé chez elle un peu de vanité, bien naturelle et bien innocente, au profond dévouement qui ne voyait rien de déshonorant dans l'acte qui permettait à l'enfant de venir en aide à son père. Qui sait, même, si elle n'avait pas souri de satisfaction, en entendant la vieille Madge lui prédire que la figure de la musicienne aussi bien que sa guitare, ne manquerait pas d'admirateurs sur le Pré-aux-Jeux. Il se peut que quelque vague instinct, lui révélant la destinée à laquelle son sexe se croit appelé, eût fait venir sur sa joue... non, non pas une rougeur pudique... mais une teinte un peu plus rosée, et eût accéléré les battements de son pouls, sans qu'elle s'en expliquât la cause? Quoi qu'il en soit, au sortir de chez elle, Sybill était encore joyeuse, heureuse même dans son

ignorance, et certaine en tous cas, que la jeunesse et l'innocence suffisaient pour la mettre à l'abri de l'insulte; et maintenant, elle était là, assise sous cet arbre défeuillé, pleurant dans l'amertume de ses pensées; et ces larmes effaçaient à jamais l'enfance de son ame.

— Tu pleures jeune fille, quelle est la cause de ta douleur? lui demanda une voix mâle, tandis qu'une main se posait légèrement sur son épaule. Elle releva la tête, confuse et effrayée; mais rien dans l'aspect de l'étranger qu'elle aperçut, n'était fait pour inspirer l'alarme. C'était un cavalier, tenant par la bride un cheval richement caparaçonné, et dont le costume, quoique plus simple et moins exagéré que la toilette ordinaire des seigneurs, se composait d'étoffes et d'ornements exclusivement réservés à la noblesse par les lois somptuaires. Son surtout était, il est vrai, de drap, et même d'un drap de couleur sombre, mais ce drap était sorti d'une manufacture étrangère, — luxe exotique encore défendu même aux chevaliers; et de plus le vêtement était orné d'une large bordure de la martre la plus riche. Le poignard que l'inconnu portait suspendu à son cou avait simplement une poignée d'ivoire curieusement ciselée, mais son fourreau était parsemé de grosses perles. Du reste l'étranger

était de moyenne taille, bien proportionné, plutôt souple que puissant, et arrivé à l'âge (environ trente-cinq ans) que l'on peut appeler la seconde jeunesse de l'homme. Sa figure infiniment moins belle que celle de Marmaduke, avait cependant beaucoup plus d'expression ; on y lisait l'intelligence et l'habitude du commandement ; les lignes de ses traits étaient droites et anguleuses, son teint clair et pâle, et sous ses yeux gris et perçants, une demi auréole de teinte sombre attestait la fatigue de la dissipation ou de la pensée.

— Que t'est-il arrivé, jeune fille? Pleures-tu quelqu'amant infidèle? bah! l'amour renaît de l'amour, pendant la jeunesse, comme au printemps la fleur remplace la fleur.

Sybill ne répondit pas; s'étant levée et ayant fait quelques pas, elle s'arrêta de nouveau pour promener ses regards autour d'elle. Elle était tout-à-fait désorientée et ce fut avec un frisson qu'elle aperçut dans l'éloignement les odieuses tymbestères, suivies par la populace, et entrelaçant leurs danses étranges qui se rapprochaient de plus en plus du lieu où elle se trouvait.

— As-tu peur de moi, ma belle enfant? dit l'étranger, — ce serait sans motifs. Qu'as-tu? quelle est la cause de ta douleur, je te le répète?

Cette fois l'accent du cavalier était presque impérieux et la pauvre jeune fille s'empressa de lui obéir. Ses malheurs, la persécution des bacchantes, sa délivrance, grace à l'intervention de Nevile, toute son histoire enfin, fut bientôt racontée, et elle termina son récit en avouant au cavalier qu'elle ne savait plus quelle route prendre pour regagner sa demeure.

Le seigneur l'écouta avec un vif intérêt; c'était un homme rassasié de plaisirs et fatigué du monde, et l'innocence de Sybill était pour sa vieille expérience une nouveauté piquante, tandis que le contraste du costume de la jeune fille avec son langage excitait au plus haut point sa curiosité.

— Ainsi donc, dit-il, ton protecteur t'a abandonnée, sans achever sa bonne œuvre. Honte à sa courtoisie! mais moi, Donzelle, je porte les éperons de chevalier, et secourir le malheur est pour moi un devoir auquel mes serments ne me permettent pas de manquer. Je veux t'accompagner jusque chez toi; car je connais à fond les alentours de ce repaire d'iniquités, qu'on nomme Londres; tu n'as qu'à me nommer le faubourg où habite ton père.

Sybill souleva sa capuche par un mouvement involontaire, et leva sur l'étranger ses beaux yeux, étincelant de surprise et de reconnais-

sance. Son enfance s'était passée au milieu d'une cour ; son regard, accoutumé à juger du rang, d'après l'extérieur, reconnut à l'instant la haute position de son interlocuteur, et comparant son accent de bonté et sa galanterie aussi délicate qu'inattendue, à la brusque désertion de Marmaduke, elle se sentit émue jusqu'aux larmes.

— Ah! mon digne seigneur, dit-elle d'une voix tremblante, comment vous remercier de cette noble générosité ?

— Un innocent sourire est tout ce que je désire, charmante vierge, car tel est le nom qui te convient j'en jurerais.

L'étranger ne lui offrit pas sa main ; passant un bras dans la bride émaillée d'or de son cheval, il se contenta de marcher à côté d'elle ; et, sans plus de questions qu'il ne lui en fallait pour se diriger, il la conduisit au cœur de la foule.

Il n'avait rien de ce respect humain méprisant, de ces scrupules ingénieux qui avaient fait fuir Marmaduke ; s'inquiétant peu des regards fixés sur lui, il s'avançait la tête haute en droite ligne. Chemin faisant, Sybill remarqua que toques, bonnets et chapeaux s'abaissaient devant lui, et les chuchottements respectueux de la populace, qui se raillait, peu d'instants

avant de ses angoises, lui firent sentir l'immense distance que met l'estime des hommes, entre la pauvreté que la vertu seule protége et la pauvreté qu'abrite le pouvoir.

Mais, tout-à-coup, des oripeaux éclatants, chamarés de clinquants, attirèrent ses regards; perçant la foule, les fatales tymbestères tourbillonnèrent autour d'elle, et celle qui marchait en tête de la bande, osa s'approcher du seigneur et le regarder en face,

— Ah, ah! s'écria-t-elle, trafiquerais-tu, toi aussi, en baisers? la vie est courte : tu es plus sorcier que la sorcière elle-même; mais la sorcellerie et la mort vont de compagnie, comme tu l'apprendras peut-être, plus tard, serpent d'amour!

La tymbestère pirouetta légèrement sur elle-même, et disparut en courant, dans la foule, suivi de l'essaim fardé et fantastique de ses compagnes.

Cet incident ne produisit nulle impression sur l'intelligence forte et cynique de l'étranger ; sans même y faire allusion, il continua à causer avec sa jeune compagne, l'amenant habilement à mettre en lumière toutes les ressources d'un esprit bizarre mais énergique et étendu ; — à chaque parole qu'elle lui adressait, il sentait redoubler sa surprise ; l'émotion avait fait place à

l'intérêt; ses manières devenaient de plus en plus respectueuses, sa voix de plus en plus caressante.

Comme le hasard se joue de notre destinée;— peu s'en était fallu, peut-être, que le cœur pur et sensible de Sybill se donnât au jeune Nevile. Il l'avait défendue et délivrée; il était plus beau que l'inconnu; son âge et son rang étaient plus en harmonie avec ceux de sa protégée; mais en rougissant de se montrer avec elle, il avait froissé son cœur et arraché à son orgueil des larmes amères. Qu'avait fait l'étranger? Il avait seulement réconcilié avec elle-même sa vanité blessée, — et soudain, il devint pour la pauvre enfant, un être impossible à oublier, un objet d'étonnement, de reconnaissance, peut-être plus encore... Ayant atteint un faubourg obscur, ils se séparèrent sur le seuil d'une maison vaste, sombre, et croulante que Sybill désigna comme la demeure de son père.

La jeune fille s'attarda sous le porche, et l'étranger contempla un instant ce gracieux visage qui rougissait sous son regard, avec cette admiration de l'intelligence et non du cœur, que la vue d'un objet d'art éveille chez un homme de goût, dans l'ame duquel l'enthousiasme est déjà mort.

—Adieu, dit-il.

Et la jeune fille lui répondit par un long regard timide et pénétrant, que, sans vanité, il pouvait croire chargé de lui dire, à défaut des lèvres qui s'y refusaient :

— Et ne devons nous plus nous revoir?

Mais il se détourna après un salut cérémonieux, quoique courtois, et ayant enfourché son palefroi, il s'achemina lentement vers l'intérieur de la ville en se disant à lui-même : oui, le grand enfant trouverait s'il le voulait, un nouveau jouet pour se distraire, mais un cœur innocent est chose fragile, que peut briser un seul faux serment, — pauvre jeune fille... je t'aime trop d'amitié, pour t'aimer d'amour, comme le dit mon jeune ménestrel écossais :

Que Jésus tienne ces gais oiseaux à l'abri du chagrin dans leurs bosquets, l'amour est un jeu si dangereux (1)

Revenons à Marmaduke ; ayant regagné, après s'être séparé de Sybill, la partie la plus encombrée du Pré-aux-Jeux, il fut agréablement surpris d'y rencontrer Nicholas Alwyn,

(1) Un poète écossais compris dans la collecton de Lord Hailes a composé un poème charmant, *les Dangers de l'amour*, où se trouvent les vers suivants.

« C'est pourquoi j'adresse au ciel cette courte prière : que Jésus tienne les gais oiseaux à l'abri du chagrin dans leurs bosquets, qu'il les garde des amoureux trompeurs et de leurs méfaits, l'amour est jeu si dangereux. »

triomphalement escorté par une légion d'apprentis, hurlant à qui mieux mieux, pour fêter la victoire qu'il venait de remporter sur six rivaux au combat au bâton à deux bouts.

Quand le cortége s'approcha de Marmaduke, Nicholas s'arrêta et se tournant vers ses courtisans, leur dit avec ce ton froid et guindé que nous lui connaissons ;

— Je vous remercie de votre bonté, mes gars, ce triomphe est le vôtre; je tenais seulement à prouver que les enfants de Londres sont capables de se faire respecter en ces temps où il n'y a pas grand profit à tirer d'une yard de marchand, si la main qui la tient ne sait pas manière l'arc ou l'épée ; mais, moins on rêve plaies et bosses dans son échoppe, et mieux s'en trouve la bourse. Ainsi donc, j'espère ne plus entendre parler de mes exploits, jusqu'à ce que j'aie une boutique à moi... alors ce sera différent, plus il se présentera de bons vivants de votre espèce pour me chanter ce refrain, et plus je serai content... vous serez tous les bienvenus... pourvu, toutefois, que vous soyez d'honnêtes chalands, payant rubis sur l'ongle ; car, comme dit le dicton, auner et payer font engraisser le magot. Du reste, vous devez des remercîments à ce brave gentilhomme Marmaduke Nevile, qui, bien que fils d'un chevalier

Baneret, lequel n'a jamais mis sur pied moins de cinquante hommes d'armes, a daigné prendre part aux jeux et réjouissances de paisibles artisans comme nous; et si jamais vous êtes à même de lui rendre un service, comme partie et revanche font beau jeu, vous ne vous ferez pas tirer l'oreille... j'en réponds. Maintenant un hourah pour la vieille Londres, et un autre pour Marmaduke Nevile. Hourah mes gars!

Et à la suite de cette nerveuse allocution, Nicholas Alwyn ôta sa toque et donna le signal des acclamations; ce devoir accompli, il fit un salut empesé à ses compagnons qui se retiraient en riant, et s'approchant du Nevile, il s'achemina vers une baraque voisine, où, à l'abri d'un grossier tendelet, et accoudés en face d'un flacon de vin clairet, ils s'abimèrent bientôt tous deux dans leurs confidences réciproques.

III.

Le Commerçant et le Gentilhomme ; ou les Transformations des générations.

— Mon cher frère de lait, dit le Nevile, je ne puis encore m'expliquer votre choix ; vous avez été élevé au milieu des parchemins et des bouquins ; non seulement vous avez appris à lire et à écrire, ce qui, sauf la croix qui sert de signature, n'est pas à mon sens, une mince corvée... mais encore, vous dégoisiez pardessus le marché, le latin, la logique et la théologie avec saint Aristote, (n'est-ce pas bien là son nom barbare)! tout cela, parce que vous aviez reçu du ciel un oncle haut placé dans la sainte Eglise. Je ne dis pas que j'aimerais à être moi-même un menton rasé, mais, assurément, le froc de moine, avec des espérances d'avancement, est un plus noble avenir pour un garçon d'intelligence et

d'ambition, que la perspective de crier sur le seuil d'une porte : achetez-moi cela ! que vous faut-il? de passer sa jeunesse coiffé de la casquette plate de l'apprenti, et de fainéanter pendant le reste de ses jours, une balance ou une aune à la main.

— Tout doux, maître Marmaduke, dit Alwyn, vous me comprendrez mieux, tout à l'heure; mon oncle, le sous-prieur, mourut, au dire des uns, d'un excès d'austérités, au dire des autres, d'un excès d'ale; mais, peu importe, c'était, au demeurant, un grand savant, un fin matois ! Neveu Nicholas, me dit-il à son lit de mort, réfléchis à deux fois avant de t'enchaîner au cloître; par le temps qui court, c'est une mauvaise course que la course au sac de haire; qu'un homme dévot prenne le capuchon par dévotion, il n'y a rien à dire; mais pour quiconque verrait dans les ordres une profession, et désire marcher de front avec ses semblables, il est à l'heure qu'il est, une carrière qui offre bien plus de chances de succès. Les nobles commencent à se réserver les meilleures choses, et un moine, fils d'un métayer, fût-il instruit comme Satan, ne peut s'attendre à devenir abbé ou évêque, sans un coup de bonheur tout particulier. Le roi quoi qu'il soit, doit être trop à sec, à la suite de toutes ces guerres, pour avoir bien des terres

ou de l'or à donner à ses favoris; d'ailleurs, sa petite noblesse jette un regard de convoitise sur le temporel de l'Eglise; et l'Eglise ainsi que le roi veulent s'étayer du bon vouloir de la petite noblesse. Ce n'est pas tout, il court par le monde bon nombre d'opinions avancées; la maison de Lancastre a perdu du terrain par ses bûchers et ses persécutions; on n'ose pas résister, mais on thésaurise le souvenir d'un grand-père grillé et d'un petit cousin rôti : — de semblables souvenirs ont fait grand tort aux Henrys, et, un jour ou l'autre, ils finiront par ébranler la sainte Eglise elle-même. Les Lollards se cachent, mais le lollardisme ne mourra jamais. Il est une nouvelle classe qui se développe vigoureusement, et où on peut aller loin avec un peu de science mêlé d'une dose raisonnable d'activité et de bon sens. De l'importance et beaucoup d'espèces sonnantes, voilà ce qu'il te faut : — pars pour Londres, mon garçon, et fais-toi marchand. Londres commence à disposer de la couronne, et les marchands, à désigner à Londres la tête sur laquelle elle doit la poser. En conséquence, romps ta piste, tourne le dos au cloître et prends le chemin de l'échoppe. — Voilà ce que me dit mon oncle; le lendemain il avait rendu l'ame. On buvait au couvent de meilleur vin clairet que

celui-ci, je dois l'avouer, mais quelle pierre n'a pas son défaut?

— Fort bien... seulement, si vous vous étiez dégoûté du froc pour des motifs que je ne prétends pas juger, mais qui semblent fort mauvais à ma pauvre raison, vu que l'Eglise est aussi puissante que jamais, et que le roi Edouard n'est pas ami des Lollards et que votre oncle, lui-même, était un sous-prieur...

— S'il eût été le fils d'un baron, il serait devenu cardinal, interrompit Nicholas, car sa tête était la plus solide qu'ait jamais produit le Nord; mais je vous laisse achever, — vous vouliez dire sans doute, que mon père était un gros métayer et que j'aurais pu embrasser sa profession.

— Vous y êtes, maître Nicholas.

— Bah, mon garçon, — j'en demande pardon à votre rang, maître Nevile, mais un métayer est né métayer et meurt métayer; je préfère mourir lord-maire de Londres : voilà pourquoi j'ai demandé la bénédiction de ma mère, plus la permission de partir, et l'on a vendu quelques vieux arpents pour m'aider à m'acheminer vers la robe rouge en passant, comme de droit, par le noviciat de la toque plate; j'ai déjà pris mes grades, et je ne porte plus le bleu; je suis *chef d'atelier* de mon maître, et mon maître deviendra shériff de Londres.

— C'est dommage, dit le Nevile en hochant la tête, vous avez toujours été robuste et brave ; vous auriez fait un excellent soldat.

— Grand merci, maître Marmaduke, mais je laisse les coups d'estoc et de taille aux gentilshommes. J'ai assez goûté de la vie d'un vassal de grand seigneur ; il va à pied sans autres armes que son bouclier et son sabre ou son arc et son carquois, tandis que monseigneur le chevalier siége à cheval, couvert de pied en cap d'une bonne armure sur laquelle les flèches rebondissent comme une pierre sur un arbre... Si le vassal n'est pas haché menu comme chair à pâté, il revient au pays, pour n'y retrouver qu'un monceau de cendres et une poignée d'arpents de terre dévastés et aussi *nuds qu'un pâturage banal*. Puis, monseigneur le chevalier le remercie de sa valeur ; monseigneur le chevalier obtient du roi une concession ou une riche héritière pour son fils, et notre ami le manant n'a d'autres ressources que de métamorphoser sa hache et son sabre en socs de charrue ; non, non, il n'y a ni liberté, ni sûreté, ni avancement pour celui qui n'a pas droit aux éperons d'or, si ce n'est dans la corporation de ses égaux ; et c'est à Londres qu'est la place d'un pur saxon comme Nicholas Alwyn.

Tandis que le jeune artisan exprimait ainsi les

sentiments, déjà en fermentation dans les masses, et qui préparaient lentement, en-dessous des luttes orageuses, seules enregistrées par la plume superficielle de l'histoire, cette grande révolution, mère de nos sociétés modernes, cette formation graduelle d'une classe moyenne dont l'existence *constitutionnelle* se révéla pour la première fois, sous Henry VII, tandis que Nicholas, dis-je, exprimant ces sentimeuts, Marmaduke Nevile, déplorant et méprisant au fond de son cœur les opinions de son frère de lait, regardait sa flèche d'argent, et jouait machinalement avec son poignard.

— Et pourtant, vous avez encore en vous assez de la nature du robuste métayer et du brave homme d'armes, pour avoir prétendu à cette babiole, et cassé une demi-douzaine de têtes avec notre bâton à deux bouts.

— C'est vrai, dit Nicholas, vous ne devez pas oublier que, tant qu'à présent, nous ne sommes encore qu'entre la peau et la selle, moitié marchand, moitié homme d'armes; le vieux levain veut se faire jour : il est difficile d'*apprendre au chat à battre le beurre,* comme on dit dans le nord. Mais ce n'est pas tout: pour prospérer, il faut d'abord se faire respecter de ceux qu'on doit coudoyer plus tard, et c'est bonne politique que de prouver à ces écervelés, que Nick

Alwyn, malgré sa raideur et ses habitudes rangées, est fait du vieux métal anglais et sait mordre au besoin; c'est de plus, une utile leçon pour les grands seigneurs, au cas où ils seraient tentés d'appuyer trop fort le pied sur nos corporations. Mais assez parlé de moi. Garçon, un second pôt de vin clairet. Maintenant, messire, me permettez-vous de vous demander où vous en ètes, vous-même? j'ai bien remarqué, quoique je ne vous en aie encore rien dit, que monseigneur de Montagu vous avait fait très-froide mine; je connais quelque peu ces grands personnages, tout petit que je suis : — un chien n'est pas un mauvais guide, dans la ville à travers laquelle il trotte tous les jours.

— Mon cher frère de lait, dit le Nevile, vous avez toujours eu plus de cervelle que moi, ce qui est fort heureux, puisque vous renoncez au casque d'acier, qui nous revient comme compensation, à nous autres gentilshommes et soldats, dont la tête n'a pas de cervelle à perdre; aussi suis-je tout disposé à profiter de vos conseils, sachez donc que quoique mon père, le sire Guy, ait d'abord embrassé, à l'instigation de son chef, le comte de Westmoreland, et du seigneur de Nevile, le parti du roi Henry...

— Chut, chut... d'Henry de Windsor!

— D'Henry de Windsor soit! cependant,

comme il était lié de parenté avec les Warwick et les Salisbury, il ne s'est enrôlé sous ce drapeau qu'avec hésitation et répugnance, bien plus dans l'espoir d'un accord ultérieur entre les deux partis, (accord rendu fort probable par la modération du duc d'York) que par haine pour les ennemis de la maison de Lancastre. Mais quand, à la bataille d'York, Marguerite d'Anjou et ses généraux souillèrent leur victoire par des cruautés qui devaient fermer la porte à toute conciliation; quand le jeune fils du duc fut égorgé, tout prisonnier qu'il était, et de sang-froid; quand on décapita, sans jugement, le parent de mon père, le comte de Salisbury; quand le cadavre du brave et bon duc, mort sur le champ de bataille, fut outrageusement exposé sur les portes d'York, à la honte de la royauté et de la chevalerie, comme le corps infâme d'un voleur de grands chemins; alors, mon père indigné, dit adieu à l'armée, et ne quitta plus la selle qu'il n'eût regagné son manoir d'Arsdale. Sa mort et sa retraite opportune le mirent à l'abri de la proscription lancée contre les seigneurs de Westmoreland et de Nevile, et mon frère aîné, graces à ce qu'il a accepté l'offre de pardon du roi, et juré fidélité à Edouard, vit en sûreté, sinon avec éclat, sur ses terres. Tu sais, mon ami, qu'un cadet n'a

pas une position trop brillante sous le toit paternel. Peut-être, dans des temps plus tranquilles, aurais-je plié mon orgueil à ma destinée, fait chasser les chiens et le faucon de mon père, rempli l'emploi de garde sur ses domaines, et attendu en paix, la mort. Mais pour un jeune homme élevé au milieu des propos excitants des chevaliers et des capitaines, accoutumé à voir la valeur et la fortune conduire aux honneurs, et nourri depuis peu par les ménestrels errants, du récit des merveilles de la cour d'Edouard, une si humble existence devint bientôt insupportable. Mon père à son lit de mort, comme ton oncle, m'encouragea peu à marcher sur ses traces. « Je vois, me dit-il ,que le roi Henry a la main trop douce pour contenir ses barons, et Marguerite est trop farouche, pour se concilier les communes; — il n'y a de chances de paix, que dans le triomphe de la maison d'York, ainsi donc, que les erreurs de ton père ne t'empêchent pas de faire ton chemin, » et là-dessus, il chargea son confesseur, — car il n'était pas un homme de plume, le digne chevalier, — d'écrire une lettre à son illustre parent, le comte de Warwick, pour me recommander à sa protection. Il apposa sa croix et son sceau à la missive que j'ai maintenant chez moi, et le jour même il rendit

l'ame. Mon frère, sous prétexte que j'étais trop jeune, ne voulut pas que je quittasse le manoir, et j'eus à supporter ses caprices jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, époque à laquelle je perdis patience; lui ayant donc vendu ma faible portion d'héritage, changeant comme toi de mauvaises terres en beaux et bons nobles, je me joignis à quelques cavaliers qui se rendaient à Londres, et c'est hier seulement que j'y suis descendu à l'hôtellerie de maître Sackbut, dans Eastchepe. Ce matin, je me suis présenté chez monseigneur de Warwick, mais il était alors auprès du roi; et, apprenant qu'on se réjouissait ici, je suis venu pour tuer le temps... Un mot du seigneur de Montagu, que saint-Dunstan confonde ! m'a fait penser qu'un tour d'adresse à l'arc, ne nuirait pas, comme préface, à ma lettre pour le grand comte; mais pardieu! j'ai compté sans mon hôte, à ce qu'il paraît, et en voulant trop brusquer la fortune, je l'ai mise en fuite.

Et il raconta les détails de son entrevue avec Montagu. Nicholas Alwyn qui l'avait écouté d'un air pensif, reprit ainsi la parole :

— Le comte de Warwick est une noble et généreuse nature, un peu emporté il est vrai, mais incapable de rancune si ce n'est contre ceux dont il se croit insulté ou calomnié. Il est

flatté d'être regardé comme un protecteur, surtout par ceux de son sang et de son nom; la lettre de votre père touchera la bonne corde et vous ne pouvez mieux faire que de la remettre en l'accompagnant du simple récit de ce qui s'est passé. Un jeune partisan comme vous, n'est pas à dédaigner. Du reste il faut laisser au seigneur de Warwick, le soin de vous rapatrier avec son frère. Maintenant avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous demander franchement si vous aimez assez la maison d'York, pour que rien ne puisse jamais vous pousser à tourner votre épée contre elle?... Répondez-moi comme je vous parle, à voix basse; les sommeliers sont de dangereux espions.

Afin que justice soit rendue à Marmaduke Nevile, nous nous trouvons forcés de faire précéder sa réponse de quelques remarques pour lesquelles nous réclamons toute l'attention du lecteur. — Ce que nous nommons *patriotisme* était chose fort peu connue en ces jours où la passion, l'orgueil et l'intérêt décidaient seuls des actions des hommes, sans avoir été mitigés et modifiés par la réflexion et l'éducation, non plus que par cette fusion des diverses classes qui caractérisait les petits états de l'antiquité, et distingue les civilisations modernes. Quoi que les droits de la maison d'York fussent évidem-

ment antérieurs, généalogiquement parlant, à ceux de la maison de Lancastre, cependant la longue possession du pouvoir par cette dernière, ainsi que le génie d'Henry IV et les vertus d'Henry V, eût complètement fait oublier les prétentions surannées des Yorkistes, pour peu qu'Henry VI eût possédé quelques-unes des qualités requises à cette époque. — Quoi qu'il en fût, on s'était égaré dans les contestation, les chicanes et les généalogies ; la sainteté du nom royal avait été affaiblie par l'incertitude des droits mutuels des prétendants et les guerres des deux roses rivales n'étaient, à proprement parler, que des chocs de factions exaspérées, où chacun, uniquement préoccupé de lui-même, s'inquiétait fort peu de considérations sociales et publiques.

Aussi, les désertions d'un camp à l'autre étaient-elles devenues si communes, même parmi les plus puissants seigneurs, qu'il ne s'y attachait presqu'aucun discrédit ; — tout capitaine ou tout chevalier se croyait complètement autorisé par un affront personnel, à changer de bannière. Il y aurait donc absurdité à attendre des acteurs de ces luttes, les principes d'honneur et de fidélité à un parti une fois embrassé, qu'ont fait naître, plus tard, l'unité des nations, le développement d'une opinion générale, indépen-

dante des passions particulières, et surtout, l'intelligence et le sentiment plus distincts d'une moralité nationale. — Encore isolés, les individus n'acceptaient pour guides que leurs impulsions individuelles; mais, si on ne retrouvait pas en eux les vertus réfléchies et homogènes de ceux qui agissent seulement par grandes masses, ils étaient également exempts de leur vile hypocrisie et de leurs vices spécieux.

On ne peut guère citer que deux exceptions à cet individualisme de mobile et de conduite. — En premier lieu, nous voulons parler de la tendance générale de la classe moyenne, surtout à Londres, à rattacher de grands intérêts politiques à la suprématie de la maison plus populaire d'York. Les communes, au Parlement, avaient fait de l'opposition contre Henry VI, comme le prouvent les lois qu'elles lui arrachèrent, et ce fut un parti tout populaire et industriel, qui arriva au pouvoir avec le roi Edouard. Il est vrai qu'Edouard était, quant à lui, suffisamment arbitraire; mais il faisait pour le commerce ce que réclamaient les préjugés des marchands, et d'ailleurs, on a toujours vu les partis les plus démocrates, faire d'aussi grandes concessions que leurs antagonistes, en faveur du despotisme *exercé contre leurs ennemis.*

Le second mouvement indépendant des haines de chef à chef et des ambitions seigneuriales, fut encore un élément plus puissant de succès pour la maison d'York. Une immense partie de l'Angleterre détestait l'église romaine et partageait les doctrines des Lollards; suivant l'évaluation d'un ancien écrivain, ces derniers formaient, durant le siècle précédent, une moitié de la population; bien que comprimée et réduite au silence par la crainte, leur secte n'en continua pas moins à exister, et ce fut elle qui, non-seulement, ébranla le papisme, sous Henry VIII, mais qui renversa encore le trône, par ses héritiers directs, les Puritains, sous Charles 1er. Il était impossible que ces hommes ne fussent pas exaspérés par la persécution obstinée de la maison de Lancastre, et sans se demander s'ils tireraient profit de la résurrection de la dynastie d'York, ils devaient par esprit de vengeance, se rallier autour des ennemis de leurs oppresseurs.

Ces deux faits importants, complètement en dehors d'une politique égoïste, et que l'histoire n'a pas daigné constater, suffisent pour élever les guerres des deux roses bien au-dessus de ces grands duels féodaux, avec lesquels on est tenté de les confondre. Mais la grande et la petite noblesse ne se souciaient et ne se doutaient

guère de ces questions populaires et religieuses (1); l'ambition et l'intérêt, comme nous l'avons dit, les mettaient seuls en mouvement, et elles ne ferraillaient que pour le plus grand honneur et profit de telle ou telle famille.

— Vraiment, dit Marmaduke, avec un air d'embarras, je n'ai encore que fort peu d'obligations à la maison d'York; où je trouverai un noble bienfaiteur, un chef sage et brave, là je croirai bon d'offrir mes services.

— Bien parlé, reprit Alwyn avec un sourire à demi railleur. — Je vous ai fait cette question, parce que (rapprochez-vous un peu) parce qu'il y a dans notre cité plus d'une bonne tête, qui pense que Warwick ne tient au roi que par des liens moins solides qu'un cable de vaisseau. Donc, si vous vous attachez au comte

(1) Entr'autres faits servant à prouver l'égoïsme de l'époque, un des plus frappants est peut-être la conduite de John Mowbray, le grand duc de Norfolk, qui devint soudain un partisan déclaré de son vieil ennemi politique, le comte d'Oxford, dès que ce dernier arriva au pouvoir, pendant la courte restauration d'Henry VI. John Paston, dont la famille avait été fort en butte aux persécutions du duc, dit avec assez de bonne humeur : Le duc et la duchesse (de Norfolk) sollicitent auprès de lui (le seigneur d'Oxford) avec autant d'humilité que j'en ai mis dans mes sollicitations envers eux.

Lettres de Paston, CCCII.

vous le charmerez bien plus, peut-être, en faisant sonner haut votre dévouement à sa personne, qu'en lui parlant de votre zèle pour les intérêts du roi Edouard. Moins on a d'argent dans sa bourse, plus il faut avoir de miel sur la langue. Vous me comprenez; un seul mot en dit autant pour un enfant du Westmoreland ou du Yorkshire qu'un long sermon pour un homme du midi. Encore une recommandation et j'ai fini : vous avez bon cœur mon cher frère de lait, mais il ne convient pas, dans votre intérêt, qu'on vous voie de nouveau en compagnie du chef d'atelier de l'orfèvre. Si vous avez jamais besoin de moi, envoyez-moi chercher à la tombée de la nuit; on me trouvera chez maître Heyford, dans le Chepe; au cas, ajouta prudemment Nicholas, au cas où vous prospèreriez à la cour et où vous seriez à même de recommander mon patron, qui est bien le meilleur orfèvre de la cité, faites-le, je vous prie; il se peut que cela me serve lorsque je m'établirai, ce qui ne tardera pas.

— Quoi! vous envoyer chercher de nuit, vous, mon frère de lait, comme si je rougissais de vous.

— Bah! bah! maître Marmaduke, si vous ne rougissez pas de me connaître, moi j'aurais honte de me montrer avec un brillant muguet

comme vous. Mais vraiment, on dirait, dans le Chepe, que Nick Alwyn court à sa ruine. Non, non, les oiseaux d'un plumage doivent se tenir à distance de ceux qui muent des plumes d'une autre couleur. Aussi, messire, c'est là ma dernière poignée de main. Mais un instant : êtes-vous à même de regagner votre hôtellerie?

— Oui, oui, ne craignez rien, répondit Marmaduke, mais je ne vois pas pourquoi vous ne m'accompagneriez pas, pour cette fois, du moins.

— Non, non, mieux vaut le contraire; après nos prouesses d'aujourd'hui, on ne peut manquer de babiller sur notre compte; et nous rencontrerions trop de gens qui connaîtraient ma longue figure. Que Dieu vous ait en sa garde et tenez-moi au courant de vos succès.

Là-dessus Nicholas Alwyn se leva et partit, trop bien appris pour avancer, en compagnie d'un supérieur, la proposition de payer son écot. A peine avait-il fait quelques pas qu'il rebroussa chemin pour accoster de nouveau l'écuyer.

— J'ai réfléchi, maître Nevile, que les nobles d'or que j'ai eu la bonne fortune de gagner, seraient mieux placés dans votre escarcelle que dans la mienne. J'ai des gains sûrs et peu de

dépenses. Mais un gentilhomme ne gagne rien et doit toujours avoir l'argent à la main, ainsi....

— Frère, dit fièrement Marmaduke, un gentilhomme n'emprunte jamais, sinon aux Juifs et à intérêts ; d'ailleurs, moi aussi j'ai ma profession : ce qu'est pour vous votre échoppe, mon épée l'est pour moi. Que Dieu vous accompagne, comptez sur moi, si jamais je puis vous être utile !

— Ces jeunes rejetons d'une vieille souche ont tous le diable au corps, murmura Alwyn en s'éloignant. Comme s'il y avait du déshonneur à emprunter quelques nobles, sans couper la gorge au prêteur. Après tout, j'ai là de quoi m'acheter une chaîne d'or pour le temps où je serai Alderman de Londres ! Hem ! ainsi va le monde : les joujous du chevalier deviennent les insignes de l'Alderman, tant mieux !

IV.

Mal advient au rat des champs dans les ratières de la ville.

Il est rare que la même personne ait à la fois l'organe de la localité et celui de la réflectivité. Réfléchir à des sujets sérieux et faire attention aux particularités de la route qu'on suit, sont deux choses presqu'incompatibles. Marmaduke Nevile, habitué dès son enfance à courir les forêts, possédait au plus haut point l'utile faculté de bien regarder où il posait le pied et de graver dans sa mémoire la topographie des lieux qu'il traversait ; aussi, quelqu'embrouillé que fût un sentier, il lui suffisait d'ordinaire de l'avoir parcouru une fois pour qu'il fût à même de le reconnaître, au retour, sans se tromper.

En cette circonstance, cependant, son instinct

habituel lui fit défaut. Tout absorbé par le souvenir des mémorables évènements de la journée, il s'abima dans de si profondes réflexions sur la nouvelle route où s'enggeait sa destinée, qu'il oublia de s'occuper de celle que devait suivre son corps. Après avoir marché droit devant lui, comme un somnambule, pendant quelque temps, il s'arrêta soudain surpris et peu rassuré de se trouver fourvoyé au milieu d'un dédale de ruelles dont la physionomie ne lui rappelait nullement le chemin qu'il avait pris pour se rendre au Pré-aux-Jeux. La nuit était venue, mais l'obscurité était faiblement éclairée par une lune pâle et voilée de brume, et au ciel scintillaient quelques étoiles qui disparaissaient de temps en temps derrière d'épais nuages, gros de pluie.

Aucune lanterne n'illuminait les pas de notre promeneur attardé; toutes les maisons étaient fermées; la plupart de leurs habitants dormaient déjà, et les faubourgs n'avaient pas, comme la cité, leurs crieurs de nuit répétant d'une voix somnolente : « Pendez dehors vos lumières. »

Les passants que le jeune étranger avait d'abord rencontrés par petits groupes, lui semblaient, tant il avait peu de conscience de la fuite du temps, s'être soudain éclipsés comme

par enchantement, et il errait seul dans des lieux totalement inconnus pour lui, seul et poursuivi par le fâcheux souvenir que les alentours de la cité passaient pour être infestés de mauvais sujets et de bandits, que la cessation des guerres civiles avait déchaînés contre la société, sans leur laisser d'autres ressources que la rapine et le pillage. Comme il est facile de le deviner, la plupart de ces détrousseurs de passants avaient figuré dans les rangs du parti vaincu et l'écusson porté par Marmaduke ne pouvait qu'ajouter un nouveau danger à ceux qui eussent menacé tout autre individu égaré à cette heure ; car bien que plusieurs d'entre les Nevile eussent embrassé la cause de Lancastre, cet écusson n'en était pas moins regardé comme un symbole de dévouement à la maison régnante. Aussi notre gentil écuyer, se rappelant en ce moment les admonitions dont l'avait gratifié son hôtelier à son départ de l'auberge, jugea-t-il prudent de rabattre le capuchon de son manteau sur l'ornement d'argent de son chapeau ; occupé de ce soin, il n'entendit pas s'approcher un homme qui venait de déboucher d'une petite rue, et, avant qu'il se fut douté de rien, une main s'abattit lourdement sur son épaule. Il tressaillit et se retourna. Devant lui était un personnage dont la mine et le costume

n'étaient pas de nature à le rassurer, surtout après une salutation si peu courtoise. Marmaduke tira son poignard.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il.

— Je veux ta bourse et ton poignard, répondit l'inconnu.

— Viens donc les prendre, s'écria le Nevile, sans se douter qu'il prononçait là une réponse fameuse dans l'histoire classique ; et il se rejeta en arrière pour se mettre en garde.

L'étranger leva lentement une espèce de massue grossière, que terminait une boule de plomb hérissée de fortes pointes de fer.

— Aurais-tu la folie, dit-il, de te battre pour de telles bagatelles ?

— Es-tu habitué à trouver des Anglais disposés à se laisser dépouiller sans rendre coup pour coup, répliqua Marmaduke... Ta massue ne me fait pas peur !

L'étranger recula prudemment de quelques pas et porta un sifflet à ses lèvres. L'écuyer s'étant élancé sur lui, il para habilement le coup de poignard avec son assommoir ; et, si le jeune homme n'eut été fort leste à battre en retraite, on eut eu à chanter un *requiem* pour Marmaduke Nevile. Tout sain et sauf qu'il était encore, notre écuyer éprouva un violent batte-

ment de cœur en sentant passer sur sa joue le vent de la redoutable massue. Avant qu'il eût pu revenir à l'attaque, il fut tout à coup saisi par derrière, et les bras de deux hommes s'enlacèrent autour de lui. Parvenant à échapper à leur étreinte, il fit de nouveau usage de son arme, mais la lame du poignard glissa impuissante sur le dur colletin de son premier antagoniste. L'instant d'après son bras retomba inerte et profondément lacéré... La massue s'abattit sur sa tête... la lune, les étoiles, tourbillonnèrent à ses yeux, puis il ne vit plus rien... Il était tombé sans connaissance. Ses assaillants procédaient déjà méthodiquement à le dépouiller, lorsque l'un d'eux, apercevant son écusson d'argent, s'écria avec un jurement :

— Un Nevile ! Ce corbeau là du moins ne croassera plus.

Et plaçant la tête du jeune homme sur ses genoux, il dégaina lentement un long couteau de chasse ; mais au moment même où il s'apprêtait à s'en servir, une main robuste saisit son bras, et un homme qui s'était silencieusement approché des bandits, lui dit d'un ton sévère : Lève-toi et va-t-en..... tu ne fais plus partie de notre confrérie ; nous n'admettons pas d'assassins parmi nous.

Le bandit stupéfait leva la tête.

— Robin ! le capitaine !... vous ici, balbutia-t-il.

— Il faudrait que je fusse partout, à ce que je vois, si je voulais sauver tes pareils de la potence. Qu'est-ce là ? Une flèche d'argent !—Le jeune archer ! Hum....

— Un Nevile, grommela l'assassin.

— Raison de plus pour qu'on épargne sa vie. Ne sais-tu pas que Richard de Warwick, le grand Nevile, a toujours bien traité les communes. Arrière, te dis-je ! et va-t-en.

Ces dernières paroles avaient été prononcées d'une voix sonore et terrible.

Le bandit se leva, et disparut sans mot dire.

Voyez-vous, mes maîtres, reprit Robin en se tournant vers les autres voleurs, des soldats doivent piller les pays ennemis, et tant qu'York sera sur le trône, l'Angleterre sera pour nous un pays ennemi. Volez donc et détroussez les passants, tant qu'il vous plaira ; mais quiconque tuera sera tué. Vous me connaissez.

Les bandits restèrent la tête basse, confondus et silencieux.

— Il vivra, dit Robin après s'être penché sur le jeune homme... déjà même il commence à revenir à lui. Il trouvera asile dans l'une ou l'autre de ces maisons ; vous autres, hâtez-vous de décamper et gare la potence.

En sortant de son évanouissement, quelques minutes plus tard, Marmaduke éprouva d'abord une sensation d'étourdissement et de froid glacial. Après bien de vains efforts, il parvint enfin à se soulever de terre. Il était seul et à l'endroit où il était resté étendu, la terre était rouge d'un sang déjà coagulé. S'étant traîné à quelques pas de là, il aperçut de la lumière à une fenêtre.

Tantôt rampant, tantôt tombant, il gagna péniblement la maison isolée où brûlait ce fanal d'espérance. Arrivé près de la porte, il s'affaissa lourdement sur les degrés de pierre. En vain s'efforça-t-il d'appeler à haute voix; il ne put proférer que de sourds râlements, et bientôt il s'évanouit de nouveau.

Son sauveur que nous avons entendu appeler du nom de Robin, sortit alors de l'ombre d'un mur d'où il avait épié les mouvements du blessé. S'étant approché de la porte de la maison, il cria d'une voix claire et perçante :

— Ouvrez, pour l'amour du Christ, ouvrez!

Une tête se pencha en dehors de la fenêtre, la lumière disparut, une demi-minute encore et la porte s'ouvrit. Robin s'esquiva rapidement en murmurant:

— La vie d'un jeune homme doit avoir du prix pour lui. Cependant s'il se fût agi d'un

grand seigneur, je me serais peu inquiété, je crois, d'empêcher que le peuple eût un tyran de moins.

Marmaduke fut long à recouvrer ses sens; ses yeux en s'ouvrant, se détournèrent de l'éclat d'une lumière qu'une femme approchait de sa figure.

— Il revient à lui, mon père, il vivra... dit la jeune fille.

— Oui, il vivra, mon enfant, répondit une voix grave.

Et le jeune homme murmura comme en rêve :

— Sainte Vierge, soyez bénie, qu'il est doux de vivre.

La chambre où avait été déposé le blessé, offrait plutôt les restes et les débris d'une splendeur passée, que les preuves d'une riche aisance chez ceux qui l'habitaient. Le plafond était élevé, et des traces de peintures flétries, mais autrefois très-éclatantes, blasonnaient ses cartouches et ses stalactites de bois. Les murs avaient été autrefois coloriés, (car les tapisseries étaient alors fort rares) (1) mais le temps et l'hu-

(1) M. Hallams, dans son histoire du moyen-âge, chapitre 9, deuxième partie, semble douter que les maisons des grands aient été ornées de tentures dès le règne d'Edouard IV. Mais, de nombreux documents authentiques réfutent les doutes du savant historien; la narra-

midité en avaient à demi effacé les teintes. Le bois du lit sur lequel reposait le jeune écuyer, était curieusement ciselé ; orné, à la tête, d'une effigie de la Vierge, et enveloppé de draperies où étaient représentées de grandes figures bibliques, avec des costumes du temps de Richard II ; un Salomon, chaussé de souliers à bec recourbé, et un Goliath, couvert d'une armure de croisé, tournant vers le blessé leurs figures rébarbatives. A côté du lit, se tenait un personnage de moyen âge, en réalité, mais que sa figure pâle, coupée de rides profondes, et sa longue barbe grisonnante, eussent fait prendre pour un vieillard. Toutefois, il y avait dans son aspect, quelque chose de saisissant ; son front était haut et large ; mais le derrière de sa tête semblait attester, par sa petitesse dispropor-

tion du seigneur de Grauthuse (éditée par sir F. Madden), parle des tentures de drap d'or qui décoraient les appartements dans lesquels Edouard IV reçut ce seigneur, ainsi que des tentures de soie blanche et de lin, de la chambre qu'il occupait à Windsor ; — bien antérieurement à cette époque (pour ne rien dire de la tapisserie de Bayeux), une ordonnance émise sous Edouard III, en 1344, prescrivit une enquête, relativement au mystère de la fabrication des tapisseries, et M. Britton remarque, dans son dictionnaire d'architecture et d'archéologie, article tapisserie, que dès 1398, il est fait mention des célèbres tapisseries du château de Warwick.

tionnée, que l'intelligence, en lui, n'était pas assez équilibrée par les qualités animales, pour qu'il eût l'énergie de caractère qui est le secret du succès dans la vie; ses yeux étaient noirs, doux et brillants, mais rêveurs et égarés; dans sa jeunesse, il avait dû avoir les traits beaux et réguliers, mais ses joues creuses et ses tempes amaigries donnaient alors à leurs contours, quelque chose de sec et d'anguleux. Le haut de sa personne était noble de formes; — un cou allongé et des épaules assez larges et bien tombantes, rendaient son port à la fois digne et gracieux; mais il était prématurément vouté, et ses jambes, maigres et faibles, comme le sont d'ordinaire celles des hommes qui marchent peu, semblaient en contradiction avec sa poitrine amplement développée, et surtout avec son vaste front; du reste, son costume était tout-à-fait en harmonie avec l'ameublement de l'appartement; — si les étoffes dont il se composait étaient de celles que portaient les gentilshommes, elles étaient rapées jusqu'à la corde, et marquetées d'un nombre infini de taches; quant à sa barbe, (ornement tout-à-fait supprimé par les jeunes gens sous Edouard IV, mais toujours soigneusement tenu et parfumé par les vieux gentilshommes qui y étaient demeurés fidèles) — elle était fort ébouriffée et

s'éparpillait en mille spirales crépues et emmêlées comme celles qu'on remarque dans les statues des vieux sages de la Grèce.

En face de lui, de l'autre côté du lit, était agenouillée une jeune fille d'environ seize ans, et d'une figure ravissante de délicatesse et d'expression. Elle était de moyenne taille : sous l'étoffe indiscrète de ses manches collantes, ses bras révélaient les contours arrondis et potelés de la *jeune femme*, tandis que sa figure avait encore la candeur, l'innocence et la fraicheur veloutée de l'enfance. Elle ressemblait beaucoup à son père ; c'était bien les mêmes lèvres finement arquées, le même front, les mêmes yeux d'un bleu noir, frangés de longs cils, et peut-être la ressemblance était-elle rendue plus frappante encore, par l'expression commune de douce pitié qui se peignait sur leurs deux visages.

— Mon père, — le voilà qui s'affaisse de nouveau, dit la jeune fille.

— Sybill, répondit son compagnon, en posant le doigt sur une des lignes d'un manuscrit qu'il tenait ouvert : la science dit qu'un malade en cet état doit être saigné et qu'il faut lui envelopper le bras d'un bandage ; — mais, en vérité, nous manquons du nécessaire pour cela.

— Non, mon père, dit la jeune fille, et elle se

dépouilla en rougissant, du plus gracieux ornement de sa toilette, de sa fine gorgerette de linon qu'elle avait peut-être contemplée le matin même avec un sourire de plaisir : — cela pourra servir de bandage, ajouta-t-elle.

— Mais le livre, reprit le père avec un air de perplexité, le livre ne nous enseigne pas comment il faut user de la lancette. Il est facile de dire : fais ceci, fais cela... Mais pour le faire, il faudrait déjà l'avoir fait. — Et cela n'est pas du domaine de mon expérience.

Fort heureusement, peut-être, pour Marmaduke, entra en ce moment, une vieille femme, l'unique domestique de la maison, qui avait trouvé en ces temps de trouble, mainte occasion d'apprendre à soigner les têtes fêlées et les bras lacérés. Traitant avec le plus grand dédain la savante autorité invoquée par son maître, elle se contenta de bander le bras, et d'appliquer un emplâtre sur la blessure de la tête ; après quoi, ayant pris sur elle de répondre de la guérison du malade, elle força le père et la fille à se retirer, et s'installa elle-même au chevet du lit.

— Ah ! si ç'eût été tout autre mécanisme que celui du vil corps humain !... murmura le savant comme pour se relever à ses propres yeux. Et rentrant en grace avec lui-même, il promena orgueilleusement ses regards autour de lui.

V.

Bonheur à l'oisif, malheur au travailleur!

De même que la providence tempère le vent pour la brebis tondue, ainsi donnait-elle probablement aux crânes de cette époque une épaisseur proportionnée aux taloches auxquelles ils étaient exposés, l'un portant l'autre. Toutefois ce fut à grand peine que Marmaduke se remit des suites du coup qu'il avait reçu sur le siége de la raison, coup qui, de nos jours, eût suffi pour assommer un bœuf. Mais enfin, la nature, sans parler de la science médicale de Madge, triompha en lui de cette horrible secousse et il s'éveilla un beau matin en pleine possession des facultés que le ciel lui avait départies. Il était alors seul, et ce fut avec un étonnement bien naturel qu'il promena ses yeux grand ouverts autour de la chambre in-

connue où il reposait. Peu à peu il assembla et renoua ses vagues souvenirs, commençant par le commencement, et clairement convaincu au moins qu'il avait été lui-même gravement blessé, et rudement contusionné; puis il se rappela la lumière solitaire de la haute fenêtre, et le porche d'une vaste maison en ruines; mais arrivée là, sa mémoire perdit toute trace distincte du passé et s'arrêta en face d'un long rêve fiévreux. A travers cette vision confuse lui apparaissait un vieillard, à longue barbe, qui s'associait désagréablement pour lui à des souvenirs de souffrances; puis, il entrevoyait un gracieux visage de jeune fille dont les regards exprimaient une tendre inquiétude; mais cette charmante figure elle-même, ne lui causait aucune impression de plaisir; elle évoquait en lui des apparitions presque fantastiques et infernales; elle faisait danser devant ses yeux des tymbestères et des sorcières, retentir à ses oreilles des paroles de mauvais augure; enfin elle lui parlait de charmes, de diableries et de malheur. Fatigué de ce cauchemar, il voulut sauter à bas de son lit, mais il fut fort stupéfait de sentir ses jambes plier et se dérober sous lui. Une aiguière et un bassin étaient là, et après s'être lavé il se sentit un peu moins étourdi. Ayant cherché des yeux ses vêtements, il les

aperçut sur une chaise, à l'exception de son manteau, de son poignard, de son chapeau et de sa ceinture ; et, en se retournant, dans l'espoir de les découvrir ailleurs, il se trouva face à face d'un miroir d'acier. Il tressaillit comme s'il eût aperçu son ombre. Etait-il bien possible que son mâle visage se fût ainsi métamorphosé en une pâle et languissante figure de demoiselle? Avec tout l'orgueil (ne dites pas la fatuité), qui voyait dans les soins de toilette l'attribut distinct des gens de qualité, notre écuyer s'efforça de mettre en ordre les boucles emmêlées de sa chevelure, dont une grande partie avait été impitoyablement rasée au-dessus d'un endroit qu'il trouva extraordinairement sensible au toucher. Peu satisfait de lui-même et maugréant, à part lui, contre l'absence de toute essence, il venait à peine d'achever la toilette de sa tête, quand il vit la porte s'ouvrir et livrer passage à la gracieuse apparition de son rêve.

La jeune fille poussa un cri de surprise et d'alarme en apercevant le malade sur pieds, et tout costumé ; déjà elle se disposait à se retirer, lorsque le Nevile, s'avançant vers elle, lui prit galamment la main.

— Ma belle demoiselle, dit-il, si, comme je n'en doute pas, c'est à vos bons soins que je dois

ma guérison, ne vous dérobez pas à mes remercîments. Que Notre-Dame de Walsingham vous bénisse et vous récompense.

— Messire, répondit Sybill en retirant doucement sa main, nos soins n'ont payé que bien pauvrement la généreuse protection que vous m'avez accordée.

— A vous? ah, excussez-moi. Comment ai-je pu être aussi sot? Maintenant, je me rappelle parfaitement vos traits; et j'ai peut-être mérité ma mésaventure en vous abandonnant si peu galamment. A peine m'aviez vous quitté que j'en sentais déjà des remords.

Une légère rougeur, suivie d'un sourire pensif, le sourire de quelqu'un qui caresse un agréable souvenir, glissa sur la peau transparente de Sybill, tandis que le jeune écuyer lui adressait ces paroles, avec la grace d'un gentilhomme instruit dès son enfance à servir Dieu et les dames.

Après un court silence, elle répondit, sans lever les yeux : — Vraiment, messire... vous aviez assez fait pour moi; d'ailleurs, je n'ai plus été molestée. Mais je vais appeler votre garde-malade, — car c'est à notre servante, et non à nous, que vous devez vos remerciments; et il est bon qu'elle vous voie, pour vous donner les médicaments dont vous avez besoin.

— Pardon, ma belle demoiselle, ce n'est pas précisément de médicaments que je suis affamé et altéré; et si vous étiez assez charitable pour me procurer une tranche de gigot ou une corne de pâté, avec une coupe de vin ou d'ale, il me semble que cela me ferait beaucoup plus de bien que toutes les potions du monde; je me sens pardieu aussi faible et aussi ahuri que si je n'avais pas goûté un morceau de pain depuis huit jours.

— Je suis charmée de vous voir en si bonne disposition, répondit Sybill... Veuillez patienter seulement un moment, je vais consulter votre médecin.

Ce disant, elle sortit de l'appartement, et après avoir descendu lentement l'escalier, elle pénétra dans un sombre réduit, plus semblable à une cave qu'à une pièce habitable. C'était là que se tenait l'unique servante de la maison. Le temps, qui se plait à faire subir ses caprices à la toilette des hautes classes, respecte beaucoup plus l'habillement du pauvre; sauf la grossièreté de la serge qui le composait, le costume de Madge avait beaucoup d'analogie avec celui que portait encore, dans le siècle dernier, plus d'une domestique primitive des comtés du nord.

La figure maigre et ratatinée de la vieille femme rayonna de plaisir, lorsqu'elle entrevit,

à travers l'obscurité humide, la forme élégante de sa jeune maîtresse.

— Ah ! Madge, dit Sybill avec un soupir, c'est triste chose que d'être pauvres.

— Hélas ! oui, du moins pour des personnes de votre rang, mademoiselle ; — car, quant à nous, peu importe ; mais cela me fait saigner le cœur de vous voir enfermée dans cette masure, et, ce qui est pis encore, forcée de sortir avec ce vieux corsage et cette capuche ; vous, la petite-fille d'un chevalier ! vous, qui avez joué sur les genoux d'une reine, et qui auriez pu avoir une si belle position, pour peu que votre père se fût occupé des choses de ce monde. Mais la patience est un bon palefroi qui nous mène loin. — Et quand notre maître aura fini son travail, il n'y a pas de doute que le roi, — puisqu'il faut ainsi appeler cet homme qui est sur le trône, — le récompensera largement de ses peines ; — mais, je vous prie, mon enfant, ne demeurez pas ici, — l'air qu'on y respire n'est pas bon pour votre jeune poitrine... — Quel motif vous amène auprès de la vieille Madge ?

— L'étranger est guéri, et...

— Oui, oui, vous pouvez m'en croire, j'en ai sauvé de plus malades que lui. Il lui faut une cuillerée de bouillon, j'y ai pensé ; vous voyez que je n'ai pas eu besoin de dîner... La vieillesse

peut se passer de manger... j'ai tout laissé dans le pôt pour lui ; le bouillon sera bon.

— Ma pauvre Madge, que Dieu te récompense de tout ce que tu souffres pour nous. Mais il a demandé — (et ici Sybill détourna la tête, en soupirant, pour ne pas avoir à affronter la consternation de la bonne Madge), il a demandé... de la viande et du vin.

— Hélas, mon Dieu ! Et comment se les procurer!... Ce n'estpas à dire pourtant que cela lui ferait du mal. — Du vin ! — Et ce vieil avare de la taverne du Chêne, ce maître Sancroft, qui ne veut plus nous faire crédit d'un denier !..

— Ah! j'oubliais, — nous pouvons encore tirer quelque chose de ma vieille guitare ! — Allons, Madge, mets vite ton chaperon, tandis que moi, je vais la chercher.

— Mais, mademoiselle... c'est là votre unique distraction, quand vous êtes seule, pendant les longs jours d'été.

— Je trouverai encore plus de plaisir à me souvenir qu'elle m'a aidée à satisfaire les besoins de l'hôte de mon père.

Et Sybill, vive comme un oiseau, s'enfuit de la cuisine, où elle reparut bientôt avec sa guitare, qu'elle donna à Madge, en lui recommandant de lui rapporter du meilleur vin. Sur ce, elle s'élança de nouveau dans l'escalier, et

s'étant arrêtée un moment à la porte de Marmaduke, qu'elle entendit se traîner de long en large avec impatience, elle monta plus haut encore, jusqu'à la chambre de son père, qui occupait le sommet d'une tour carrée et toute lézardée.

La pièce était si dénuée d'ornements et de meubles qu'on l'eût prise volontiers pour une excavation pratiquée au milieu des vieilles pierres dont la maison était construite. La seule fenêtre qui l'éclairât, donnait sur la rue, et était vitrée, luxe inconnu à toutes les autres croisées de l'habitation ; mais elle était si étroite, enchâssée dans des murs si épais, et munie de carreaux si ternes, que le soleil tamisait à peine sur le sol une faible lueur. D'un côté se voyait une grosse fournaise, et d'un autre, un grossier laboratoire ; çà et là étaient disséminées de bizarres pièces de mécanisme ; sur des rayons reposaient divers manuscrits ; et un immense panier de charbon emplissait un des coins de la chambre. Dans cette demeure, habitée par la misère, l'argent dépensé en combustible, même au cœur de l'été, eût, à lui seul, suffi pour procurer à ses hôtes une heureuse aisance, mais ni Sybill, ni Madge ne s'étaient jamais plaintes de voir toutes les ressources de la famille dévorées par le besoin vital d'un homme qui s'était fait une

existence à part. Avant tout, il fallait songer au charbon; la science était plus impérieuse que la faim même.

Adam Warner était, en effet, un homme de génie; et le génie, dans un siècle où on ne sait pas l'apprécier, est la plus terrible malédiction que puisse infliger la main de fer du destin. Bien qu'il ne fût pas exempt des illusions contagieuses qui poussèrent tant de savants à chercher la pierre philosophale et le grand élixir, il ne s'était pas adonné à la poursuite de ces chimères ruineuses, faute d'avoir les moyens d'y subvenir; et dès sa jeunesse, alors qu'il lui restait encore quelques débris de la fortune de ses riches ancêtres, il avait consacré ses veilles à l'étude moins décevante et moins coûteuse des mathématiques, qui déjà commençaient à fixer l'attention des érudits, mais que le peuple continuait à regarder comme une branche de la science occulte. Ses travaux l'avaient conduit à des découvertes également utiles et sublimes. Pour y arriver, nul besoin de dire qu'il avait dû étendre fort loin le cercle de ses connaissances; car, à cette époque, où on ne se partageait pas les spécialités, et où les savants avaient peu de communication entr'eux, il fallait que chaque novateur cumulât toutes les sciences nécessaires à ses expériences collatérales.

En appliquant les mathématiques au développement du commerce et de la civilisation, Adam Warner avait donc été forcé de faire marcher de front, avec ses principales préoccupations, non seulement l'étude des langues, mais encore celle des arts mécaniques les plus fatigants; et la chimie, elle aussi, avait été appelée à l'aide de plusieurs de ses recherches. Peu à peu la tyrannie que le génie d'un homme exerce sur sa vie, l'avait isolé de tous les objets extérieurs. Quoiqu'il eût tendrement aimé sa femme, c'était lui qui avait ruiné sa santé et brisé son cœur en dissipant la fortune de la famille a acheter des manuscrits, alors fort chers, et en négligeant tout ce qui ne se rattachait pas à l'espoir de devenir le bienfaiteur du monde. Heureusement il ne s'était pas aperçu du triste état de sa compagne, jusqu'à ce que la mort y eût mis un terme; et, en la perdant, il n'avait pas compris que lui seul l'avait tuée, car elle n'avait jamais vécu qu'en lui, et son amour respectueux l'avait toujours empêchée de se plaindre. Sans doute, si elle eût prévu le sort réservé à sa fille, elle aurait adressé au père les remontrances qu'elle n'osait pas faire à l'époux; mais elle ne s'était jamais inquiétée de l'avenir de Sybill. Française de naissance, elle avait passé sa jeunesse au service de Marguerite d'Anjou, et alors qu'elle

avait épousé Warner, cette reine hautaine, aussi généreuse envers ses amis qu'impitoyable envers ses ennemis, lui avait promis d'assurer un sort aux enfants qui naîtraient de son mariage.

A l'âge de huit ans (c'est-à-dire huit ans avant l'époque où s'ouvre notre récit et deux ans avant la bataille de Touton qui avait livré le trône à Edouard), Sybill avait été admise au nombre des jeunes filles ou plutôt des enfants qui, suivant la coutume du jour, faisaient partie de la maison de la Reine ; et c'était avant que Marguerite eût été forcée de la congédier, qu'elle avait perdu sa mère. Cette dernière était donc morte avec la conviction que sa fille avait un noble avenir en perspective, et peut-être même avait-elle emporté avec elle l'espérance que son mari, qui avait su s'attirer les bonnes graces du protecteur, duc de Gloucester, le prince le plus éclairé de son temps, devait bientôt, enfin, voir ses travaux récompensés par les faveurs royales.

Du reste, c'était là une illusion bien naturelle, car Henry VI, à la suite d'un de ces accès qui passaient pour de l'idiotisme, avait daigné, pour se distraire, converser plusieurs fois avec notre philosophe. Il est vrai que dans le principe, il avait eu seulement pour but de s'assurer si Warner était réellement coupable des

études impies qu'on lui attribuait; mais plus tard, s'étant convaincu de l'orthodoxie du savant, il avait paru s'intéresser à lui, moins peut-être en raison de ses travaux qu'à cause de son existence en dehors de la réalité qui lui donnait une triste ressemblance avec son souverain. La pauvre femme sentait que, tant que la maison de Lancastre serait sur le trône, son mari n'aurait rien à redouter des préjugés féroces du peuple, et que la bonne reine ne laisserait pas mourir de faim un homme qui se ruinait à chercher les moyens de rendre service à son pays : et ces pensées consolantes avaient adouci les derniers instants de la moribonde.

Un an après sa mort, tout était bouleversé à la cour : des hommes armés avaient remplacé les jeunes filles, et Sybill fut renvoyée chez son père avec une bourse pleine de pièces d'or, qui devaient bientôt être converties en manuscrits. C'était donc dans la demeure délabrée du savant qu'elle avait grandi, comme une fleur au milieu des ruines, loin de toute compagne de son âge, toujours seule et condamnée à se souvenir du luxe d'une cour, en face de la pénurie d'une masure qu'envahissaient chaque jour davantage le dénuement et la faim. —Mais elle avait pour soutien la noblesse d'un cœur aimant, et elle sut se résigner.

Tout enfant, elle avait appris, chose rare alors, à lire et à écrire; plus tard, Marguerite, qui n'avait pas oublié, dans le Nord, les mœurs brillantes de la cour de son père, n'avait pas négligé l'éducation de sa protégée. La musique, qui seule pouvait calmer la mélancolie du roi, avait été enseignée à Sybill; l'art d'enluminer les missels, et celui de broder au métier étaient aussi au nombre de ses talents; et grace à ces deux dernières ressources, elle avait pu, de temps en temps, contribuer au soutien de la famille dont elle était devenue la véritable tête, malgré sa jeunesse. — Mais depuis peu, c'est-à-dire depuis plusieurs semaines, ces deux sources de gain avaient complètement tari pour elle, car, la paix permettant aux voisins de se mêler des affaires des autres, les mauvais bruits, répandus sur le compte de Warner, s'étaient réveillés avec plus de malveillance que jamais. Son nom inspirait l'horreur; la lumière solitaire qu'on voyait briller jusqu'à minuit, à sa fenêtre, contrairement aux habitudes générales, et l'épaisse fumée qui s'échappait de sa fournaise, été comme hiver, scandalisaient la religion des alentours. Voyant, à leur grand dépit, que le roi et l'église n'intervenaient pas pour les protéger, et incapables eux-mêmes de risquer aucune accusation contre le philosophe (car les

vaches du voisinage s'obstinaient à s'engraisser), les habitants de son quartier en vinrent unanimement à la pieuse résolution de prendre par famine celui qu'ils ne pouvaient pas faire brûler vif. Comment acheter les diableries de la fille du sorcier? un missel enluminé par de telles mains, une broderie travaillée sur un tel métier, devaient être aussi funestes que la lecture à rebours du *Pater*; et un matin que Sybill était sortie, comme d'habitude, pour vendre son travail du mois, elle se vit chassée, de porte en porte, avec des malédictions.

Quoique douce, notre jeune fille ne manquait pas d'une certaine force d'ame. — Si elle avait hérité du dévouement résigné de sa mère, elle y joignait l'énergie calme et obstinée de son père. — Peut-être ne sentait-elle pas toute la grandeur des travaux de Warner, mais elle croyait du moins à leur succès final, et cette croyance la réconciliait avec tout sacrifice momentané. Les préjugés acharnés, et l'ignorance cruelle qui s'attaquaient même à la vie de son père et à la sienne, remplissaient son cœur de désolation, et peut-être même de mépris pour ses persécuteurs. Mais la faim commandait; Adam touchait au port; et elle s'était décidée à s'offrir en spectacle aux oisifs du Pré-aux-Jeux, dans un de ces élans de fierté qui trouvent la

force de braver l'opinion au fond du dédain qu'ils ont pour elle. Au moment où Sybill pénétra dans le laboratoire du savant, celui-ci contemplait avec orgueil, le modèle d'une machine qui lui avait coûté bien des années de travail, mais qu'il voyait, maintenant, à la veille d'atteindre une entière perfection.

— Oui, oui, murmura-t-il, combien ils vont me bénir! Ce que Roger Bacon avait seulement entrevu, moi je l'aurai accompli. Cette découverte changera la face du monde; ce sera pour les siècles futurs une source de richesses.

— Mon père, dit la douce voix de Sybill, mon pauvre père, vous n'avez pas goûté un seul morceau de pain de toute la journée.

Warner se retourna :

— Mon enfant, s'écria-t-il, en montrant du doigt la machine, quelques jours encore et *cela vivra*, patience! patience!

— Et qui n'aurait pas de patience avec vous et pour vous, mon père, dit Sybill avec enthousiasme? Qu'est donc le courage du soldat ou du chevalier, comparé au vôtre? Ce sont des statues de fer, et vous, la poitrine découverte, vous affrontez des dangers plus terribles que la pointe des épées ou des lances, et tout cela....

— Cela, — pour travailler à la grandeur de l'Angleterre!

— Hélas ! qu'a fait l'Angleterre pour mériter tant de dévoûment ? Le peuple, plus féroce que ses chefs, réclame à grands cris, le bucher, la potence et la prison, pour tous ceux qui cherchent à l'éclairer. Souvenez-vous de la mort de Bolingbroke (1)... C'était *un sorcier!* O mon père, un sorcier, parce que ses occupations étaient les vôtres.

Adam Warner considéra sa fille avec plus d'attention qu'il n'en avait jamais accordé à aucune créature vivante.

— Mon enfant, reprit-il enfin, d'un ton de reproche, que je n'aie jamais à te dire : O créature de peu de foi ! — là, où il n'y a pas eu de martyrs, il n'y a pas eu de héros.

— Mon père, ne me regardez pas avec cet œil sévère, — oui, vous avez raison, — vous finirez par triompher.

Et prenant soudain une expression de tendresse caressante, elle ajouta : — mais, vous allez descendre, mon père ; vous avez assez travaillé pour ce matin. — Nous aurons dans quelques minutes un petit régal à vous offrir. — Et puis, l'étranger est enfin sur pied et il est

(1) Mathématicien condamné et pendu, comme complice des sorcelleries d'Éléonore Cobham, femme d'Humphrey, duc de Gloucester. Son contemporain William Wyrcester fait grand éloge de son érudition.

impatient de vous voir pour vous remercier.

— Bien, bien... je te suis, Sybill, dit le philosophe en s'attardant pour jeter un regard de regret sur son travail, — puis il sortit lentement de la chambre avec sa fille.

— Mais vous ne songez pas à vous présenter sous ce costume, devant notre hôte, devant un gentilhomme de votre rang, murmura Sybill en descendant l'escalier. — Oh non... votre fille est trop fière, — vous le savez, — trop fière de son père.

Le savant, absorbé par ses rêveries, se laissa machinalement conduire dans sa chambre à coucher. Si les grands seigneurs et les riches marchands étalaient alors un luxe plus somptueux, peut-être, qu'à notre époque, les petits gentilshommes dépensaient en vêtements d'apparat et en frais de table la totalité de leurs revenus, d'ordinaire fort modiques; dans leur intérieur, ils se résignaient à des privations qui révolteraient de nos jours même une domestique. La plupart du temps, leurs demeures, quelque spacieuses qu'elles fussent, ne se composaient guère que de pièces de service; les appartements réservés à leur usage y étaient fort peu nombreux, et on y trouvait rarement plus de trois lits, qui étaient couchés sur les testaments comme des articles de grande valeur.

Le lecteur ne s'étonnera donc pas d'apprendre que Warner ne possédait qu'un seul de ces meubles, celui-là même qui avait été cédé à l'étranger. Quant à lui, notre philosophe dormait sur une paillasse, posée, à terre, sans autre couverture qu'un morceau de serge grossière et un vieux manteau. — Soit dit en passant, sa fille n'était guère mieux traitée. —Ajoutez à cette couche un vieux bahut vermoulu, flanqué d'escabeaux de chêne, et vous connaîtrez tout l'ameublement de la pièce ou plutôt du cachot où dormait Warner.

A peine entrée dans ce réduit, Sybill tira du bahut une robe de velours brun, que le sire Armine, le père d'Adam, avait soigneusement notée sur son testament comme une partie importante de ce qu'il transmettait à son fils; déjà même lors de ce legs, ce vêtement était quelque peu fané, mais il était fait d'une étoffe réservée aux gentilshommes (1) et de plus il était garni de fourrure et muni d'une agraffe d'or. Après avoir déposé cette relique sur un escabeau, Sybill tendit à son père une aiguière, et soutint elle-même le bassin tandis que le vieillard lavait avec la docilité d'un enfant ses mains et sa face noircies de fumée.

(1) Les lois somptuaires ne permettaient qu'aux chevaliers le port du velours.

C'était chose touchante de voir la fille se faire le bon ange, la protectrice en quelque sorte du père, et cela, non parce que son intelligence à lui était au-dessous des exigences de la vie, mais bien parce qu'elle leur était trop supérieure. — Quand le savant, revêtu de sa robe de velours et la barbe soigneusement peignée, s'achemina vers la chambre de Marmaduke, Sybill eût vraiment eu lieu d'être fière de son aspect majestueux. Sa vanité de jeune fille frémit de plaisir en remarquant la surprise de l'écuyer et le ton respectueux avec lequel il adressa à Warner ses salutations et ses remerciements. La robe de velours avait fait son effet. Les manières du blessé, changeant tout-à-coup à l'égard de Sybill, devinrent moins franches et moins affables, mais plus réservées et plus cérémonieuses ; et, quand Madge vint annoncer que le repas était servi, ce fut en rougissant, au souvenir sans doute de sa conduite sur le Pré-aux-Jeux, qu'il tendit la main à la demoiselle pour la conduire dans la salle.

Cette pièce, qu'une légère cloison séparait du vestibule, était longue et basse ; une vieille table de chêne, fort étroite et à laquelle eussent pu s'asseoir trente personnes, s'étendait le long d'une estrade élevée sur les dalles du sol. Du

reste, il n'y avait pas de cheminée, cas assez fréquent dans les maisons de cette époque où l'on se contentait généralement d'un brasier. Quant à des chaises, on n'en voyait nulle trace ; la seule dont s'enorgueillît la maison était celle de la chambre de Marmaduke ; mais en leur lieu et place trois escabeaux de chêne avaient été cérémonieusement avancés auprès de la table. — Marmaduke conduisit Sybill vers l'un d'eux, et s'assit lui-même, en gardant un silence fort contraire à ses habitudes.

— Vous excuserez, j'espère, notre maigre chère, dit le philosophe, que la vue inaccoutumée d'un chapon froid, d'un pâté et d'un flacon de vin, avait soudain ramené à ses façons courtoises d'autrefois, sans que, toutefois, son esprit songeât, chemin faisant, à s'étonner de la présence mystérieuse d'un menu si somptueux. Sybill n'est encore qu'une bien jeune ménagère, et moi-même je m'occupe de science et n'ai que peu de besoins.

— Vraiment, répondit Marmaduke qui retrouvait sa langue en attaquant le pâté..., le plus difficile ne trouverait rien à redire à tout ce que je vois ; ma belle demoiselle, vos lèvres délicates ne dédaigneront pas, je l'espère, de me faire raison d'une coupe de vin. A vous aussi mon digne seigneur, et grand merci. Il paraît

que rien n'éveille l'appétit comme une maladie, A ce propos veuillez m'apprendre, je vous prie, depuis quand je vous dois l'hospitalité. Par ma foi, ce pâté a un fumet délicieux; si ce n'est pas de la venaison, c'est mieux encore. Mais pour en revenir à ce que je disais, je suis fort intrigué de savoir combien il s'est passé de temps depuis mon démêlé avec les voleurs.

— Ce sont donc des voleurs qui vous ont si cruellement assailli ? demanda Sybill.

— Sans doute.... mais comme je le faisais remarquer à messire votre père, le nombre d'heures, de jours, de mois et même d'années qui se sont écoulés depuis ma mésaventure, est pour moi une énigme insoluble.

Maître Warner sourit et se décida à parler en voyant qu'on attendait de lui une réponse.

— Mais en vérité, jeune homme, je crains d'avoir aussi mauvaise mémoire que vous. Ce n'est pas hier que vous êtes arrivé, ni avant-hier, mais.... Sibyll, mon enfant, depuis quand ce jeune gentilhomme est-il notre hôte ?

— Depuis cinq jours, répondit Sybill.

— Si longtemps! et penser, que je suis resté gisant comme une poutre sur le bord du chemin, tandis que d'autres gagnaient la grande route en jouant du mors et de l'éperon. Je vous en prie, messire, quelles sont les nouvelles du

jour? le grand comte de Warwick n'a pas quitté Londres, la Cour est encore à la Tour?

Le pauvre Adam, dont l'ame était auprès de son modèle, parut grandement embarrassé par cette question :

— Le roi, dit-il en s'inclinant, que Dieu sauve sa tête honorée, le roi, je le crains, n'est pas sorti de la Tour depuis sa malheureuse détention; mais il s'en inquiète peu, Monsieur, il s'en inquiète peu; ses pensées n'habitent pas ce monde.

Cette imprudence, échappée à la distraction du savant, arracha à Sybill une faible exclamation d'effroi; posant sa main sur le bras du jeune homme, avec une confiance touchante, elle murmura à son oreille : — Vous ne répèterez pas ces paroles, Monsieur! — Mon père ne vit que dans ses études; il n'a jamais connu qu'un seul roi.

Marmaduke montra du doigt la salière :

— Un homme de cœur trahit-il jamais son hôte, dit-il en relevant sa mâle figure.

Il y eut un moment de silence. Le jeune homme se leva.

— Je regrette, reprit-il, d'être forcé de vous quitter... Maintenant en plein jour, il faudrait que je fusse aveugle pour ne pas retrouver ma route.

Ces paroles tirèrent Adam de ses méditations; car dès qu'on s'adressait à son bon cœur, ses travaux et ses mathématiques étaient soudain oubliés.

— Non, jeune homme, dit-il, vous n'êtes pas encore en état de nous quitter... vous n'êtes pas hors de danger; — la fatigue amènerait la fièvre. Celsus recommande le repos, — il faut consentir à rester encore un jour ou deux avec nous.

— Pouvez-vous m'apprendre, reprit avec hésitation le Nevile, à quelle distance nous sommes de la porte du Temple, ou du point le plus rapproché du fleuve.

— A deux milles au moins, répondit Sybill.

— Deux milles! et, maintenant j'y songe, je n'ai pas un accoutrement convenable. Ces sacripans m'ont volé mon manteau, mon chapeau et ma dague; et ne m'ont pas laissé un seul groat pour les remplacer. Vraiment donc, puisque vous m'autorisez à mettre encore à contribution votre hospitalité, je ne vous répondrai pas par un refus, pourvu, mon digne hôte, que vous permettiez à un de vos gens de passer chez un certain maître Heyford, orfèvre, dans le Chèpe, pour prier son chef d'atelier, Nicholas Alwyn, de venir me voir. Je pourrai le charger de m'envoyer les effets que

j'ai laissés à mon hôtellerie, et il m'apprendra en même temps plusieurs choses dont il importe que je sois instruit.

—Certainement.—Sybill dis à Simon ou à Jonas de se mettre aux ordres de notre hôte.

Simon ou Jonas! le pauvre Adam oubliait complètement que Simon et Jonas avaient quitté la maison depuis six ans. Comment ne pas se croire aux beaux jours de son passé, en contemplant le chapon, le vin et la robe de velours garnie de fourrures?

Sybill souriant et soupirantà la fois, sortit pour se consulter avec son grand conseiller, Magde, sur le moyen d'exécuter les ordres du jeune homme et d'approvisionner la table pour le repas du soir.. Mais le résultat de cette entrevue fut beaucoup plus heureux qu'elle ne l'espérait. Les instruments de musique avaient alors une grande valeur, et sa guitare, présent d'une reine, avait été vendue assez cher pour suffire décemment aux dépenses de plusieurs jours; d'un autre côté, la vieille Magde, enivrée par la perspective de tant de splendeur culinaire, consentit de bon cœur à porter le message à Nicholas Alwyn.

Quand Sybill, la démarche légère et le cœur encore plus léger, regagna la salle, elle fut à peine surprise de n'y plus trouver que son hôte.

A peine avait-elle été sortie que son père avait commencé à trahir une grande agitation. Il ne répondait aux questions de Marmaduke que par des monosyllabes distraits et décousus, — et enfin, voyant son hôte occupé à considérer quelques vieilles armures pendues à la muraille, il s'était furtivement éclipsé pour aller revoir son modèle.

Marmaduke qui, le dos tourné, ne s'était pas aperçu de sa disparition, faisait parade de son érudition militaire pour la plus grande édification de son hôte.—Certes, messire, disait-il, cette espèce de casque, qui n'est plus portée maintenant, avait bien son mérite ; la visière est moins ouverte aux flèches; mais quant à ces cottes-de-mailles, elles convenaient seulement, —telle est du moins mon humble opinion, — à des hommes comme les croisés, qui avaient affaire à des ennemis uniquement armés de dards et de cimeterres. Elles ne seraient qu'une pauvre défense contre des masses et des haches-d'armes; toutefois elles étaient légères, et on pourrait encore s'en servir avec avantage, dans quelques cas, surtout contre l'infanterie, — n'êtes-vous pas de cet avis?

Il se retourna et aperçut la fine physionomie de Sybill.

— Excusez-moi, dit-il avec un air un peu

confus, mais votre père était ici, il n'y a qu'un instant.

— Ses matinées sont consacrées au travail, répondit la jeune fille, et il vous prie de pardonner son manque de courtoisie. Maintenant, si vous désirez prendre l'air, nous avons un petit jardin sur le derrière.

Ce disant, elle fit passer le Nevile dans un cabinet attenant à la salle, petite pièce adoptée par elle, et qui donnait sur une large pelouse, mal tenue, entourée de murailles élevées, et précédée par une terrasse qu'une balustrade de pierre basse et de sculpture gothique séparait du gazon.

Sur l'accoudoir, somnolait un paon solitaire; mais, dès que Sybill et l'étranger parurent sur le seuil de la porte, il s'éveilla soudain, descendit de son perchoir et fit la roue au soleil avec une fierté qui n'était pas sans rapport avec tout le mal que se donnait sa maîtresse pour faire figure aux yeux de l'écuyer. Sybill lui jeta du pain qu'elle avait pris tout exprès sur la table, mais l'orgueilleux oiseau, bien qu'affamé, dédaigna de manger avant d'avoir suffisamment étalé son luxe.

— Pauvre vaniteux, murmura la jeune fille, ton plumage te reste en dépit des revers de fortune.

— Comme le nom d'un brave chevalier, dit Marmaduke qui l'avait entendue.

— Vous songez à suivre la carrière des armes?

— Certainement, je suis un Nevile.

— N'y a-t-il donc pas d'autre gloire à acquérir que celle du guerrier?

— Aucune du moins que je sache et dont je me soucie.

— Quoi, pensez-vous donc que ce ne soit rien que d'être un ménestrel qui charme, — un savant qui éclaire?

— Quant aux savants, certes, je respecte notre sainte mère l'Eglise qui, dit-on, produit seule cette espèce de merveille sans danger pour le salut de l'ame, et cela uniquement dans la personne des plus hauts prélats et dignitaires; quant aux ménestrels, je les aime, je combattrais pour eux, je leur ferais l'aumône de mon dernier penny; mais il vaut mieux accomplir des prouesses que de les chanter.

Sybill sourit et ce sourire déplut à demi à l'étranger; cependant la fougue du jeune homme avait son charme.

Peu à peu, tandis qu'ils se promenaient de long en large sur la terrasse, leur conversation coula plus libre et plus familière, car Marmaduke, comme la plupart des jeunes gens, était plein de lui-même et se complaisait dans le doux

égoïsme d'une gaîté franche et sans souci. Il raconta à sa jeune amie d'un jour, sa naissance, son histoire, ses espérances et ses craintes; et, en retour, elle répondit à ses questions en lui apprenant quelques détails sur elle-même, sur les revers de son père causés par des études coûteuses, sur son propre séjour à la cour de Marguerite, enfin sur l'isolement, sinon sur la gène et les souffrances dans lesquels se consumait sa jeunesse. Ainsi conversaient-ils en marchant côte à côte; tous deux si jeunes, si beaux, si isolés dans le monde, qui n'eût trouvé un charme indicible à les voir ainsi échanger leurs confidences et à songer que leurs deux cœurs pourraient bientôt se confondre pour n'en plus faire qu'un. Mais bien que Sybill prêtât l'oreille aux épanchements de son compagnon avec un intérêt qui n'était pas exempt d'une certaine sympathie, elle ne pouvait s'empêcher de le comparer, dans le secret de ses pensées, à un être à peine entrevu, dont son ame écoutait encore la voix avec ivresse. D'ailleurs, son intelligence vive et cultivée lui révélait trop clairement, chez Marmaduke, une éducation rétrécie et cette expérience bornée qui est à la fois la folie et le bonheur de la jeunesse.

D'un autre côté, l'admiration du Nevile était étrangement mêlée de surprise et même d'effroi.

Cette jeune fille avec sa figure enfantine et sa conversation sérieuse était pour lui quelque chose de si nouveau; le langage de sa compagne dépassait tout ce qu'il avait jamais entendu; jamais expressions aussi choisies, diction aussi coulante n'avaient frappé ses oreilles; était-ce au séjour que Sybill avait fait à la cour, ou à l'influence du savant auteur de ses jours, qu'il devait attribuer ce prodige?

— Votre père, ma belle demoiselle, dit-il tout-à-coup, votre père est donc un grand érudit; il sait sans doute le latin aussi bien que l'anglais.

— Quoi! mais il n'est pas de prêtre de campagne qui ne prétende savoir le latin, dit Sybill en souriant; mon père est un des six hommes vivants qui ont étudié le grec et l'hébreu.

— Juste ciel! s'écria Marmaduke en se signant, et il vous a enseigné ces langues?

— Non, je connais seulement ma langue et le français; ma mère était française.

— Bénie soit Notre-Dame la vierge! reprit Marmaduke en respirant plus à l'aise, car j'ai entendu dire à mon père et à mon oncle que le français était un parler fort séant à des gentilshommes, surtout à des gentilshommes issus, comme les Nevile, d'une souche Normande. — Mais cette Marguerite d'Anjou, l'aimiez-vous beaucoup, ma belle demoiselle Sybill?

—Marguerite imposait le respect, mais elle permettait à peine à ses inférieurs de l'aimer; quoique gracieuse et avenante, quand il lui plaisait, elle ne l'était guère que pour ceux qu'elle désirait s'attacher; peu lui importait le cœur, si la main et la tête ne pouvaient lui rendre service. Mais la pauvre reine! qui oserait l'en blâmer? Sa nature était aigrie; et quand, plus tard, j'ai appris comment elle avait été trahie par un grand nombre de ceux en qui elle avait confiance, je me suis reproché de.....

— Ne plus être à ses côtés, acheva le Nevile avec toute la générosité d'un soldat gentilhomme.

— Non, pas précisément, mais d'avoir plus d'une fois murmuré de son humeur brusque et emportée. A ses côtés, dites-vous? Hélas! j'ai des devoirs plus sacrés à remplir ici; mon père est tout pour moi en ce monde; vous ne savez pas, maître Nevile, combien il est flatteur pour le faible de penser qu'il peut protéger quelqu'un. — Mais, assez parlé de moi; vous allez offrir vos services au robuste comte, vous entrerez à la cour, vous gagnerez les éperons d'or et vous combattrez avec le bras, laissant les autres intriguer avec la tête.

— Elle me dit ma bonne fortune, murmura Marmaduke, en se signant de nouveau; les

éperons d'or, je vous remercie, mademoiselle Sybill. — Est-ce sur le champ de bataille que je serai ordonné chevalier, et par quelles mains?

Sybill tourna son œil étincelant vers son interlocuteur, et, voyant sa mine sérieuse, elle partit d'un éclat de rire.

— Quoi, pensez-vous, maître Nevile que je puisse lire votre destinée sans mon crible et mes gros ciseaux?

— Ils sont donc essentiels, mademoiselle Sybill, dit le Nevile avec une naïveté bouffonne; je croyais que vous autres doctes demoiselles, vous étiez à même, à l'inspection de la main ou du..... mais vous vous moquez de moi.

— Vraiment, répondit Sybill, j'ai le droit d'être quelque peu en colère. — Mais puisque vous voulez voir en moi une sorcière, ajouta-t-elle d'une voix touchante, tout ce que je puis vous prédire sur votre avenir, m'est révélé par ce que j'ai appris sur votre passé. Vous avez le cœur bon et généreux, le parler franc et courtois; avec ces qualités on s'acquiert amour et honneur; — à moins qu'on y joigne des talents qui changent tout en fiel, et qui attirent au lieu de l'honneur la persécution, et la haine au lieu de l'amour?

— Et ces talents, demanda le Nevile?

— Sont ceux de mon père, répliqua la jeune

fille dont la physionomie mobile s'était soudain attristée.

La conversation s'allanguit et Marmaduke, plus affaibli par sa perte de sang qu'il ne l'eût cru possible, regagna sa chambre pour y goûter un peu de repos.

IV.

Maître Marmaduke Nevile tremble pour le salut de son hôte et de son hôtesse.

Avant le souper, qui fut servi à six heures, Nicholas Alwyn arriva à la maison que lui avait indiquée la vieille Madge. Marmaduke, à la suite d'un profond sommeil, peu flatteur pour Sybill, s'était rendu à la grand'salle dans l'espoir d'y rencontrer son hôte et sa fille, mais n'y ayant trouvé personne, il était entré dans le cabinet voisin où brûlait une chandelle solitaire, mélancoliquement fichée dans un chandelier rouillé. Là, debout, près de la porte qui s'ouvrait sur le jardin, il s'amusait à examiner le paon, lorsque son ami, introduit par Madge, lui frappa sur l'épaule;

— Eh bien, maître Nevile! — Ah! par Saint-Thomas, que vous est-il arrivé? Ce bras em-

maillotté, ces cheveux rasés, cette figure blême! Qu'est-ce à dire? — Mon digne frère de lait, votre sang Westmorelandais est, à ce qu'il me paraît, trop bouillant pour Cockaigne.

— S'il en est ainsi, il y a dans cette ville assez de brigands tout prêts à faire écouler le trop plein de mes veines, répondit Marmaduke qui eut bientôt raconté brièvement son histoire.

Son récit achevé, le brave artisan se reprocha de l'avoir laissé regagner seul sa demeure.

— Les faubourgs pullulent de semblables mécréants, dit-il; il y a plus de dangers à se promener la nuit autour de Londres que dans les vallées les plus écartées de la verte Sherwood, — tant pis pour l'honneur de la Cité. Si je deviens jamais lord-maire, je veillerai un peu mieux à cela. Mais nos guerres civiles font évaluer à bas prix la vie d'un homme; et les grands seigneurs tiennent merveilleusement peu de compte du sang et des membres des passants. Mais si la guerre fait les voleurs, la paix les pend. Patience, attendons seulement, que je sois à la tête des affaires.

— Grand merci, Nicholas, répondit le Nevile; mais que malheur m'advienne si je demande jamais protection à des sheriffs ou à un maire. Un homme qui ne sait pas défendre sa vie avec son bras droit, mérite bien qu'on la lui esca-

mote ; et quant à moi, j'aurai fort mauvaise idée de l'époque où un anglais s'en remettra plus aux lois qu'à son épée, du soin de le protéger. Mais passons là-dessus. Dites-moi, je vous prie, si monseigneur de Warwick est encore à Londres.

— Certainement, j'ai pu en juger par les hôtelleries qui fourmillent de ses armoiries et par les immenses troupeaux de bœufs qu'on conduit aux boucheries. C'est une honte pour l'Etat que de voir un sujet si puissant, et cela ne présage rien de bon pour notre pays. Le comte prépare l'ambassade la plus magnifique qui ait jamais franchi la mer salée. — Je voudrais que ce ne fut pas pour la France, car nos intérêts sont d'un autre côté. — Mais il faut que vous vous reposiez ici, pendant quelques jours encore, pour reprendre vos forces et votre corpulence; car je ne vous conseillerais pas de vous présenter, avec ce visage de craie, devant un homme qui apprécie surtout ses semblables par leurs muscles et leur volume. De plus, vous ferez bien d'envoyer chercher le tailleur pour vous faire habiller à la mode. Ce serait un grand pas de fait vers votre avancement que d'être admis dans la suite du comte; et plus vos plumes seront brillantes, plus vous aurez de chances de voler haut. Ainsi donc, puisqu'on vous traite si amicalement sous ce toit, demeurez-y en paix pendant quelque temps encore.

Je vous enverrai le mercier, le drapier et le tailleur, pour amuser votre impatience; comme ces dignes particuliers sont fort goulus, mon gentil et cher maître Nevile, puis-je, sans vous offenser, m'informer de l'état de vos finances.

— J'ai de l'argent à l'hôtellerie; vous m'obligeriez en m'envoyant mes malles. — Quant au reste, vos conseils me plaisent et je les suivrai.

— Bien, répondit Nicholas. Hum! vous me semblez tombé dans une pauvre maison; chez un gentilhomme ruiné, si j'en juge par ces misérables débris.

— Je souhaiterais que ce fût là le pis de l'histoire, répondit solennellement et à voix basse Marmaduke Nevile.

Et il relata à Nicholas son aventure sur le Pré-aux-Jeux, les avis des tymbestères, la *redoutable* érudition de son hôte et ses étranges occupations. Quant à Sybill il était évidemment porté à attribuer à un sortilége l'admiration qu'elle lui avait inspirée malgré lui; car, dit-il, quoique je sois loin de nier sa beauté, on trouve bien des joues plus fraîches encore et bien des tailles plus hautes, d'une bonne main que la sienne.

Nicholas l'écouta d'abord avec cette expression de finesse railleuse qui caractérisait son intelligente physionomie, mais son attention devint

plus sérieuse avant que Marmaduke eut cessé de parler.

— Quant à cette jeune fille, dit-il en souriant et en hochant la tête, ce ne sont pas toujours les plus belles qui nous charment le plus. Tandis que la jolie Margot s'en va courir les fêtes en quête d'un galant, la noire Gothon prend le chemin de l'église. — Croyez-moi, c'est vous donner un conseil beaucoup plus raisonnable que ceux des tymbestères, que de vous recommander, en dépit de votre langage indifférent, de vous mettre en garde contre les attraits de votre gracieuse hôtesse; car, en vérité, mon cher frère de lait, l'amour doit être pour vous un marche-pied et non un obstacle à votre avancement; réservez votre cœur pour quelque belle à l'escarcelle bien garnie, que le comte se chargera peut-être de vous procurer. L'amour et les pois crus font une mauvaise soupe. — Mais le père! je me souviens maintenant que je l'ai entendu citer par mon ami, maître Caxton le mercier, comme un homme profondément versé dans les mathématiques. Je serais enchanté de le voir; avec votre permission, et s'il m'en prie, je resterai à souper ici. Mais qu'est cela? continua Nicholas en prenant un des manuscrits enluminés par Sybill, par mon sang! voilà qui est merveilleusement colorié.

Le livre était encore entre ses mains, que Sybill parut dans le cabinet. Nicholas fixa sur elle de grands yeux en s'inclinant avec cet embarras guindé et de mauvaise grace, qui empêchait souvent de rendre justice à son intelligence forte et lucide.

— La première figure de femme, murmura-t-il, sur laquelle j'aie trouvé l'empreinte d'une raison virile, et par la sainte-croix, quel sourire!

— Est-ce là votre ami, maître Nevile, dit Sybill? il est le bien-venu; mais est-il bien civil et courtois, maître Nelwyn?...

— Alwyn, s'il vous plait, ma belle demoiselle, interrompit Nicholas, — un humble nom, mais un vrai nom saxon; — ce que n'est pas celui de Nelwyn, je pense.

— Excusez-moi, maître Alwyn, mais puis-je vous pardonner aussi facilement d'avoir examiné mon ouvrage sans ma permission?

— Votre ouvrage, ma gracieuse maîtresse! s'écria Nicholas, mais c'est fait de main de maître; monseigneur de Scales et le comte de Worcester lui-même, n'ont rien de plus admirable dans leurs collections.

— Bien, je vous pardonne maintenant, en considération de votre compliment, et je vous prie, au nom de mon père, de rester à souper avec votre ami.

Nicholas s'inclina profondément et continua à considérer le livre avec une admiration tellement marquée, que Marmaduke crut devoir demander grace pour son enthousiasme ; mais il y avait dans cette admiration quelque chose qui relevait l'esprit abattu de Sybill, quelque chose qui lui rendait l'espérance, quand l'espérance l'avait presqu'abandonnée ; et elle se montra si vive, si folâtre, si charmante ; elle laissa un si libre cours à la gaité naturelle qu'elle devait à son sang français et à l'exemple des jeunes françaises de la cour de Marguerite, que Nicholas Alwyn affirma, à part lui, n'avoir jamais rencontré de femme aussi irrésistible. Le souper servi, Madge vint convoquer les convives, et Sybill se retira pour aller appeler son père.

— Et bien, que pensez-vous de la demoiselle, murmura Marmaduke ?

— Mais, répondit pensivement Alwyn, je la plains et je l'admire. — Il y a en elle l'étoffe de vingt beautés de cour. Je ne sais trop si une honnête jeune fille peut retirer rien de bon de tant d'esprit et de perfection.

— C'est-là exactement mon opinion, dit Marmaduke, — et les deux jeunes gens gardèrent le silence jusqu'à ce que Sybill reparût avec son père.

Au grand étonnement du Nevile, Nicholas

Alwyn, dont il était porté à railler les manières empesées, réussit bientôt à tirer le philosophe de sa léthargie, et à absorber l'attention de Sybill... Bien plus indicible encore fut la surprise du jeune gentilhomme quand il vit que son ami ne paraissait pas étranger aux sciences abstraites et mystiques dont s'occupait Adam.

— Quoi, dit Warner, vous connaissez mon docte et digne ami maître Caxton, — il a vu à l'étranger de bien grandes choses.

— Et des choses, dit Alwyn, qui réduiront de beaucoup la valeur des manuscrits si somptueusement enluminés par cette belle demoiselle. Il espère enseigner avant peu aux Anglais l'art de produire cinquante, cent, et même cinq cents exemplaires du même ouvrage, en moins de temps qu'il n'en faut à un scribe pour écrire deux ou trois fois vingt pages.

— Vraiment, dit Marmaduke avec un sourire de pitié, le pauvre homme doit être quelque peu en démence ; car je suis d'avis que c'est la rareté de ces curiosités qui en fait le prix ; et qui donc se soucierait d'un livre, si cinq cents personnes pouvaient s'en procurer d'absolument semblables ; — soit dit, en admettant comme parole d'évangile, les vanteries et forfanteries de votre ami, maître Nicholas ! cinq cents exemplaires ! Par Notre-Dame, à peine trouverait-on

dans la joyeuse Angleterre cinq cents bénets disposés à échanger de bons nobles d'or contre de vieux chiffons souillés, maintenant surtout que les arcs et les armures sont si chers.

— Jeune gentilhomme, dit Adam d'un ton de reproche, il me semble que tu fais tort à notre siècle et à notre patrie, auxquels est réservé, si on nous laisse un peu de paix et de liberté, l'honneur d'enfanter de grandes découvertes. Certes, maître Alwyn, ajouta-t-il en se tournant vers l'orfèvre, les promesses de maître Caxton peuvent facilement se réaliser ; à ce que m'a dit un docte flamand, il y a déjà bien des années, l'art dont parle notre ami est pratiqué depuis nombre de siècles chez un peuple éloigné que connaissent les Vénitiens ([1]). Mais pensez-vous que ceux qui gouvernent l'état soient bien jaloux d'encourager de telles découvertes ?

— Mon maître sert le seigneur de Hastings, le chambellan du roi, et ce noble personnage a souvent daigné converser avec moi : j'ai donc pu juger de l'amour qu'il porte aux arts et aux sciences, et j'oserais affirmer que tout ce qui contribuerait à rendre les hommes plus sages aurait son approbation et son appui auprès du roi.

([1]) Les Chinois.

— Bravo, bravo! s'écria Adam en se frottant les mains, mon invention ne périra pas.

— Et cette invention?

— Offre le moyen de multiplier les exemplaires des livres, sans le secours de la main des hommes, d'accomplir les travaux mécaniques sans apprentis et sans ouvriers, de faire marcher les chariots et les voitures sans chevaux, de diriger les vaisseaux sans voiles, de.... mais, hélas, elle est encore incomplète... et faute d'argent, je ne pourrai la perfectionner.

Sybill tenait ses yeux fixés sur Aïwyn, dont elle avait déjà deviné l'intelligence; et elle remarquait avec un vif plaisir la profonde attention qu'il prêtait aux discours d'Adam. — De la physionomie intelligente de l'orfèvre, son regard s'étant reporté sur la franche et honnête figure du Nevile, elle trouva le contraste si saisissant qu'elle ne put retenir un éclat de rire, bien que, le moment d'après, elle dût sentir son cœur se briser de douleur. — Le digne Marmaduke était en train de porter sa coupe à ses lèvres lors de l'élan enthousiaste de Warner; soudain sa coupe s'arrêta à mi-chemin, sa bouche et ses yeux s'ouvrirent au grand large, la consternation se peignit sur ses traits; et, en entendant le joyeux rire de Sybill, il repoussa son escabeau le plus loin d'elle qu'il lui fut possible.

— Hélas, vous êtes bien sûr maintenant que mon père est sorcier? dit la jeune fille frappée du regard de pitié et d'effroi qu'il fixait sur elle.

— Pardieu, répondit-il, ne l'a-t-il pas confessé lui-même, n'a-t-il pas parlé de chariots sans chevaux, de vaisseaux sans voiles? et ne sont-ce pas là des diableries, comme les jongleurs nous en racontent dans leurs histoires sur Merlin. Ma gentille demoiselle, ajouta-t-il d'une voix émue, en se rapprochant d'elle, vous êtes jeune et je vous dois beaucoup. — Veillez bien sur vous-même. De telles merveilles et sorcelleries sont chose trop grave pour prêter à rire.

— Oh, répondit Sybill en se levant, j'ai bien peur que vous ne disiez que trop vrai. Comment espérer que le peuple se montre plus sage que vous, que sa rudesse soit plus bienveillante dans ses jugements que votre cœur bienveillant !

Sa voix lente et mélancolique émut le jeune homme, et il se leva, lui aussi, pour la suivre au parloir, tandis que Warner et l'orfèvre continuaient leur conversation. Alwyn n'avait pas détaché ses regards de Sybill, mais quant au philosophe, il ne parut nullement remarquer la disparition des deux convives. Cependant le chef d'atelier avait de temps en temps l'air distrait

et il réussit bientôt à entraîner son hôte dans le cabinet.

Quand Nicholas se disposa enfin à se retirer, il tira Sybill à l'écart.

— Ma belle maîtresse, dit-il, avec hésitation, excusez ma franchise un peu brusque, mais les personnes de votre qualité ne sont pas toujours au-dessus des services des petits comme moi. Si vous désiriez vendre ces manuscrits enluminés, non seulement je pourrais vous trouver un noble acheteur, dans la personne du seigneur de Scales ou du seigneur de Hastings, savant non moins distingué, mais encore il serait possible que j'eusse ainsi l'occasion de procurer à votre père un patron puissant ; et de nos jours, le savant doit se glisser sous le mantelet du chevalier.

— Maître Alwyn, dit Sybill, contenant à grand peine ses larmes ; c'est pour venir en aide à mon père que j'ai fait ce travail. Nous sommes pauvres et sans amis. Prenez ces manuscrits, vendez-les à votre guise ; et que Dieu et sainte Marie vous récompensent,

— Votre père est un grand homme, dit Alwyn, après un court silence.

— Mais s'il sortait dans les rues, on le lapiderait, répondit Sybill avec un calme plein d'amertume.

En ce moment, Adam Warner, entraîné par

la surexcitation expansive que lui avait causée la rencontre d'un esprit moins antipathique au sien qu'il n'en avait trouvé depuis longtemps, s'approcha du Nevile pour lui adresser la parole; mais celui-ci, évitant avec empressement le magicien, se tourna vers son ami :

— N'avez-vous pas d'autre arme que votre gourdin, mon cher frère de lait? je tremble pour votre sûreté.

— Les voleurs nous attaquent rarement, nous autres artisans, et je connais mieux que vous ma route. Je trouverai un bateau près du manoir d'York; ainsi donc, bonne nuit et prompte guérison, mon honoré frère de lait. — Je vous enverrai demain le tailleur et les autres marchands.

— Et en même temps, murmura Marmaduke à l'oreille de son ami qu'il avait reconduit jusqu'à la porte, faites-moi tenir un bréviaire pour que je puisse réciter un *Ave* ou deux. Le vieux barbon ne me laisse pas l'ame en repos. — De plus, achetez-moi une belle et bonne guitare pour la demoiselle. Elle est trop fière pour recevoir de l'argent, et je soupçonne, par le ciel, que notre magicien serait à même, pour peu qu'il en eût la fantaisie, de changer mes chausses en nobles d'or.

Aussitôt qu'Alwyn fut parti, Madge apporta,

sur un plateau, les derniers rafraîchissements du soir qu'on nommait alors *les vins* et qui consistaient en hyppocras épicé et en confitures. — Le Nevile fit grand honneur à l'hypocras, mais sans rompre par un seul mot son silence solennel.

VII.

La bastonnade, pour quiconque veut être plus sage que son siècle.

Le lendemain matin, quand Marmaduke descendit à la salle à manger, Madge l'accosta sur le seuil pour lui annoncer que Sybill était indisposée et que, maître Warner n'étant jamais visible avant midi, il était prié de déjeuner seul. Le mot *seul* sonnait fort mal aux oreilles d'un animal aussi sociable que le Nevile; et, partant, il fit en sorte de retenir auprès de lui la vieille servante qui, sans parler de l'affection qu'un médecin porte toujours à ses malades en voie de guérison, était encore assez femme pour se laisser séduire par une belle tête et par un ton de franchise et de bonne humeur. Désirant éclairer sa curiosité, Marmaduke amena la conversation sur Warner et sa fille, sujet fort

propre à délier la langue de la vieille servante. Bientôt il fut instruit du dénuement de la famille et de la vente de la guitare. Tandis que son bon cœur s'efforçait activement de découvrir quelque moyen de reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue, sans blesser l'orgueil de son hôte, l'arrivée de ses malles ainsi que la visite du tailleur et du mercier ouvrit un nouveau cours à ses pensées.

Peser le mérite réciproque des robes et des surtouts, choisir entre les souliers carrés et les souliers pointus ne fut pas mince affaire ; mais, dès que les marchands se furent retirés, l'ame généreuse du jeune homme revint de nouveau à la pénurie de son hôte. Déposant ses marcs sur la table du petit parloir, il se mit à les compter scrupuleusement ; puis, ayant mis de côté la somme qu'il destinait à Warner, il la considéra en murmurant :

— Mais comment lui faire accepter cet or ? je sais par moi-même, ce que doit éprouver un gentilhomme auquel on veut faire l'aumône; j'aurais mieux aimé recevoir un coup du bâton d'Alwyn que de l'entendre m'offrir son escarcelle, le mal appris, le généreux ami qu'il est. Réfléchissons bien..

Il réfléchissait encore, que la porte s'ouvrit doucement, et Warner, abîmé dans ses médita-

tions entra sans bruit, dans l'intention de gagner le jardin où il avait coutume de promener ses rêveries chaque fois qu'il avait un grand problême à résoudre. L'or répandu sur la table, frappa ses regards et le tira soudain de son abstraction. Que d'instruments précieux, que de doctes manuscrits on pourrait acheter avec cet or! Le philosophe marcha droit à la table et posa la main sur une des piles d'argent qui y étaient étalées. Marmaduke le contempla la bouche béante.

— Jeune homme, qu'as-tu besoin de tant d'or, s'écria pétulamment Adam d'un ton de reproche? cache-le, cache-le! ne laisse jamais voir de l'or au pauvre! Cela le tenterait! cela le tenterait!

Et le philosophe détournant brusquement les yeux, s'achemina vers le jardin. Marmaduke se leva et se plaça devant lui.

— Mon digne hôte, dit-il, vous avez raison; qu'ai-je besoin de tout cet or? le seul or qu'un jeune homme doive ambitionner est celui des éperons de chevalier. Si, sans vous offenser, je pouvais.... c'est-à-dire.... hem! Je veux dire.. non je ne le dirai jamais. Mais je crois que mon père devait quatre marcs au vôtre, et il m'a ordonné de les rembourser. Voici, messire.

Et il tendit les pièces brillantes au philosophe

dont la main se referma sur elles comme les mâchoires du poisson se referment sur l'appat du pêcheur. Marmaduke tressaillit en lui entendant pousser un éclat de rire qui, à ses oreilles, avait quelque chose d'étrange, de surnaturel.

— Tout cela pour moi, s'écria Adam, — pour moi! non, non, pas pour moi.... pour mon œuvre, — je l'accepte, messire... je vous le rendrai avec usure. Revenez me trouver dans un an, à pareil jour, alors que ce monde sera un monde nouveau et qu'Adam Warner sera.... ah! ah! O mon Dieu, je te remercie.

Se retournant brusquement, le philosophe franchit la salle, ouvrit la porte d'entrée et s'élança dans la rue.

— Par Notre-Dame, dit Marmaduke, revenant lentement de sa surprise, je n'avais nul besoin de me mettre la tête à la torture. Le vieux gentilhomme prend mon or d'aussi bonne grace que si c'était le sein de sa mère, — par le ciel, le rire de mon hôte est chose diabolique.

Après ce soliloque, il serra prudemment le reste de son or et ferma ses malles.

Le jeune homme ne tarda pas à se sentir fatigué de sa propre compagnie. Sybill ne se montrait toujours pas. La sombre nudité de la vieille salle et la tristesse inculte du jardin déteignaient

sur son humeur. Impatient enfin d'entrevoir au moins le monde extérieur, il grimpa sur un escabeau et parvint à élever ses yeux à la hauteur de la croisée d'osier de la salle. Mais le dehors n'offrait guère plus d'animation que le dedans; tout paraissait si désolé dans le voisinage; les boutiques étaient pauvres et rares, la rue presque déserte.—Tout à coup, cependant, le Nevile entendit des cris, ou plutôt des huées dans le lointain; ayant tourné ses regards du côté d'où elles partaient, il aperçut un homme sortant d'une ruelle, en face de la fenêtre, avec un gros sac sous un bras et plusieurs livres sous l'autre.

A ses trousses étaient une troupe d'enfants déguenillés qui glapissaient et hurlaient à qui mieux mieux : « le sorcier, le sorcier, ah ! ah ! le vieux parent du diable ! » Ces cris parurent réveiller les alentours de leur torpeur. Aux fenêtres et sur le seuil de chaque maison, se montrèrent des figures envieuses; et de nombreux gosiers d'hommes et de femmes soutinrent de leur voix de basse, le fausset aigu du chœur des gamins : « le sorcier, le sorcier; il est sorti de jour ! »

Le personnage, ainsi stigmatisé, continuait à se rapprocher de la maison en regardant de côté et d'autre avec un air de vive perplexité.

—Ses lèvres frémissaient convulsivement et sa figure était fort pâle, mais il n'ouvrait pas la bouche. Les enfants, le voyant au moment d'atteindre son asile, redoublèrent d'impudence, et lui barrèrent le passage. Ceux-ci le menaçèrent du geste, ceux-là le tirèrent par sa robe, d'autres allèrent jusqu'à le frapper; et l'un d'eux même, plus hardi que ses compagnons, lui sauta à la barbe. A ce dernier outrage, Adam Warner, car c'était lui, rompit enfin le silence; mais si doux était son caractère, que ce fut avec un accent de compassion bien plus que de reproche, qu'il dit à l'enfant!

— Fi, petit méchant! j'ai bien peur que tu n'aies une vieillesse peu honorée, toi qui insultes ainsi la mienne,

Cette longanimité ne servit qu'à attiser l'audace de ses persécuteurs, qui recrutant à chaque instant des renforts, formèrent devant lui une barrière formidable; s'apercevant qu'il ne pouvait s'ouvrir un passage, sans avoir recours à des mesures violentes, le pauvre érudit s'arrêta, et jeta sur la cohue un regard plein de douce dignité :

— Qu'est-ce que cela signifie, mes enfants? Quel mal vous ai-je fait?

— Le sorcier! le sorcier! fut la seule réponse qu'il reçut.

Adam haussa les épaules et se porta si brusquement en avant, qu'un des plus petits lutins de la bande, frais espiègle d'environ huit ans, aux cheveux tout bouclés, se heurta contre lui et tomba ; aussitôt tous les autres prirent la fuite ; mais au lieu de tirer profit de sa victoire, le pauvre homme s'arrêta de nouveau, et jeta son précieux fardeau pour relever l'enfant. À l'aspect de leur compagnon pressé dans les bras du sorcier, petits et grands poussèrent un cri d'horreur. Il va jeter un sort au pauvre Tim ! s'écria-t-on de toute part.

— Mon enfant, mon enfant, hurla une femme à l'une des fenêtres, lâchez mon enfant.

De son côté, le petit garçon ne se faisait pas faute de ruer et de glapir, tandis que le savant, penchant vers lui sa noble figure, lui demandait tendrement : Tu n'es pas blessé, mon enfant? pauvre ami, penses-tu donc que je veuille te faire du mal ?

Il parlait encore qu'une grêle de projectiles, mottes de terre, boue, bâtons, tuiles et cailloux, l'assaillit de tous côtés. Une pierre l'atteignit à l'épaule : alors ses traits changèrent d'expression ; de son œil calme jaillit un regard irrité ; il déposa l'enfant à terre ; et, se tournant vers les personnes d'age accoudées aux fenêtres, il dit, d'une voix sonore : Vous élevez mal vos

enfants. Puis il ramassa son sac et ses livres, poussa un soupir en remarquant qu'ils étaient souillés de boue, les essuya de sa longue manche, et, trop orgueilleux pour trahir de la crainte, se dirigea lentement vers sa maison. Heureusement Sybill, qui avait entendu les clameurs, se trouva prête à ouvrir à son père, et à refermer la porte sur la cohue qui se ruait à sa poursuite. La bande poussa un hurlement de colère, et aux enfants se joignirent des ennemis plus formidables; de toutes les maisons adjacentes, s'élançaient, avec des imprécations et des blasphèmes, armés du premier objet qui leur était tombé sous la main, les habitants furieux du quartier, bien résolus à assiéger la forteresse du sorcier pour tirer vengeance de la malédiction terrible qu'il avait murmurée, nul n'en doutait, sur le corps et les membres du pauvre Tim.

De son observatoire, maître Marmaduke Nevile avait été témoin de tout ce qui s'était passé, et bien qu'indigné de la brutalité de la populace, il ne s'en était nullement émerveillé. — Si des hommes, nés gentilshommes, se décident à lire des livres diaboliques, et à devenir sorciers, ma foi, il est tout naturel qu'ils récoltent ce qu'ils ont semé ; — telles étaient les réflexions logiques qui traversaient l'esprit de notre habile penseur; mais dès qu'il vit accourir les parents des enfants,

dès que les pierres commencèrent à pleuvoir à travers les châssis d'osier des fenêtres, et que les menaces d'incendier la maison du sorcier qui jetait des sorts aux petits innocents, retentirent plus bruyantes et plus forcenées, alors Marmaduke sentit s'émouvoir sa chevalerie, et ouvrant, non sans peine, le guichet rouillé de la croisée, il cria à la foule : « Honte à vous, mes concitoyens, honte à vous, qui attaquez ainsi, en plein jour, une paisible habitation ! Vous traitez mon hôte de sorcier ; quant à moi, voici ce que je puis dire en sa faveur : J'avais été dépouillé et blessé, il y a quelque jours, dans le voisinage, et ce n'est que dans cette maison que j'ai trouvé asile et bons soins. »

L'apparition inattendue de la belle tête de Marmaduke, et le timbre ferme et mâle de sa voix vibrante produisirent, pour le moment, assez d'effet sur les assiégeants ; mais l'un de ceux-ci, robuste boulanger, s'écria soudain : Ne faites pas attention à lui, c'est un farfadet, un esprit ; ces marchands de diableries sont capables de vous en cuire une douzaine, en un tour de main, aussi habilement que je tire mes miches du four.

Cette apostrophe rendit à la foule toute sa rage ; au même instant, un homme à la mine farouche, le père de l'enfant ensorcelé, suivi de

a femme qui pleurait et gesticulait comme une uric, se précipita hors de sa maison, les bras nus ısqu'à l'épaule, et brandissant une torche allu-ıée. Alors les cris de *mettez le feu à la porte*, rûlez *le sorcier*, sortirent de toutes les bouches.

Le danger était imminent; plusieurs des assié-eants empilaient déjà de la paille et des fagots ontre la porte, et Marmaduke commençait à roire qu'il ne restait plus à son hôte et à Sy-ill d'autre chance de salut que de s'enfuir ar une sortie de derrière, lorsque tout-à-coup, vit un homme, vêtu à peu près comme un étayer, et armé d'un formidable gourdin, carter la foule de ses épaules herculéennes, et postant sur le seuil, brandir d'un air ména-ınt sa massue en s'écriant : Qu'est-ce à dire, u nom du diable? voulez-vous donc vous faire endre comme des émeutiers? pensez-vous ıe le roi Edouard soit d'aussi facile composi-on que l'était le roi Henry, et qu'il permette à ersonne autre que lui de mettre ainsi le feu ıx maisons? J'ose dire qu'au fond vous avez son, mais par le sang de saint Thomas, je sse la tête du premier qui fait un pas.... et la pour sauver les autres.

— Robin, Robin, s'écrièrent plusieurs voix; st notre bon ami Robin. Ecoutez Robin, il it toujours ce qu'il dit.

— Oui, je sais ce que je dis, répéta l'orateur, et vous avez lieu de vous fier à moi. Si j'étais le maître, le monde serait renversé sens dessus dessous, afin que le pauvre peuple fût plus près du soleil ; mais voici l'avis que j'ai à vous donner : N'allez jamais contre la loi, tant que la loi est trop forte. Ce serait triste chose que de voir cinquante beaux garçons se dandiner au-dessus d'une potence pour avoir brûlé un vieux sorcier. Or donc, qu'on décampe au plus vite ; et que ceux qui en ont les moyens, s'en viennent causer tranquillement en face d'un pot d'ale, chez maître Sancroft, notre digne hôtelier, car on ne travaillera pas beaucoup, je crois, après s'être ainsi échauffé le sang.

Cette allocution fut accueillie par des cris d'approbation. Le père de l'enfant ensorcelé mit le pied sur sa torche, le boulanger secoua en l'air son bonnet blanc, les enfants déguenillés glapirent : « à Robin, à Robin, » et en moins de deux minutes le terrain fut complètement vidé. Marmaduke qui, malgré son ignorance en fait de livres, n'apportait pas moins beaucoup de tact dans les choses de la vie réelle, ne put s'empêcher d'admirer le sang-froid et l'habileté de l'homme à la massue. Tout danger étant passé, il quitta la croisée pour se mettre à la recherche de ses hôtes. Ayant gravi l'escalier,

il les trouva sur le palier, près de sa chambre, à l'angle de l'embrasure d'une immense fenêtre en saillie. Adam était appuyé, les bras croisés, contre le mur, et Sybill, le tenant embrassé, lui adressait les paroles les plus douces et les plus consolantes que pouvait lui suggérer sa tendresse.

— Non ma fille, dit le vieillard, en secouant tristement la tête, je n'aurai plus jamais le cœur de me remettre à ces études, jamais, jamais! Je puis braver la colère d'un roi, je puis prendre en pitié la malice d'un prêtre; — mais trouver les enfants, la jeune race pour laquelle je me suis voué, je t'ai vouée, à la pauvreté, les trouver ainsi, ainsi...

Et il s'interrompit, car la voix lui manquait, et de grosses larmes ruisselaient sur ses joues.

— Venez, maître Nevile, venez relever le courage de mon père, s'écria Sybill, venez lui dire que quiconque est au-dessus de la foule, qu'il soit roi ou savant, doit apprendre à mépriser les huées qui poursuivent le mérite. Mon père, mon père, ils ont lancé de la boue et des pierres à ton roi quand il traversait les rues de Londres. Tu n'es pas le seul homme que l'ignorance du monde ait méconnu.

— Mon respectable hôte, s'écria Marmaduke, certes, je ne pourrais, sans manquer de

franchise, vous dire que, suivant moi, un gentilhomme de naissance et de qualité, ait raison de se montrer au soleil un paquet de livres sous le bras; mais quant à cette ignoble populace, quant à ces manants, qui sifflent un jour ce qu'ils applaudissent le lendemain, je crois du devoir de tout chrétien et de tout homme de bonne maison, de les regarder comme la boue des rues. De braves soldats ne voient pas de déshonneur à être frappés par de vils rustres. Si c'étaient des chevaliers et des gentilshommes qui vous eussent insulté, vous auriez lieu d'en être désespéré; — mais une tourbe de vauriens sans aveu, et d'enfants braillards! — bah!. ce n'est là que matière à rire de pitié.

Ces arguments, et ces distinctions philosophiques ne parurent pas faire grand effet sur Adam; toutefois, il sourit gracieusement à son hôte et, sa pâleur se colorant d'une teinte de rougeur, il répondit d'une voix lente et triste :—Je n'ai que ce que je mérite, excellent jeune homme; car c'était bas et sordide à moi de te prendre ton or! Mais tu ne sais pas quelle fièvre brûle le cerveau d'un homme qui sent que, la fortune aidant, il pourrait accomplir de grandes choses, de si grandes choses!.... d'ailleurs, j'espérais me libérer avec usure. Maintenant mon délire s'est dissipé et moi, qui me regardais il n'y a qu'une

heure comme un géant de sagesse, j'en suis venu à n'être plus à mes yeux qu'un fou et un aveugle. — Mon enfant, je me sens bien faible, j'ai besoin de repos.

Là-dessus, le pauvre philosophe gagna sa chambre en s'appuyant sur le bras de sa fille.

Marmaduke redescendit dans la salle où il fut bientôt rejoint par Sybill qui lui annonça que son père s'était couché pour recouvrer un peu de calme.

— Il est bien dur, dit-elle, avec un sourire amer, il est bien dur d'être réprouvé et maudit par le monde, uniquement parce qu'on a cherché à être plus sage que lui.

— Ma jeune et belle demoiselle, répondit le Nevile, il est heureux pour vous que votre sexe vous empêche de suivre les traces de votre père, sans cela, je vous dirais de prendre conseil de sa triste destinée.

Après un court silence, Sybill reprit en rougissant :

— Vous avez été bien généreux pour mon père, ne le jugez pas mal ; il donnerait son dernier groat à un mendiant ; mais quand sa passion de savant et d'inventeur s'empare de lui, vous le croiriez pis qu'un avare. — C'est un excès de noblesse, qui souvent lui donne une apparence de bassesse.

— Oh ! répondit Marmaduke touché par les larmes et le profond soupir qui avaient accompagné ces paroles, j'ai entendu dire à l'oncle de Nick Alwyn, qui était un docte moine, qu'il ne pouvait se résigner à demander au ciel d'être délivré de toute tentation, vu qu'il eût ainsi perdu l'occasion d'escamoter quelque livre d'importance ; du reste, ajouta-t-il, vous oubliez tout ce que je dois à l'hospitalité de maître Warner.

Ce disant, il prit la main de la jeune fille avec une cordialité toute fraternelle ; mais le contact de cette main douce et fine qui s'abandonnait à la sienne, fit courir un frisson jusqu'à son cœur, et de nouveau la figure de Sybill lui parut merveilleusement belle.

Suivit un long silence que la fille du savant fut la première à interrompre. Elle ramena la conversation sur les projets d'avenir de Marmaduke ; et il eût été facile, pour un observateur plus profond, de s'apercevoir que sous sa simplicité et sa douceur, se cachait un filon de dangereuse ambition. Elle se plaisait à se rappeler la vie de cour de son enfance, bien que sa jeunesse eût paru y renoncer sans regret ; comme la plupart des riches réduits à la misère, Sybill cherchait une triste consolation dans sa vanité ; jamais elle n'oubliait qu'elle était bien née. Mais

Marmaduke ne vit que de l'intérêt pour lui, dans ce qui était purement de l'ambition, et il sentit redoubler les battements de son cœur, en contemplant la physionomie pensive et attristée que sa compagne tournait vers lui.

Après une heure ainsi passée, Sybill, quittant son hôte, remonta dans la chambre de son père. Elle le trouva marchant de long en large, et se parlant à lui-même.

— Viens ici, ma fille, dit-il en se retournant vivement, j'ai accepté quatre marcs de ce jeune homme, parce qu'il me manquait des livres et des instruments; il m'en reste deux, hâte-toi de les lui rendre.

— Mon père, il ne voudra jamais les reprendre; ne craignez rien, vous vous acquitterez un jour de cette dette.

— Reporte-les lui, te dis-je, et s'il refuse, et bien... achète-toi des colifichets et des parures, ou qu'on mange et qu'on boive ici! La vie est-elle bonne à autre chose?.. Ah! ah! ris donc, mon enfant, ris donc.

Il y avait quelque chose d'étrangement saisissant dans cette gaîté sardonique du désespoir. Hélas! qui ne le plaindrait pas, ce pauvre cœur pétri d'innocence et de simplicité, cet être victime de son dévouement, qui s'était jeté sur de l'or avec la rapacité d'un usurier; qui, sans son-

ger au dénuement de son enfant, l'avait dépensé au profit d'une idée fixe, et que les outrages de ses semblables venaient de blesser au vif, en dépit de la philosophie et de l'abnégation de son génie. — Bien terrible est le duel d'un homme contre son siècle. Dans l'intérêt de la postérité, Adam Warner avait crucifié sa vie, et les enfants le couvraient de boue quand il se montrait dans les rues. Sybill fondit en larmes.

— Non, mon père, non, sanglota-t-elle, en repoussant l'argent, — mourons de faim tous deux, s'il le faut, mais ne perdez pas courage : Dieu et les hommes vous rendront enfin justice.

— Ah ! dit l'enthousiaste désillusionné, toute mon ame n'est qu'une vaste plaie; — il me semble que je ne pourrai plus aimer personne. Sors, laisse-moi seul; sors, te dis-je.

Et le pauvre savant, d'ordinaire si doux et si calme, frappa du pied la terre dans sa rage impuissante.

Sybill se retira en sanglotant, le cœur près de se briser.

Adam continua pendant quelques minutes encore à se promener de long en large en se parlant à lui-même. Enfin il s'approcha de son modèle, premier jet d'une invention colossale, fruit d'une science qui n'avait rien de chimérique, œuvre Titanesque qui, une fois perfec-

tionnée, devait creuser la limite de l'ancien et du nouveau monde, métamorphoser l'industrie, donner une nouvelle impulsion à l'avenir et bouleverser les vieux principes. S'arrêtant devant son travail, il lui adressa la parole comme s'il eût du en être compris : — Mes cheveux étaient noirs et ma démarche ferme et assurée, quand, dans le silence de la nuit, une grande pensée traversa mon esprit, la pensée de faire de la matière l'esclave géant de l'intelligence ; c'est de cette pensée que tu as été conçu : ô toi qui n'es pas encore né après vingt-cinq années de labeur. Mes coffres étaient pleins alors et mon nom honoré ; les riches me respectaient et les pauvres m'aimaient ; qu'es-tu donc ? un démon envoyé pour me pousser à ma ruine, ou un Dieu descendu pour m'élever au-dessus de la terre ? Je suis vieux avant l'âge, mes cheveux blanchissent, mon corps se voûte, ma fortune est dissipée, mon nom est flétri ; — et tout cela, muette idole de fer, tout cela pour toi ! J'avais une femme que j'adorais, — elle est morte, et j'ai oublié sa perte dans l'espoir de te voir vivre. J'ai une fille encore ; cette fille.... que Dieu et Notre-Dame me le pardonnent ! j'ai moins d'amour pour elle que je n'en avais pour toi... Et maintenant...

Le vieillard s'interrompit brusquement ; et

croisant ses bras, il toisa du regard le squelette de fer comme un ennemi de chair et d'os. A côté de lui gisait un maillet de forgeron, — un seul coup pouvait anéantir le fruit de tant d'années de travail; un seul coup: — mais le cœur manqua au vieillard et le marteau s'échappa de ses mains.

— Oui, oui, murmura-t-il, c'est vrai, c'est vrai; toi qui as tout anéanti pour moi, si je t'anéantissais, que me resterait-il? C'est un crime d'assassiner un homme, c'est un plus grand crime d'assassiner la pensée qui est la vie de l'homme. Allons je te pardonne.

Et pendant tout le jour et toute la nuit, l'enthousiaste travailla dans son atelier, et le lendemain, tout souvenir des huées et des outrages de la populace s'était complètement effacé de son esprit. Le modèle commençait à remuer, la vie planait déjà sur ses rouages; le martyr de la science avait oublié le monde, pour qui, joyeux et désespéré, il se fatiguait sans relâche.

VIII.

Maître Marmaduke Nevile courtise et est effarouché.

Durant deux ou trois jours, Marmaduke et Sybill eurent nécessairement des rapports fort intimes. Une telle familiarité entre un jeune homme et une jeune fille était chose très-rare à cette époque, où, excepté peut-être à la cour dissolue d'Edouard, les demoiselles de bonne maison ne voyaient guère que les personnes de leur sexe. Marmaduke, déjà plus qu'à demi guéri des suites de ses blessures et condamné à une espèce d'emprisonnement, sans autre ressource que la société de Sybill, ne put se cuirasser contre les séductions physiques et morales d'une créature aussi charmante. Quant à la pauvre jeune fille, où trouver la perfection? son cœur et son intelligence étaient un curieux mélange de maintes qualités contradictoires. Un instant elle avait la

simplicicité et la gaîté folâtre de l'enfance; puis, soudain, un nuage ternissait sa physionomie rayonnante et de ses lèvres sortaient des lambeaux de cette philosophie amère et glaciale que les persécutions et la cruauté du monde lui avaient déjà enseignée. Son caractère n'était pas encore formé; un peu de bonheur eût fait épanouir en elle une riche floraison de bonté; mais la souffrance qui aiguise toujours l'intelligence peut aussi aigrir le cœur. Son ame était si chaste et si pure, qu'elle ignorait même la nature de l'admiration qu'elle inspirait; toutefois l'admiration la charmait comme elle charme plus d'un enfant;—Sybill était donc coquette, seulement sa coquetterie était celle d'une petite fille et non d'une femme. — Du reste, son innocence elle-même donnait à ses manières un abandon, une familiarité, un je ne sais quoi de caressant qui était bien fait pour tourner la tête à de plus sages que maître Nevile. Elle était d'autant plus irrésistible qu'elle ne ressentait encore rien qui ressemblât aux premiers tressaillements d'un premier amour; l'étranger lui plaisait; elle avait confiance en lui; la galanterie avec laquelle il la traitait, la grandissait à ses propres yeux; elle était toute joyeuse de jouir de la société, si nouvelle pour elle, d'un beau jeune homme de son âge. — Mais c'était là tout. Elle avait une intelligence

tellement supérieure à celle de son ami, qu'elle se sentait comme plus vieille que lui ; et dans leurs causeries, ses lèvres rosées lui administraient plus d'un grave sermon.

Sur le palier, près de la chambre de Marmaduke, était, comme nous l'avons dit, une immense fenêtre en saillie; elle n'était vitrée que dans le dessus, et cela fort imparfaitement ; quant à sa partie inférieure on la fermait de nuit, ou pendant le mauvais temps, avec de grossiers volets. L'embrasure de la croisée formait donc une espèce de balcon, d'où la vue s'étendait sur tous les alentours mais à travers lequel, par compensation, les passants pouvaient voir ce qui se passait sur le palier.

Chaque fois que Marmaduke était délaissé de Sybill et rassasié du paon, c'était là qu'il aimait surtout à venir tuer le temps. La rue il est vrai était d'ordinaire déserte, mais il apercevait les clochers et les tours de Londres, et c'était quelque chose.

Un matin que Marmaduke était dans son observatoire favori, Sybill vint l'y rejoindre en quittant la chambre de son père.

— Et peut-on savoir, dit-elle avec un sourire malin, peut-on savoir le sujet de vos profondes méditations?.. la garniture de votre tunique, sans doute, ou peut-être la longueur de vos *souliers?*

— Non, répondit gravement le Nevile ; bien que de telles pensées aient leur importance pour un gentilhomme qui n'aimerait pas à s'exposer, par son ignorance de l'étiquette des cours, aux risées de ses égaux, ce n'était pas là ce qui m'occupait, j'étais à songer....

— A ces boule-dogues qui se disputent un os, avouez-le !

— Par Notre-Dame je ne les avais pas même aperçus;—mais, ce sont de courageux animaux, sur mon ame. Ah ! ah ! voyez-vous comme ils se toisent l'un l'autre, l'œil fixe, la queue droite, et les griffes en l'air. — Voici que le plus petit se met à courir autour du gros qui n'est pas un lambin, savez-vous, et qui se retourne, prompt comme l'éclair, pour n'être pas attaqué à l'improviste. — Ah, c'est là un noble bond. — Bravo, mes maîtres, — bravo, en avant! un beau spectacle. Cela réchauffe le sang; — le petit le tient par la gorge.

— Hélas, dit Sybill en détournant la tête, comment pouvez-vous trouver du plaisir à voir de pauvres bêtes se mettre en lambeaux pour un os.

— Par Saint-Dunstan, qu'importe la cause d'une querelle, tant qu'hommes ou chiens se comportent bravement, et sentent, comme de droit, ce qu'exige l'honneur ! Voyez, le plus gros

est de nouveau sur pieds. Maudit soit le boucher qui les met en fuite. Les stupides manants ne comprennent pas tout ce qu'une bataille a de charme pour un chien et un gentilhomme; car le chien, remarquez-le bien, n'a rien en lui du manant. Il est gentilhomme de pied en cape; courageux en face de tout égal et de tout étranger, pitoyable et patient pour le petit et le faible, fidèle à la pauvreté et au malheur quand il aime, féroce et implacable dans ses haines, et méprisant les voleurs, les vagabonds et la canaille tout autant qu'aucun des éperons d'or de la cour du roi Edouard. — Oh! certes, le meilleur gentilhomme, c'est le meilleur chien.

— Vous êtes, aujourd'hui, en humeur de faire de la morale, et je ne saurais comment vous réfuter, répliqua Sybill, tandis que les deux lutteurs se retiraient en grognant et qu'un petit roquet noir, qui jusques-là était resté spectateur oisif et inaperçu du combat, sur le seuil d'une hôtellerie, quittait lentement la porte et happait l'os de discorde; — mais que dites-vous maintenant? Voyez! le roquet, avec sa patience, a réussi à s'emparer de la proie des gentilshommes boule-dogues; — est-ce ainsi que va le monde?

—Pardieu! s'il va de la sorte, c'est un vilain monde, bien dégénéré, depuis nos pères les

Normands. Mais ces Saxons reprennent le dessus, et la yard du boutiquier est plus puissante, j'en ai peur, pendant ces jours de vacances, que la masse ou la hache-d'armes.

Ici le Nevile s'arrêta et poussa un soupir, puis il reprit en changeant de sujet : Cette demeure a dû être, dans son temps, un imposant manoir. Il ne reste plus qu'une des ailes du quadrangle, mais il est facile de voir la place où s'élevaient les trois autres.

— Vous pouvez en voir les pierres et les débris dans les échoppes du boucher et du boulanger, là vis-à-vis, répliqua Sybill.

— Oui, dit le Nevile, les dépouilles de la noblesse commencent à faire la richesse des manants.

— Il n'y aurait pas à s'en affliger, s'ils avaient des égards pour notre indigence ; mais ils détestent les riches déchus, sur la ruine desquels ils s'élèvent ; et, esclaves des puissants, ils se font les tyrans des pauvres.

La voix désolée de Sybill, l'aspect désolé du manoir en ruines, le souvenir de la guitare brisée et des insultes des tymbestères, tout enfin concourut à attendrir le Nevile jusqu'aux larmes.

— Ah ! s'écria-t-il soudain en rougissant, ah ! ma belle demoiselle, veuille le ciel que je puisse

acquérir un peu d'or et d'importance au milieu de ces tours sur lesquelles le soleil brille si joyeusement. Veuille le ciel qu'il en soit ainsi; non pour moi! mais pour que j'aie quelque chose de plus qu'un cœur sincère et un nom sans tache à mettre à vos pieds! ô Sybill, par cette main, par l'ame de mon père, je vous aime, Sybill! ne vous l'ai-je pas encore dit? et bien sachez-le maintenant, Sybill, je vous aime.

Tout en parlant, il serrait la main de son amie dans les siennes, et la jeune fille ne la lui retirait pas; bientôt, cependant, elle se dégagea de son étreinte, et tournant sur lui ses yeux pleins d'une étrange tristesse :

— Je vous remercie, dit-elle, je vous remercie de l'honneur que vous me faites, et je serai aussi franche que vous l'avez été. Je l'avouerai, moi qui n'ai jamais connu de la vie qu'amertume et souffrances, j'ai caressé le désir d'avoir un frère qui vous ressemblât; et, comme pour un frère, je puis prier et avoir de l'amitié pour vous; mais ne me demandez rien de plus, Marmaduke : j'ai à poursuivre, ici-bas, un but qui me défend tout autre amour!

—Avez-vous trop d'ambition pour accepter un homme qui a encore à gagner ses éperons d'or!

— Non certes, — mais écoutez-moi: — Les leçons de ma mère et mon propre cœur ont fait

de mon père l'unique objet de mes pensées sur la terre. Je vis pour le protéger, l'honorer, le soutenir par mon travail ; et quant au reste..... j'ai des vues que vous ne sauriez comprendre, une ambition que vous ne sauriez partager. — Vraiment, ajouta-t-elle gaîment, que dirait votre grave ami, maître Alwyn, s'il venait à apprendre que vous faites la cour à la fille du sorcier ?

— Par ma foi, vous êtes une vraie journée d'avril, du soleil et des nuages tout à la fois. — Si c'est parce que je n'ai pas pâli sur des livres, ou, pour d'autres motifs de cette espèce, que vous me dédaignez, — par la Vierge, je deviendrai savant, pour vos beaux yeux, et...

Il venait de saisir la main de Sybill avec l'ardeur passionnée d'une nature trop impétueuse pour se laisser décourager par le premier *non* d'une vierge, quand, tout-à-coup, un glapissement bizarre, un éclat de rire criard, accompagnés d'un flot de musique discordante, partirent du dehors et firent tressaillir la jeune fille et son compagnon : tous deux baissèrent la tête... Devant eux, entrelaçant leurs danses indécentes, étalant leurs oripeaux chamarrés de clinquants, secouant au-dessus de leurs têtes leurs bras nus et leur tambourin, les tymbestères venaient d'envahir la rue,

— Ah! ah! cria leur reine... voyez-vous le jeune galant, et sa maîtresse la sorcière; le sortilége a fait son effet. — Vilenie est honnêteté. Vilenie est honnêteté, — et le diable tirera sa part du jeu.

Ces créatures, dont les vieux chroniqueurs attestent la licence effrenée, se montraient rarement seules en public; elles se mêlaient aux parties de plaisir et aux réjouissances pompeuses des grands, rapprochant ainsi les deux extrêmes de la vie, le vice grotesque dans son odieuse nudité, et l'immoralité revêtue des dehors splendides de la fortune et de la grandeur. Cette fois elles servaient de hérauts à une noble cavalcade de belles dames et de seigneurs, qui se rendaient au parc de Marybone pour s'y livrer au plaisir de la chasse au faucon. Les vêtements magnifiques du cortége et la majestueuse dignité avec laquelle il se développait, formaient un contraste frappant avec les gestes désordonnés et la gaîté frénétique des tymbestères. Celles-ci sautaient et tournoyaient autour des chevaux, tendant leurs instruments pour demander largesse, et c'était avec des rires et de malins propos qu'elles répondaient aux rebuffades ou aux regards de dédain qui les éconduisaient.

Tout à coup, tandis que la procession défilait

sous la fenêtre, Sybill poussa une faible exclamation et s'efforça de retirer sa main de celle du Nevile. — Ses yeux s'attachèrent à un cavalier marchant de quelque pas en arrière des autres, et fort occupé d'une dame qui, bien qu'au delà du printemps de la jeunesse, ne l'emportait pas moins sur toutes ses compagnes par la beauté de ses traits et la grace de son maintien aussi bien que par le riche équipement de son palefroi. Le seigneur leva la tête et fixa un long regard sur Sybill qui pâlit et rougit tour-à-tour. De la jeune fille son œil glissa rapidement sur Marmaduke; un demi sourire effleura ses lèvres pâles, il souleva légèrement sa toque empanachée, salua gravement Sybill, et, se retournant vers sa compagne, parut répondre à des questions qu'elle venait de lui adresser, probablement sur l'objet de sa courtoisie, car elle leva vers Sybill ses yeux hautains et pénétrants; qu'elle rabaissa ensuite assez dédaigneusement après les explications du cavalier.

Cette reconnaissance n'échappa pas au coup-d'œil de lynx des tymbestères; et leur reine, saisissant audacieusement la rêne du seigneur, cria d'une voix assez perçante pour être entendue du balcon : Largesses, noble seigneur, largesses pour l'amour de la dame qui vous est la plus chère. A ces mots, la belle amazone détourna

la tête, et le seigneur, après l'avoir observée un instant sans mot dire, jeta quelque menue monnaie dans le tambourin.

— Ah ! ah ! cria la tymbestère en étendant son long bras nu du côté de Sybill et en bondissant vers le balcon.

La tourterelle voudrait s'accoupler au-dessus de son rang,
Et elle s'en va voltiger autour du bec du faucon.
Mais mortel pour la tourterelle est l'amour du faucon,
Et bien tranchant est le baiser du bec du faucon.

Avant que cessât ce chant barbare, Sybill s'était éclipsée de la fenêtre et la cavalcade elle-même avait disparu. Les tymbestères, sans daigner s'inquiéter de Marmaduke, coururent exercer ailleurs leur discordant métier, et le Nevile murmura en se signant dévotement : Que Jésus nous protége... ces feux-follets de l'enfer sont suffisants pour dessécher le sang dans les veines d'un chrétien... La peste les étouffe, avec leurs tournements sans fin et leurs sauts de côté, qui feraient croire qu'elles ont à leurs trousses le manche à balai du diable... cela ne présage rien de bon. Par la Messe ! elles ont effarouché la demoiselle, et je n'en suis pas fâché ; elles ne m'ont pas mis en humeur de jouer le rôle du sir Launval.

Ses méditations furent interrompues par l'ap-

parition soudaine de Nicholas Alwyn monté sur un petit palefroi et suivi d'un robuste valet, également à cheval et conduisant par la bride un coursier richement caparaçonné. Quelques secondes plus tard, Marmaduke avait ouvert la porte, et introduisait son ami dans la salle.

IX.

Maître Marmaduke Nevile quitte la maison du sorcier pour se lancer dans le grand monde.

— Je suis enchanté, dit Nicholas, de vous retrouver en si belle santé, car je suis porteur de bonnes nouvelles. Quoiqu'absent, je ne vous ai pas oublié, et le hasard a voulu que je fusse chargé de porter hier à monseigneur de Warwick des boucles et autres babioles qu'il emporte comme cadeaux et comme échantillons de l'orfèvrerie anglaise. Ces objets n'étaient pas trop mal travaillés, surtout un collier dont le...

— Epargnez-moi vos détails d'atelier et arrivons au but, interrompit brusquement Marmaduke.

— Excusez-moi, maître Nevile, je ne vous

interromps pas quand vous me parlez de cuirasses et de corselets : que tout savetier le soit jusqu'au bout. — Mais, au fait, comme vous le dites. Le grand comte, tout en examinant mon travail, car le collier était en grande partie de moi, eut la bonté de parler gracieusement de mon habileté à l'arc, dont on lui avait touché quelques mots ; puis, il m'entretint de vous dont monseigneur de Montagu lui avait déjà fait une mention peu flatteuse. Quand je l'eus mis quelque peu au courant de vos qualités et de vos goûts ; quand surtout je vins à lui parler de votre désir d'entrer à son service, son front contracté s'épanouit tout-à-coup, et il me pria de vous dire de venir le voir cet après-midi, afin qu'il pût vous juger de ses propres yeux. J'ai donc ordonné aux marchands de tenir prêt, à votre hôtellerie, tout votre attirail et vos colifichets, et j'ai de plus pris à vos gages un valet de pied et des chevaux, pour que vous fissiez convenable figure. Hâtez-vous, l'occasion et les grands n'attendent personne ; tirez donc de vos malles ce qu'il vous faut pour le moment, et j'enverrai un colporteur prendre le reste avant le coucher du soleil.

— Mais la guitare de la demoiselle ?

— J'en ai acheté une qui vous fera honneur.

Et Nicholas déchargea le groom d'une boîte

renfermant une guitare dont le travail et les ornements charmèrent le Nevile.

—Elle vient de chez le marchand de musique de monseigneur le prince de Gloucester; et le duc, quoique fort jeune encore, n'en est pas moins un juge très expert pour tout ce qui touche au bel art ([1]). — Ainsi donc, dépêchons-nous et partons.

Marmaduke remonta dans sa chambre; et Alwyn, après un moment de réflexion, chercha des yeux la clochette portative qui servait alors de moyen de communication entre les maîtres et les domestiques; ne découvrant pas ce meuble nécessaire, il appela Madge d'une voix assez vibrante pour s'en faire entendre au fond de sa retraite souterraine, et à l'arrivée de la vieille servante, il la pria d'aller chercher Sybill.

Réponse lui fut faite que Sybill était indisposée et ne pouvait le recevoir. Alwyn parut déconcerté de cette nouvelle; mais tirant de sa ceinture une petite escarcelle richement brodée, il pria Madge de la remettre à sa jeune maî-

([1]) Quant aux goûts musicaux de Richard III et à la protection accordée par lui aux musiciens et aux ménestrels, voyez le portrait que Sharon Turner a tracé de ce prince dans son histoire d'Angleterre, vol. IV, pag. 66; — peut-être, l'appréciation est-elle un peu partiale, mais elle révèle une profonde connaissance du cœur humain.

tresse, en l'informant que c'était là le fruit de la commission dont elle l'avait honoré.

— C'est par trop étrange, dit-il en arpentant la salle, par trop étrange que la pauvre enfant se soit tellement emparée de mes pensées. Après tout, elle ferait une mauvaise femme pour un homme positif comme moi. Fi, cette pensée sent son artisan de dix lieues à la ronde! N'ai-je pas rapporté de plus frais sentiments des pelouses de mon village? Ne serait-il pas bien doux de travailler pour elle, et de m'élever avec elle? Et ces jeunes filles de la Cité... si niaises, si vides de cervelle... autant épouser une poupée. Sybill! suis-je donc fou à lier? qu'ai-je à faire avec les jeunes filles et le mariage? Hem? Cela m'intrigue de savoir ce que Marmaduke pense encore d'elle et ce qu'elle pense de lui.

Pendant ce temps le Nevile, après s'être hâté de réparer sa toilette et de tirer son argent de ses malles, avait appelé la vieille Madge pour lui faire ses largesses et l'avait priée de le conduire auprès de Warner auquel il voulait faire ses adieux.

Ce fut d'un pas assez timide qu'il suivit la vieille femme, qui ne cessait de murmurer des remerciemens et des bénédictions; et sa main n'était pas très assurée, quand il frappa pour la première fois à la porte du sanctuaire du savant.

Pas de réponse ! — Eh messire, il faut entrer, dit Madge, vous auriez beau tirer une bombarde sous ses oreilles, il ne se douterait de rien. Et joignant le geste à la recommandation, elle poussa la porte qu'elle referma aussitôt derrière Marmaduke. La pièce était pleine d'une fumée épaisse à travers laquelle la lumière éclatante du charbon allumé brillait comme l'œil d'un cyclope; un son faible, mais haletant, cadencé, et continu, comme celui d'un marteau de fée, arriva aux oreilles du jeune homme.

Lors même que son regard se fut accoutumé à l'atmosphère nuageuse, il ne parvint pas davantage à découvrir d'où provenait ce bruit étrange. Adam Warner était debout au milieu de la chambre, les bras croisés, et l'œil fixé sur un objet placé à quelque distance de lui et que Marmaduke ne put exactement distinguer. Le Nevile prit courage et s'approcha. — Mon digne hôte, dit-il, je vous remercie de votre hospitalité et de votre bonté ; je vous demande pardon de vous déranger dans vos évocat... hem... dans vos... vos travaux... et je viens vous dire adieu.

Adam se retourna d'un air ahuri, égaré, comme s'il eût à peine reconnu son visiteur. Enfin, la mémoire lui revint et, souriant gracieusement : Bon jeune homme, dit-il, c'est de grand

cœur que j'ai fait pour vous le peu que j'ai pu faire. Peut-être, un temps viendra t-il où ceux qui entreront sous le toit d'Adam Warner y trouveront moins pauvre chère et moins de dénuement... Car voyez-vous, s'écria-t-il avec un élan d'irrésistible enthousiasme et en saisissant le bras du Nevile, tandis qu'à travers la fumée et la crasse qui souillaient sa figure, rayonnait l'ame ardente d'un inventeur triomphant : voyez-vous, depuis que vous avez mis le pied dans cette maison, j'ai presque résolu un de mes plus grands problèmes. —Approchez ici.

Et il entraîna l'étranger stupéfait vers son modèle, son Euréka, comme il l'avait amoureusement nommé. Alors le Nevile s'aperçut que c'était du fond de cette machine que s'échappait le bruit qui l'avait si fort intrigué. L'objet lui parut hideux, informe, monstrueux : un serpent l'enveloppait de ses replis, et dressait en l'air sa tête menaçante, dont la gueule vomissait des flots de fumée noirâtre mêlés de gouttes d'eau; au centre du mécanisme, une petite colonne également de fer s'élevait et retombait régulièrement, et dans les flancs du monstre, semblaient bruire le mouvement et la vie.

— Le Syracusain demandait un pouce de terrain en dehors de la terre pour remuer la terre, dit Adam; moi je suis dans le monde et avec

cette machine je remuerai un jour le monde.

— Sainte Vierge, balbutia Marmaduke, je vous prie, mon redoutable seigneur, de bien réfléchir avant de prendre de semblables libertés avec l'habitation qui intéresse si fort tous les enfants de nos mères. Daignez considérer que si, en remuant le monde, vous alliez faire quelque bévue, ce serait...

— Maintenant restez-là et faites bien attention, répliqua Adam qui n'avait pas entendu un seul mot de la judicieuse exhortation du Nevile.

— Pardonnez-moi, mon terrible gentilhomme, s'écria Marmaduke, en battant en retraite jusqu'à la porte; mais j'ai ouï dire que les diables faisaient un fort mauvais parti aux profanes qui se permettaient d'épier leurs secrets. Tandis qu'il parlait ainsi, la fumée jaillit plus épaisse, les marteaux fantastiques haletèrent péniblement, et la colonne de fer s'éleva pour retomber et retomba pour s'élever avec ses gémissements chagrins. Le cœur du jeune homme s'affaissa jusqu'à la plante de ses pieds.

— A vrai dire, balbutia-t-il, je ne suis qu'un ignare en ces matières; —je vous souhaite tout succès compatible avec le salut d'un chrétien, et de plus je vous dis humblement adieu; et, ajouta-t-il à voix basse... je prie le Seigneur de vous pardonner. Amen.

Marmaduke franchit alors la porte et s'éloigna aussi rapidement que possible de la chambre fatale.

En descendant l'escalier, il respira plus à l'aise : — Avant d'appeler ce barbon mon père, ou sa fille ma femme, puissé-je sentir les marteaux des lutins et des esprits qu'il tient à la torture dans cette vilaine prison, battre une marche mortuaire sur mon corps. De par Dieu, les tymbestères m'ont interrompu à point. On dit que ces sorciers ont toujours de belles filles dont l'amour ne porte pas bonheur.

La porte de la chambre de Sybill s'ouvrit et la jeune fille parut devant lui sur le seuil; son teint était fort pâle, et ses yeux attestaient des larmes récentes. Il y eut de part et d'autres un court silence qu'elle fut la première à rompre :

— Ainsi donc, au dire de Madge, vous allez nous quitter.

—Oui, ma gentille demoiselle... Je, je.. c'est-à-dire mon seigneur de Warvick m'a fait appeler; je vous souhaite et je demande au ciel pour vous toutes ses bénédictions, et... et si jamais j'étais à même de vous rendre service... ce serait... je veux dire.... vraiment, ma langue me fait défaut... mais mon cœur... c'est-à-dire.. adieu... jeune fille.. plût à Dieu que vous eussiez un moins docte père... et que les saints, surtout

saint-Antoine dont le malin esprit avait une peur si horrible... vous aient en leur sainte et digne garde.

Après cette allocution bizarre et incohérente, Marmaduke laissa la jeune fille sur le seuil de sa chambre, et gagna précipitamment la salle. Ayant tiré Alwyn de sa rêverie, et remis la guitare à Madge en lui recommandant de l'offrir à Sybill de sa part et avec ses compliments et salutations, il s'élança dans la rue et sauta vivement sur son coursier, tandis que son ami, plus calme et plus minutieux, enfourchait son palefroi avec toute la lenteur et les précautions voulues. La fraîche brise de printemps qui se jouait dans sa chevelure, et les courbettes flatteuses du bel animal qui caracollait sous lui, eurent bientôt rendu au Nevile toute la vigueur élastique, la gaîté de bonne santé, et l'humeur expansive qui étaient naturelles à son esprit. L'image de Sybill et de son étrange père s'effacèrent de son ame comme l'ombre d'un cauchemar fiévreux.

LIVRE DEUXIÈME.

La Cour du Roi.

I.

Le comte de Warwick, le faiseur de rois.

Nos deux cavaliers pénétrèrent dans le Strand qui, graces aux revenus d'une barrière de péage, formait alors une route assez pratiquable pour des gens à cheval. Comme nous l'avons dit, cette longue avenue était bordée, le long de la rivière, de manoirs à demi fortifiés, tandis que de l'autre côté s'élevaient çà et là de plus humbles maisons, des villas de marchands entourées de vergers (¹) et ornées, sur leur façade, de la fleur-de-lys emblême des vaines victoires d'Azin-

(¹) Dès les premiers temps qui suivirent la conquête des Normands, les habitants de Londres montrèrent un goût marqué pour les villas champêtres. — Fitzstephen : « de tous côtés en dehors des faubourgs, sont les jardins « et les vergers des citoyens. »

court. Mais la plus grande partie de la route, vers le nord, s'étendait vierge encore de constructions, vers une suite de champs et de prairies arrosés par de nombreux ruisseaux qui mettaient en mouvement des moulins babillards. Sur la voie publique se dressait, haute et droite, la fameuse croix sous laquelle les juges ambulants siégeaient jadis ([1]) en dehors de Londres.

Là aussi, solitaire et sacrée, surgissait l'auberge des pélerins pénitents qui venaient demander à la fontaine de saint Clément ses eaux citées pour leur cures miraculeuses; car, même du temps des Romains, mainte source cristalline et salutaire des alentours, était déjà vénérée par la crédulité des malades. Après être passés sous les sombres voûtes de la porte du Temple et de Lud, nos deux amis arrivèrent enfin à l'hôtellerie de Marmaduke dans le Chepe oriental. Le Nevile y trouva au grand complet les décorateurs de sa personne. Les modes plus simples, mais plus mâles qu'il avait apportées de sa province, furent remplacées par un accoutrement digne du parent du grand ministre d'une cour où la splendeur extravagante du costume dépassait tout ce qu'on avait vu depuis Guillaume-

([1]) Stowe.

le-Roux. Son pourpoint était du drap le plus fin, étoilé de semence de perles; au-dessus de l'encolure de ce vêtement, paraissait en partie sa chemise de linon, sans col et frangée d'or. Par-dessus le pourpoint flottait une *surtunique* de taffetas cramoisi, tailladée et balafrée d'une infinité de franges. Sa toque de velours, aux bords retroussés par derrière et sur les côtés, s'étendait fort avant au-dessus de son front; ses chausses, (pièce d'habillement qui cumulait alors les fonctions des bas et des pantalons,) — étaient de drap blanc; ses souliers, fort étroits, ornés de curieuses marqueteries sur le coup-de-pied, et attachés par des cordons de fils d'or, avaient une pointe de trois pouces de long, recourbée en haut comme celle d'un patin; son poignard pendait à une chaînette de vermeil, et sa ceinture renfermait une escarcelle de cuir avec des dessins en relief richement dorés. Quelque merveilleuse que cette toilette parût au Nevile, le tailleur lui affirma gravement qu'elle était loin d'approcher de la première mode; suivant lui, les souliers d'un noble jeune homme, déjà ordonné chevalier, auraient dépassé de trois pouces de plus, au moins, la longueur du pied; le plastron eût resplendi de pierreries, et la tunique eût étalé des fleurs de damas. Toutefois, les choses restant ce qu'elles étaient, Marmaduke fut

assez stupéfait d'un costume qui lui coûtait un bon tiers de son capital ; et jamais fiancée ne souleva son voile avec plus de pudique timidité que n'en éprouva notre jeune homme, quand, après avoir pris congé de son frère de lait et enfourché de nouveau son cheval, il se dirigea vers Warwick-Lane où demeurait le comte. Cependant les rues étroites fourmillaient de cavaliers dont l'accoutrement éclipsait le sien, les uns s'acheminant vers la Tour, les autres vers les palais de la Flete. Il n'y avait pas de voitures, et notre écuyer rencontra seulement deux de ces lourdes litières au fond desquelles les vieux prélats et les grandes dames dérobaient leur grandeur aux rayons du soleil. Mais de fréquentes éclaircies lui laissaient voir les barques et les bateaux qui encombraient la Tamise, principale voie de communication, à cette époque, pour toutes les classes, et surtout pour la noblesse. Heureusement les chemins étaient secs et assez propres, bien que çà et là des trous et des fondrières tendissent des piéges aux cavaliers inattentifs. Quant aux rues elles-mêmes, elles étaient bien faites pour désappointer un étranger qui y eût cherché de la splendeur; car quoique, de loin, le vieux Londres fût incomparablement plus pittoresque et plus imposant que le Londres de nos jours, tout voyageur n'eût

pu s'engager au milieu de ses dédales tortueux sans le proclamer la plus sale et la plus ignoble des capitales de la chrétienté; — des ruelles étrangement étroites s'enterraient sous des maisons dont les étages supérieurs, construits surtout de bois, se projetaient indécemment au-dessus d'un rez-de-chaussée de boue et de plâtre, — les boutiques étaient de pitoyables cahutes, et les apprentis, debout sur le seuil, tête nue, toque en main, et bordant les passages, *comme idoles*, (ainsi que le dit le vieil écrivain français, *Perlin*,) entretenaient un éternel charivari avec leurs invitations criardes, variées de temps en temps par quelque bon mot ou lardon sur un passant grotesque, et par leurs bruyantes disputes entr'eux. — Toute la vénérable famille des cris de Londres était en pleine santé. A peine les oreilles de Marmaduke s'étaient-elles remises de l'attaque des « *cosses de pois toutes chaudes, toutes bouillantes*, qu'elles étaient assaillies par : le *beau maquereau*, les *pieds de mouton*, les *pieds de mouton tout chauds* ». Près des plus petites tavernes se tenaient les crieurs de *patés de coq*, de *côtes de bœuf*, et de *bœuf tout chaud ;* tandis que, mêlant leur voix dissonnante à ces dissonnances éhontées, gémissait la vielle, criaillait le flutet et glapissait la harpe, partout où les altérés s'arrêtaient

pour boire, où les oisifs s'arrêtaient pour bâiller aux corneilles ([1]).

Au milieu de cette Babel, Marmaduke continua lentement son chemin, et arriva devant la somptueuse habitation où le grand baron d'Angleterre tenait sa cour.

En mettant pied à terre et en confiant son cheval au serviteur qu'Alwyn lui avait loué, Marmaduke s'arrêta un moment, frappé de ce qui eût semblé tout naturel a des yeux plus habitués au spectacle de la métropole, du peu d'harmonie du magnifique édifice et de son misérable entourage. Il s'était moins aperçu de ce contraste, lorsqu'il s'était présenté chez le comte pour la première fois, à son arrivée à Londres, — car alors il était trop ahuri par le brouhaha général et par la nouveauté de la scène qui s'offrait à lui; mais en ce moment il lui semblait qu'il comprenait mieux l'hommage rendu à un grand seigneur, en embrassant d'un coup d'œil l'énorme distance que la richesse et le rang mettaient entre lui et ses semblables.

De chaque côté des aîles du manoir du comte, s'étendaient, nombreux et difformes, des hangars plutôt que des maisons, en vieux pla-

([1]) Voyez le Lyckpenny-London de Lydgate.

tras ou en bois vermoulu; çà et là, se voyaient des lieux de réceptions publiques, remplis de la basse domesticité du puissant chef; et l'œil se reposait sur des groupes oisifs de robustes hommes d'armes, les uns à moitié couverts d'armures, les autres vêtus de grossières vestes de cuir, debout devant les portes de ces habitations; tandis que d'autres encore, semblables à des abeilles autour d'une ruche, entraient et sortaient avec un bourdonnement perpétuel.

L'extérieur du manoir de Warwick était de pierre grise, mais sombre, et présentait l'aspect formidable d'une demi-forteresse. Les fenêtres ou plutôt les meurtrières, qui donnaient sur la rue, étaient peu nombreuses et munies de forts barreaux; la voûte noire et massive de la grande porte s'enfonçait entre deux grosses tours carrées, et au-dessus de l'aîle intérieure s'élevait une autre tour octogone, plus haute, mais moins lourde, qui livrait au vent enfumé la bannière de l'ours blanc et du bâton péri. Quand Marmaduke arriva sous le portail, la herse était levée, et la cour carrée qu'il voyait devant lui, fourmillait de serviteurs personnels du comte, en vestes écarlates brodées aux armes de leur chef. Un homme de taille et de formes gigantesques, qui remplissait les fonctions de portier et était alors adossé au mur, sous le cintre,

s'avança et, d'un ton assez poli, demanda au jeune visiteur son nom et ce qu'il voulait. En entendant le nom, il ôta sa toque, et fit un profond salut, puis il conduisit Marmaduke dans la première cour. Les deux corps de bâtiments à droite et à gauche de ce quadrangle étaient occupés par les offices et les chambres des dépendants du comte dont le nombre (car ils n'étaient pas moins de six cents, sans compter les domestiques et les autres serviteurs réguliers) attestait la pompe du dernier des barons anglais lors de ses séjours dans la Capitale. A cette époque, les grands n'étaient point, comme aujourd'hui, dans l'habitude de reléguer hors de vue toutes les dépendances de leur maison. Ils mettaient leur orgueil à imposer au visiteur par l'étendue des logis de leur suite. Aussi les gens de Warwick, ceux-ci assis sur des bancs de pierre rangés le long des murs, ceux-là groupés dans le centre de la cour; d'autres étendus de tout leur long sur deux ex-pelouses dont le gazon avait disparu sous des pas trop fréquents, — en un mot, cette armée domestique frappa bien plus d'admiration le jeune Neville que ne l'avaient fait les costumes de satin des chevaliers et des seigneurs qui entouraient le seigneur de Montagu et Northumberland, au Pré-au-Jeux. Cette légion, toutefois, paraissait soumise à une

sévère discipline, nul n'était ivre, ni turbulent; tous s'écartèrent devant le jeune écuyer, et se refermant derrière lui, mornes, comme un troupeau sauvage, ils le suivirent des yeux, en silence, pour reprendre ensuite leurs indolents chuchottements.

Le Nevile ayant pénétré dans le corps de logis du fond, aperçut à sa droite la grande salle, séparée du passage par une dentelle de pierre, d'une si belle ciselure qu'elle accusait la main d'un architecte de la première dynastie normande. Cette salle était si vaste, que, bien qu'elle renfermât plus de cinquante personnes, cette foule était comme perdue dans son immensité. Parmi ces personnes étaient des écuyers richement costumés et de bonne mine, qui jouaient aux dés ou aux échecs à un des bouts de la plus longue et de la plus basse des tables placées en bas de l'estrade; d'autres causaient dans les sombres embrasures des fenêtres; quelques-uns allaient et venaient; d'autres étaient rassemblés autour d'un galet. A l'entrée de cette salle, le portier quitta Marmaduke, après avoir échangé quelques mots à voix basse, avec un gentilhomme dont la toilette était encore plus splendide que celle du Nevile, et qui, quoique de haute naissance, ne dédaignait pas de remplir les fonctions de chambellan ou d'introducteur chez le comte. Cet

officier s'avançant vers Marmaduke, lui dit en souriant :

— Monseigneur vous attend, monsieur, il a choisi cette heure pour vous recevoir, afin que l'affluence des personnes qui demandent audience dans la matinée, ne vous empêchât pas de parvenir jusqu'à lui. Ayez la bonté de me suivre. Là-dessus, le gentilhomme précéda lentement le visiteur, s'arrêtant de temps en temps pour échanger un mot amical avec les différentes personnes qui se trouvaient sur son passage ; car Warwick, fort affable lui-même, inculquait par politique son urbanité à tous ceux qui le servaient. A l'autre extrémité de la salle, une petite porte s'ouvrait dans une antichambre où il y avait une dizaine de pages, fils de chevaliers et de barons, groupés autour d'un vieux guerrier, placé à leur tête comme une espèce de précepteur, pour les instruire dans tous les devoirs de la chevalerie. Ayant fait signe à un de ces jeunes gens de sortir du cercle, le chambellan dit, en faisant une profonde révérence : « Voulez-vous avoir la bonté, mon jeune seigneur, de conduire votre cousin, M. Marmaduke Nevile auprès du comte.» Le jeune gentilhomme regarda Marmaduke du haut de sa grandeur. Pardieu ! dit-il pétulamment, si un homme du Nord devait nourrir tous ses cousins, il ne tar-

derait pas à avoir une queue aussi longue que celle de mon oncle, le puissant comte. Allons, messire cousin, de ce côté-ci.

Et sans daigner même faire connaître au Nevile son nom et sa qualité, le jeune homme (qui n'était autre que le fils du seigneur de Montagu, l'unique héritier mâle des dignités de cette illustre famille, actuellement faisant apprentissage de chevalier parmi les pages de son oncle), passa devant Marmaduke, d'un air à s'attirer, s'ils eussent été en Westmoreland, un vigoureux soufflet de la main indignée de son cousin, qui était son aîné. Il souleva la tapisserie à un des bouts de la chambre, et montant un large escalier, frappa doucement sur les panneaux d'une porte profondément enfoncée dans le mur.

« Entrez ! » dit une voix claire et forte, et immédiatement Marmaduke se trouva en présence du *Faiseur de rois*.

Il entendit son guide prononcer son nom, puis il le vit sourire malicieusement de son embarras momentané, fermer la porte et disparaître. Le comte de Warwick était assis près d'une grande fenêtre donnant sur une cour intérieure qui communiquait avec la rivière. La chambre, peinte dans le style d'Henri III, était ornée de figures colossales représentant la bataille d'Has-

tings, ou plutôt (car il y avait plusieurs sujets séparés), la conquête de l'Angleterre-saxonne. Au-dessus de chacune de ces figures, l'artiste, pour l'instruction des ignorants, avait eu la précaution de mettre une étiquette indiquant le nom et le sujet. Le plafond était sculpté, voûté et blasonné des plus riches dorures et couleurs. La cheminée (ornement moderne) s'élevait jusqu'au toit et représentait, en reliefs hardis et dorés, la signature de la grande charte. Le plancher était parsemé de joncs secs et d'herbes odoriférantes. L'ameublement était peu prodigué, mais riche. Les chaises, au nombre de quatre seulement, étaient basses de dossier et en ébène ciselé, avec des coussins de velours et des franges d'or massif. Un petit buffet, couvert d'un *carpetz* de cuir (tapis de cuir doré et peint, de grande valeur), renfermait d'élégants et curieux ornements d'argenterie de toutes sortes, incrustés de pierres précieuses; à côté de ce meuble, singulier contraste, étaient déposés, sur une table gothique fort simple, le bouclier, les gantelets et la hache de bataille du maître. Warwick, lui-même, assis devant un grand bureau, écrivait, mais lentement et avec difficulté; et à l'approche de Nevile, il leva le doigt, en signe du désir qu'il avait de terminer sa tâche, probablement peu conforme à ses goûts.

Marmaduke ne fut pas fâché d'avoir un instant à lui pour se remettre et examiner son parent.

Le comte était dans la force de l'âge; ses cheveux du plus beau noir, étaient courts, comme par dédain pour la mode efféminée du jour; ses tempes étaient dénudées par le continuel et long frottement de son casque, ce qui donnait à son front, naturellement élevé, encore plus de majestueuse ampleur. Son teint, quoique bruni par le soleil, était rayonnant de santé. Sa barbe fraîchement rasée, laissait ressortir, dans toute leur beauté, l'ovale de sa figure et la coupe de sa machoire, si forte et si ferme qu'on lui eût cru des ressorts d'acier. Ses traits étaient prononcés et aquilins, comme ceux de la race normande; sa personne était plutôt maigre que grasse, mais il avait une poitrine prodigieusement développée que révélait dans toute sa largeur un court surtout rejeté en arrière, et sur laquelle se voyait un plastron non de velours coquet ou de satin, mais d'acier poli comme un miroir et émaillé d'or. Après avoir achevé sa tâche, le comte se leva et fit signe à Marmaduke de s'asseoir sur un tabouret à côté de lui. Sa haute stature qui, en raison de la longueur de ses membres, ne paraissait pas autant lorsqu'il était assis, fit tressaillir son hôte: tout grand qu'était Marmaduke lui-même, le comte le

dépassait encore de [1] la moitié de la tête, majestueux et imposant comme un de ces paladins chantés par les poètes et les romanciers. Outre ce mâle avantage, des formes colossales se combinaient harmonieusement en lui à une souplesse pleine de grace. En un mot, jamais peut-être plus splendide union de toutes les qualités extérieures que nous aimons à prêter aux héros des temps anciens, n'a ébloui les yeux ni frappé l'imagination. Maïs l'impression produite par cette noble prestance n'était rien encore en comparaison de l'empire que cet illustre seigneur exerçait sur ses inférieurs par ses manières bienveillantes, ouvertes, exemptes de toute hauteur, cordiales, héroïques. Naturellement fort impressionable, Marmaduke, fut subjugué par les premiers mots du comte : «Soyez le bienvenu! » Tombant à genoux et baisant la main que Warwick lui présentait, il s'écria : Noble parent, qu'il me soit permis de vivre et mourir à votre service ! En prenant des leçons du plus fin

[1] Le portrait fort endommagé de Richard Nevile, comte de Warwick, qu'on trouve dans le Rous-Roll, conservé au Herald's collége, rend justice au moins à la hauteur et à la majesté de sa taille. — Le portrait d'Edouard IV est le seul, dans cette longue série, qui offre rien de comparable aux imposantes proportions du faiseur de rois.

courtisan, avant cette entrevue si importante pour l'avancement de sa fortune, notre jeune homme se fût poussé mille fois moins avant dans les bonnes graces du grand baron qu'il ne s'y poussa tout d'un coup par cet élan franc et soudain de véritable émotion; car Warwick était particulièrement sensible à l'admiration qu'il excitait, vain ou fier de cet hommage (peu importe lequel) reconnaissant, comme un enfant, de l'amitié qu'on lui témoignait, implacable comme une femme envers ceux qui l'avaient dédaigné ou insulté. Aux époques primitives, un sexe bien souvent possède le caractère de l'autre.

— Tu as le cœur bouillant et la vivacité de ton père, Marmaduke, dit Warwick en le relevant, et maintenant qu'il habite un monde meilleur, d'où, nous l'espérons, les hommes loyaux, purgés de leurs péchés, tournent leurs regards vers nous, qui serait ton ami, si ce n'était Richard Nevile? Allons, regarde-moi en face; oui, voilà bien la bonne figure de mon brave Guy, trait pour trait... à deux ou trois balafres près; — ce qui ne nuira pas à celle-ci aux yeux des jeunes filles! allons! ne rougis pas, tu sauras te faire balafrer toi aussi. Tu as une lettre de ton père?

— La voici, noble seigneur?

— Et pourquoi, dit le comte, en coupant le fil

de soie avec son poignard, pourquoi as-tu tant tardé à me la présenter? mais ai-je donc besoin de te demander cela? par le temps qui court on a plus de défiance encore entre parents que n'en prouve ce retard. Oui, voilà la griffe de sire Guy; respectable vieillard! comme moi, il était plus à l'aise une épée qu'une plume à la main; et je ne l'en aimais que davantage.

Là-dessus, Warwick parcourut lentement les lignes dictées au prêtre par le défunt, puis lorsqu'il eut fini, il posa respectueusement la lettre sur son bureau, et inclinant la tête, il murmura quelque chose, un *ave* peut-être, pour son parent mort. — Bien, dit-il, en se rasseyant, et en faisant signe à Marmaduke de l'imiter : je ne puis m'empêcher de blâmer le parti que ton père a pris dans les guerres. Quel homme avec du sang normand dans les veines pourrait s'incliner et s'agenouiller devant cette ombre de roi, cet Henri de Windsor! quant à sa femme, elle ne connaissait pas plus le caractère et l'orgueil de nos Anglais, que je ne connais, moi, les chansons et les rondeaux du vieux Réné, son père. Guy Nevile! ce bon Guy, combien de fois, dans mon enfance il m'apprit à frapper au casque avec la lance, au défaut du corselet avec l'épée. Il était habile au maniement des armes, ton digne père; mais moi, j'ai toujours été un mauvais élève; et mon

bras, aujourd'hui même, se fie plus à sa vigueur qu'à son adresse.

— J'ai ouï dire, noble comte, que la main la plus forte peut à peine lever votre hache-d'armes.

— Des fables! folie! répondit le comte en souriant. La voilà, va, lève-la.

Marmaduke s'approcha de la table, souleva et brandit, mais non sans quelque difficulté, cette arme formidable.

— Fort bien, par ma foi, mon cousin; pour s'en servir il faut moins de force que d'habitude; aussi, vois-tu, le jeune Richard de Gloucester qui ne t'irait pas à l'épaule, est parvenu à force d'exercice à manier la masse et la hache avec autant de facilité qu'un bouffon peut en avoir à manier son sabre de bois. Ah! crois-moi, Marmaduke, la maison d'York a du sang princier dans les veines, et s'il faut que nous ayons un roi, nous autres barons, au nom de Dieu, qu'il ne sorte pas de moins noble race. Mais parlons de toi, Marmaduke, quelles sont tes vues, que désires-tu?

— Faire partie de votre suite, noble Warwick.

— Je te remercie, et t'agrée, jeune Nevile. Mais tu dois avoir appris que je suis sur le point de quitter l'Angleterre; et pendant mon absence ta jeunesse sans guide courrait des dan-

gers. Le comte s'arrêta un moment, ensuite il reprit : mon frère de Montagu t'a reçu avec froideur, mais un mot de moi te gagnera ses bonnes grâces et sa faveur. Qu'en dis-tu? aimerais-tu à faire partie de ses gentilshommes? s'il en est ainsi, voici ce qu'il te faut pour réussir : une langue discrète, un œil vif, un chaperon et des souliers à la dernière mode, de l'aisance à cheval, du talent sur la guitare, une voix langoureuse pour roucouler des chansons d'amour, etc...

— Je ne possède aucun de ces avantages excepté l'habitude du cheval, mon gracieux seigneur ; je ne veux pas être à charge à monseigneur de Montagu et Northumberland.

— Vif et prompt ! non ! Jean de Montagu ne te conviendrait pas, pas plus que tu ne lui conviendrais; mais, où te placer jusqu'à mon retour ? je n'en sais vraiment rien.

— Ne puis-je donc espérer faire partie de votre ambassade, noble comte?

Warwick fronca le sourcil et le regarda avec étonnement.

— De mon ambassade ! tu as bien de l'orgueil, en vérité ; mais cela sied au fils d'un soldat, à un Nevile, je ne t'en blâme pas; seulement, je ne pourrais t'admettre dans ma suite, sans soulever mille inimitiés... contre moi, cela m'im-

porte peu, mais aussi contre toi, ce qui ne serait pas sans conséquence. Ne sais-tu pas que parmi les gentilshommes que j'emmène avec moi, il en est à peine un seul qui ne soit pas au moins fils de pair ; et que j'ai déjà fait assez de mécontents par mes refus. Ah! une idée : j'oubliais mon docte frère, l'archevêque d'York; sais-tu le latin, as-tu suivi les écoles?

— Pardieu! monseigneur, dit le Nevile brusquement, je vois que ce qu'il me reste de mieux à faire est de repartir pour les prairies du Westmoreland, car je ne conviens pas plus à sa grace l'archevêque qu'à monseigneur de Montagu.

— Fort bien, dit sèchement le comte; puisque tu n'as pas encore une position assez élevée pour faire partie de ma suite, ni assez de vernis pour que je t'attache à monseigneur de Northumberland, ni assez d'esprit et d'instruction pour l'archevêque, je vois, mon pauvre ami, qu'il ne me reste qu'à te placer comme gentilhomme de service auprès du roi. Tu ne seras pas aussi assuré de monter vite en grade et de garnir promptement ton escarcelle que si tu étais près de moi ou près de mes frères, mais tu seras moins envié, et après tout, c'est un assez bon début. Quelle heure est-il? Oh! voici l'horloge* de Nick Alwyn. Il m'affirme que les anglais surpasseront bientôt les Hollandais dans la fabrication de ces

bagatelles (¹). Hélas! nos robustes métayers se métamorphosent chaque jour de plus en plus en étiques artisants! Dans une demi-heure je dois voir le roi dans son jardin, tu m'accompagneras.

Marmaduke remercia le comte avec plus d'émotion que d'éloquence, et fut même sur le point de dire qu'il n'avait jamais osé espérer tant d'honneur; mais depuis qu'il avait quitté le Westmoreland, il avait acquis assez de tact pour penser à deux fois avant de parler. Les jeunes nobles de cette époque se disputaient avec tant d'empressement l'honneur d'être admis au service de Warwick et même de ses frères, le comte passait tellement pour être l'arbitre absolu de toute fortune en Angleterre, qu'un emploi, même à la cour, était regardé comme bien inférieur à toute place qui faisait de Warwick un patron immédiat et un protecteur. Cette manière de voir était surtout générale chez les plus fiers et les plus anciens d'entre les gentilshommes, depuis qu'Edouard comblait de

(¹) L'horlogerie semble avoir été introduite en Angleterre sous le règne d'Edouard III, époque à laquelle on fit venir de Delft trois horlogers hollandais. — L'usage des horloges dut promptement devenir populaire, car Chaucer en parle avec cette familiarité: « Son croassement « dans sa loge était plus impatientant qu'aucune horloge « d'abbaye. »

ses faveurs les parents de sa femme, et semblait ne plus tenir compte ni du rang, ni de la naissance dans le choix de ses favoris. Warwick avait donc raison de plaindre le jeune homme auquel il ne pouvait procurer rien de mieux qu'une place à la cour de son souverain.

Le comte amena ensuite Marmaduke à lui parler de sa première éducation, de son état de dépendance sous son frère, de ses aventures au tir de l'arc, de sa rencontre avec les brigands et même de son séjour chez Warner; mais notre jeune homme garda discrètement le silence sur Sybill. Tout en l'écoutant, Warwick allait et venait dans sa chambre d'un pas nonchalant, s'arrêtant à chaque instant pour rire de la naïveté de son parent, ou pour jeter quelques fines remarques énoncées à dessein dans le patois du Westmoreland; car nul ne pourrait atteindre une popularité semblable à celle qui faisait l'orgueil ou la malédiction du grand baron sans savoir se familiariser, descendre au niveau du commun, se faire banal, en un mot, dans les rapports insignifiants et les petites banalités de la vie. Ce charme, puissant chez les puissants, Warwick le possédait au suprême degré, et telle était la majesté naturelle et instinctive de sa tenue, tant de prestige entourait son nom, que chez lui cette bonhomie n'avait jamais rien de grossier ni de

guindé, et que tout ce qu'il faisait était précisément ce qui lui seyait le mieux.

Marmaduke venait d'achever son récit, quand après un léger coup frappé à la porte, que Warwick n'avait pas entendu, deux belles jeunes filles bondirent joyeusement dans la chambre, et, sans voir l'étranger, se jetèrent au cou du comte avec toute l'affectueuse familiarité de l'enfance.

— Ah! mon père, dit l'aînée de ces deux jeunes personnes, pendant que Warwick caraissait tendrement ses cheveux, vous nous aviez promis de nous prendre dans votre barque, pour nous mener voir les divertissements sur la rivière, et maintenant il sera trop tard.

— Faites votre paix avec vos jeunes cousines, dit le comte, se tournant vers Marmaduke; car c'est vous qui leur avez volé une heure de plaisir. Voici Isabelle, ma fille aînée; et cette damoiselle aux joues pâles et aux regards langoureux, trop loyale pour une feuille de la rose rouge, c'est la dame Anne.

Les deux jeunes filles s'étaient échappées des bras de leur père, au premier mot adressé à Marmaduke, et leur physionomie avait perdu son expression caressante et enfantine, pour reprendre la réserve imposante avec laquelle elles avaient été habituées à se présenter de-

vant des étrangers. Toutefois, cette froide dignité n'avait rien de nouveau pour notre écuyer, et elle l'intimida beaucoup moins que les boutades alternatives de gaîté et de tristesse de la pétulante Sybill; aussi leur adressa-t-il la parole avec une galanterie qui faisait honneur à son éducation, protestant, pour finir, qu'il aimerait mieux renoncer aux avantages que lui offrait la protection du comte auprès du roi, que de laisser de lui un souvenir défavorable et désobligeant à des personnes aussi belles, aussi charmantes.

Un sourire hautain effleura un instant la lèvre d'Isabelle Nevile; mais la timide Anne rougit et s'abrita, toute confuse, derrière sa sœur. A cette époque ces deux jeunes filles, appelées par leur naissance au sort le plus brillant et réservées par le destin aux plus grandes infortunes, étaient dans toute la fraîcheur de la première jeunesse; mais la différence de leurs caractères se révélait déjà dans leur maintien et leur physionomie. Isabelle, grande et majestueuse, ressemblait à son père; comme lui, elle avait des traits aquilins, des cheveux noirs et un regard étincelant, tandis qu'Anne, plus petite et plus mignonne, d'une beauté moins saisissante, mais non moins séduisante, laissait émaner de son pâle et transparant visage, de ses yeux de colombe, et de son

front candide un parfum de douceur et de tendresse mélancolique qui, joint à l'exquise harmonie de ses traits, ne pouvait manquer d'exciter l'intérêt quand sa sœur imposait l'admiration. Cependant Marmaduke n'obtint pas un seul mot de réponse à ses galanteries, et, à dire vrai, ni lui, ni le comte, ne semblaient en attendre; car ce dernier s'assit et attira Anne sur ses genoux; puis, tandis qu'Isabelle s'approchait avec une grace pleine de dignité de la table qui portait l'accoutrement guerrier de son père et jouait d'un air distrait avec le panache noir de son casque, il dit au Nevile.

— Eh bien ! tu as assez fait connaissance avec ces vauriens de Lancastriens pour être dévoué aux Yorkistes. Je voudrais bien pouvoir en dire autant du roi lui-même qui commence à encombrer sa cour de cette vénimeuse faction, pour plaire à madame Elizabeth Gray, née Mistress Woodville, maintenant reine d'Angleterre ! Ah ! ma noble Isabelle, tu aurais été bien plus digne de partager le trône que ton père a élevé.

Et à ces mots, les yeux du comte dardèrent un éclair de fierté farouche, qui révéla à Marmaduke lui-même, le secret des premiers germes, peut-être, de son mauvais vouloir contre Edouard IV.

Isabelle contracta légèrement ses belles lè-

vres, mais sans rien dire. « Quant à toi, Anne, continua le comte, c'est bien dommage que les moines ne puissent pas se marier, tu aurais bien mieux convenu à quelque pacifique ecclésiastique qu'à un chevalier, bardé de fer. Par saint Georges, je ne te prierais pas de me boucler mon baudrier quand les chevaux de guerre hennissent, mais je confierais bien à Isabelle le soin d'attacher mon corselet.

— Mais, mon père, dit Anne d'une voix timide, si vous deviez partir pour vous exposer à des dangers, j'aurais du courage pour tout ce qui pourrait contribuer à vous en faire triompher.

— Ah ! c'est bien là ma fille, embrasse-moi ! Tu ressembles maintenant à ta mère, oui, tu lui ressembles. Et je ne te gronderai plus la première fois que ta pitié traîtresse s'intéressera à Henri de Windsor.

— N'est-il donc pas digne de pitié? Couronne, femme, enfant, le bras puissant du comte, il a tout... tout perdu !

— Non, dit Isabelle vivement, non, ma bonne sœur Anne. Tu devrais rougir de parler ainsi; il a tout perdu parce qu'il n'avait ni le bras d'un chevalier, ni le cœur d'un homme. D'ailleurs, Marguerite d'Anjou ou ses bouchers, ont décapité le père de notre père.

—Que Dieu et saint Georges m'abandonnent, si

jamais je perds le souvenir de ces cheveux gris et ensanglantés, s'écria le comte, et repoussant un peu rudement la dame Anne, il marcha à grands pas dans la chambre, et s'arrêta vers la cheminée. Et cependant Edouard, le fils de ce Richard d'York, qui fut tué à côté de mon père, Edouard oublie, lui, il pardonne! et les favoris de Rivers le Lancastrien supplantent Richard de Warwick!

Le tour que venait de prendre la conversation ne pouvait être que fort désagréable pour le fils d'un homme qui avait combattu dans les rangs des Lancastriens à la bataille même dont il était question. Aussi Marmaduke se sentit-il mal à l'aise, et se tournant vers la dame Anne, il dit avec la gravité de l'orgueil blessé : Je dois plus à monseigneur votre père que je ne pensais; sur quoi n'a-t-il pas dû fermer les yeux, pour?....

— Non, non, interrompit Warwick qui l'avait entendu, non, tu es injuste envers moi! ton père a été choqué de ces boucheries, ton père a tourné le dos à cet infâme drapeau, — ton père était d'une souche aussi ancienne et aussi noble que la mienne, tandis que les Woodvilles!.. Mais la colère m'emporte. Allons trouver le roi, il en est temps.

Warwick agita une sonnette qui était sur la table, et un gentilhomme de service étant en-

tré, il lui dit de s'assurer si la barque était prête; alors, invitant du geste son parent à le suivre et faisant un signe de tête à ses filles, il prit sa toque empanachée, et s'achemina vers le jardin.

— Anne, dit Isabelle, quand les deux jeunes filles furent restées seules, tu as fâché mon père; et il y avait de quoi! si on peut plaindre les Lancastriens, le comte de Warwick doit être condamné.

— Quel cœur dur! dit Anne, les yeux humides de larmes, je puis plaindre le malheur et la souffrance, sans blâmer ceux qu'un devoir sévère a forcés à en être les auteurs.

— Moi, pas! Tu plains et tu pardonnes jusqu'à confondre les amis avec les ennemis, l'amour avec la haine; je veux, comme mon père, savoir aimer et haïr!

— Pourquoi es-tu si attachée à la rose blanche? dit, sinon avec malignité, au moins avec malice, la jeune fille un peu piquée; tu sais bien que le plus cher désir de mon père était de voir sa fille aînée devenir l'épouse du roi Edouard. Ne rends-tu pas le bien pour le mal, en ne trouvant rien de bien ni de beau hors de la maison d'York?

— Méchante Anne, répondit Isabelle, en souriant à demi, tes flèches ne m'atteignent pas; je n'étais encore qu'une enfant au maillot quand

le roi Edouard s'est choisi une reine. Mais fussé-je blessée, car je puis avoir assez de vanité pour savoir ce que je vaux, à qui devrais-je m'en prendre? Non au roi, mais bien à la Lancastrienne qui l'a ensorcelé.

Elle s'arrêta un moment, et détournant la tête, ajouta à voix basse : sais-tu, sœur Anne, si mon père a reçu ce matin la visite du duc de Clarence?

— Ah! Isabelle, Isabelle!

— Ah! sœur Anne, sœur Anne, voudrais-tu donc connaître tous mes secrets quand je ne les connais pas moi-même? et Isabelle, avec une vivacité badine qui rappelait son père, appuya ses mains sur la bouche de sa sœur qui riait.

Cependant, Warwick, après avoir marché pendant quelques instants d'un air pensif dans le jardin, (car on honorait de ce nom le lieu où il se promenait, quoique ce ne fût qu'un terrain gazonné bordé d'arbres fruitiers et de rosiers blancs qui n'étaient pas encore en fleur), se tourna vers son parent et dit : Pardonne-moi, mon cousin ma brusque sortie contre la faction à la quelle appartenait ton brave père, mais quand tu auras passé quelque temps à la cour, tu verras où est la plaie. Certes, j'aime le roi! (ici sa figure sombre s'éclaircit,) je l'aime comme un roi, oui, et comme un fils; et qui ne l'aime-

rait pas ? courageux comme son épée, accompli et séduisant, gracieux comme un beau jour d'été ! d'ailleurs c'est moi qui l'ai placé sur son trône, et je m'honore en lui.

Le comte se redressa en prononçant ces dernières paroles et sa main se posa sur la garde de son poignard. Il reprit avec toute la franchise téméraire qui distinguait sa fougueuse nature de soldat : Dieu ne m'a pas donné de fils; Isabelle de Warwich eût été une épouse digne de Guillaume le Normand ; et mon petit fils, s'il eût hérité de l'âme de son aieul, aurait gouverné du haut du trône d'Angleterre l'empire de Charlemagne ! Mais il a plu à celui, devant qui un chevalier chrétien peut s'incliner sans honte, d'en ordonner autrement. Qu'il en soit ainsi. J'ai oublié mes justes prétentions, oublié mon sang, et j'ai conseillé au roi d'affermir son trône par une alliance avec Louis XI. Il a refusé la princesse Bona de Savoie, pour épouser la veuve Élisabeth Gray; — je m'en suis affligé pour lui, et je lui ai pardonné d'avoir méprisé mes conseils; à sa prière, je me suis joint aux courtisans de sa femme, j'ai travaillé à ramener à l'obéissance le mécontentement de nos fiers barons. Mais depuis, cette dame Woodville, que j'ai faite reine, si son mari l'a épousée, prétend me disputer le royaume à moi et aux miens.

car un Nevile aujourd'hui doit baisser pavillon devant un Woodville. Il me faut voir écraser de dignités, de titres, de caresses, non ces grands barons qu'il serait de bonne politique de détacher de Lancastre, non les Exeter, les Sommersets ; mais de misérables valets, la crasse des camps, des intrigants, traîtres à Henri comme à Edouard. Jeune homme, je me laisse emporter, Richard Nevile ne sait ni mentir ni dissimuler ses sentiments; mais je parle à un parent, n'est-ce pas? tu entends, et tu ne répéteras pas.

— Je m'arracherais plutôt la langue!

— Assez! répliqua le comte, avec un sourire de satisfaction; à mon retour de France, je t'en dirai davantage. En attendant, sois courtois pour tous, rampant pour personne. Maintenant rendons-nous auprès du roi. Ce disant, il rejeta son surtout en arrière, abaissa sa toque sur son front et se dirigea vers les larges degrés au bas desquels cinquante rameurs, portant au dos leur écusson, l'attendaient dans une grande barque richement dorée à la proue et à la poupe et recouverte d'un dais de soie, brodé aux armes de la maison de Warwick. Au moment du départ, six musiciens, placés vers le gouvernail, firent entendre une marche lente et à demi orientale, qu'avait sans doute rapportée de Palestine quelque croisé du Temple.

II.

Le roi Édouard IV.

La tour de Londres quoiqu'elle évoque plutôt des souvenirs sombres et sanglants que des idées de gaîté et de splendeur, était cependant, sous le règne d'Edouard IV, le séjour d'une cour galante et magnifique. Ce roi, si cher au peuple de Londres depuis le commencement jusqu'à la fin de son règne, en faisait sa principale résidence quand il habitait sa capitale, et alors ses anciennes salles et ses vieilles tours devenaient le théâtre de mainte fête, de mainte orgie. Tandis que la barque de Warwick s'approchait de ses murs massifs, la scène qui s'offrait aux regards était de nature à égayer ou à imposer suivant l'humeur du spectateur. La barque du roi, ainsi que maints autres bateaux

moins grands, réservés à l'usage des courtisans, étaient amarrés non loin de la porte de Saint-Thomas, appelée maintenant la porte du Traître, étalant gaîment leurs tendelets, leurs banderoles, leurs peintures et leurs dorures. — Sur la terrasse élevée au-dessus du mur crénelé de l'enceinte intérieure, se voyaient non-seulement des sentinelles, mais encore des dames et des seigneurs qui étaient venus y respirer le frais et dont les riches costumes de drap d'or brillaient par intervalles entre les tourelles. Au-dessus de la grosse Tour-Ronde, appelée maintenant la Tour-Sanglante, flottait au vent la bannière royale. Près de la Tour-du-Lion, deux ou trois des gardiens de la ménagerie, portant la livrée du roi, conduisaient par une forte chaîne, l'immense ours blanc qui était une des gloires de la collection et pour qui Edouard et son frère Richard avaient une grande prédilection. Les shériffs de Londres étaient tenus à fournir une corde et une chaîne pour cet affreux favori, chaque fois qu'il lui plaisait de prendre un bain ou de *pêcher* dans le fleuve. En ce moment, les abords du quai étaient encombrés de nombreux bateaux remplis de curieux ébahis qu'avaient attirés les ébats de maître Martin. — Warwick! Warwick! s'écrièrent ces badauds alors que la splendide barque cingla vers la for-

teresse, — le robuste comte, que Dieu le bénisse! — Warwick, en signe de remercîment, agita sa toque empanachée, puis. après avoir adressé aux mentors de l'ours, une plaisanterie sur le soin qu'ils prenaient de ses armoiries, sans oublier même un compliment amical pour leur pupile, il sauta sur la rive, suivi de son parent... Alors, cependant, il s'arrêta un moment, et une expression plus pensive passa sur ses traits, quand, en levant un regard insouciant du côté de l'étendard du roi Edouard, il aperçut la fenêtre de la chambre où le souverain de sa jeunesse, Henry VI, gémissait prisonnier, presqu'à portée des joyeux retentissements des fêtes de son successeur. Se remettant bientôt, il traversa d'un pas rapide la vaste cour, franchit la Tour-Blanche et gagna le pavillon Royal. Là, il laissa son compagnon dans la grande salle au milieu d'un groupe d'écuyers et de gentilshommes auxquels il le présenta dans les règles comme son ami et parent; après quoi le second chambellan l'introduisit (non sans quelques mots d'excuses sur l'absence de son chef, le seigneur de Hastings, alors à la chasse au faucon), dans le petit jardin où Edouard fainéantait depuis midi jusqu'à l'heure du souper.

A défaut de fleurs, des touffes brillantes et variées de beautés vivantes s'épanouissaient dans les allées et sur les pelouses de ce carré de

verdure; sous un de ces cloîtres (ou galeries mauresques), alors fort à la mode, le comte fut arrêté dans sa marche par un groupe de jeunes dames jouant aux quilles [1]. L'une des joueuses, plus habile que toutes ses compagnes, venait en ce moment d'abattre la quille centrale ou couronnée, le roi des quilles, et cette dame n'était rien moins qu'Elisabeth, l'épouse d'Edouard, alors âgée de trente-six ans (six ans de plus que son époux), mais dont le teint transparent et délicat conservait encore à sa beauté la fraicheur et l'éclat de la jeunesse. S'échappant de dessous une haute coiffure brodée de fleurs de lys et ceinte d'un léger diadême de perles, ses cheveux d'un jaune pâle, tombaient si droits et si éclatants le long de ses épaules, presque jusqu'à ses genoux, qu'on les eût pris pour un manteau d'or; les rayures bleu et or de sa tunique attestaient son rang royal; son corsage de satin bleu était bordé d'hermine, et dessinait les formes délicieuses d'un bras potelé sous ses manches collantes, ornées de semence de perles. La reine avait des traits droits et réguliers, mais qui eussent été assez insignifiants sans un air rusé plutôt qu'intelligent, — et la courbe élevée de

[1] *Narration de Louis de Bruges*, seigneur de Grauthuse, éditée par sir F. Madden. *Archéologie*, 1836.

ses sourcils, jointe au léger abaissement des coins de sa bouche, donnait à sa physionomie quelque chose de méprisant et de dédaigneux.

—Monseigneur de Warwick, s'écria Elisabeth en montrant la quille abattue, que diraient mes ennemis, s'ils apprenaient que j'ai culbutéle roi?

— Ils se contenteraient de demander quel est celui de vos frères que votre grace songe à mettre à sa place, répondit le hardi baron, incapable de retenir ce sarcasme.

La reine rougit et promena sur ses femmes cet œil indécis qui ne savait pas fixer, et dont le regard furtif et oblique avait grandement contribué à lui valoir sa réputation de fausseté égoïste ; elle sentit encore redoubler son dépit en voyant le sourire mal déguisé qu'avait excité la raillerie du comte.

— Non, monseigneur, dit-elle après un court silence, nous tenons trop à la paix de notre royaume pour nourrir une telle ambition; nous ne pourrions pas même nommer nos frères rois des quilles, sans désappointer les espérances d'un Nevile.

Le comte, dédaignant de continuer cette guerre de paroles, répondit froidement : Les Nevile sont plus connus pour faire des ingrats que pour demander des faveurs... Je laisse vctre altesse à ses quilles.

Sur ce, il s'éloigna pour se diriger vers le roi, qui, à demi couché sur un banc à l'autre extrémité du jardin, murmurait à l'oreille d'une dame de fort doux propos, à en juger du moins par les yeux baissés et la rougeur de la belle.

— Mort Dieu, grommela le comte, qui était singulièrement exempt de la folie galante de son temps, et dont la pénétration était même souvent émoussée par son mépris pour toutes les fadaises amoureuses, comme par exemple lorsqu'il porta plus tard un jugement si injuste sur les talents d'Edouard. — Mort Dieu, si une heure avant la bataille de Touton, quelque sorcier m'eût fait voir dans son miroir l'aspect que présente en ce moment le jardin de la Tour, cette mijaurée de reine et ce roi damoiseau, je n'aurais pas tué de ma main mon destrier noir, mon pauvre Malech, afin de vaincre ou mourir pour Edouard, comte de March.

— Mais, voyez, dit la dame en baissant les yeux sous les regards passionnés du roi, n'êtes-vous pas honteux, monseigneur? — Voici l'austère comte qui vient vous gronder de vos infidélités à votre reine, qu'il aime tant.

— Pasque Dieu, comme dit mon cousin, Louis de France, s'écria le roi avec pétulance, je voudrais pouvoir n'endosser Warwick qu'en endossant mon armure. J'aimerais autant bai-

ser une belle bouche à travers ma visière que d'entendre le robuste comte me parler sans cesse de Touton, du roi Jean et du pauvre Edouard II, parce que je n'ai pas éternellement une cotte d'arme au dos.—Allons, éloignez-vous ma charmante, laissez-moi braver seul l'ours blanc.

La dame inclina la tête, ramena sa capuche sur sa figure et, prenant un sentier opposé à celui que suivait Warwick, se rendit auprès de la reine qui, tant par calcul que par froideur, ne témoignait jamais la moindre jalousie; tolérance à laquelle elle devait en grande partie l'empire qu'elle exerçait sur le caractère indolent du voluptueux Edouard.

Le roi se leva à l'approche de Warwick, et certes, il y avait quelque chose de fort bizarre dans le contraste de ces deux éminents personnages. Bien que le comte fût richement et même splendidement vêtu, comme à cette époque tout homme haut placé croyait le devoir à son rang et à lui-même, il avait un superbe dédain pour tous les écarts de la mode qui tendaient à empeser les mouvements ou à donner un air efféminé. Jamais de robes traînantes, jamais de souliers longs d'une demi-yard, jamais de pimpantes aiguillettes, de franges prétentieuses; même en temps de paix, le costume du baron avait un caractère à demi-martial.

Edouard au contraire qui, semblable en cela à tous les princes de la maison d'York, poussait jusqu'à la passion l'amour de la toilette, ne s'était pas contenté de remettre en vogue les modes les plus efféminées du temps de Guillaume-le-Roux, mais il avait tout fait encore pour donner au vieux costume normand une physionomie presqu'orientale. Sa robe (vêtement de femme qui avait presque complètement remplacé dans la haute classe, non-seulement le manteau, mais encore le surtout), flottait jusqu'à ses talons, garnie d'hermine et brodée de fleurs de pourpre sur un fond de drap d'or. Pardessus ce vêtement il portait un camail d'hermine et un collier, ou plutôt un hausse-col de pierreries, non taillées, — ses jambes étaient il est vrai comprimées dans un maillot collant, mais les pans de sa robe, alors croisés sur le devant, en raison de la fraîcheur de la journée, cachaient cette partie du costume, la seule qui eût quelque chose de masculin. Ajoutez à cet accoutrement peu martial, une carnation dont la fraîcheur éblouissante eût fait pâlir les roses d'un teint de jeune fille, plus de longs cheveux d'un blond doré, parfumant toute l'atmosphère et tombant raides et droits sur les épaules ; et pourtant, en dépit de toute cette recherche efféminée, Edouard n'avait rien d'efféminé dans son

aspect; sa haute stature, ses larges épaules, ses traits mâles et caractérisés, à la coupe large et hardie, où se lisait toute l'énergique bravoure du soldat le plus impétueux après Warwick, et sans contredit du plus grand capitaine de son époque, tout cet ensemble enfin rachetait et faisait disparaître l'afféterie de sa toilette.

— Soyez le bienvenu, mon ami et cousin Warwick, dit Edouard, tandis que le comte fléchissait le genou. Votre frère, le seigneur de Montagu, vient de nous quitter à l'instant; plût au ciel que notre cour eût autant d'attraits pour vous que pour lui.

— Mon cher et honoré souverain, répondit Warwick, dont l'ame affectueuse, malgré sa fougue emportée, était rarement à l'épreuve d'un mot affable et d'un sourire caressant du jeune roi, si je pouvais vous servir à la cour comme je le puis auprès du peuple, vous n'auriez pas lieu de reprocher à Richard de Warwick de ne pas être aussi bon courtisan que Jean de Montagu. Mais chacun sa tâche. Je pars demain pour Calais d'où je me rends auprès du roi Louis. Et certes, jamais envoyé n'a eu plus de chances d'être bien accueilli, qu'un ambassadeur autorisé à conclure une alliance qui doit valoir à un prince, digne de son bonheur, je l'espère, la

main de la sœur du plus brave des souverains de la chrétienté.

— De la flatterie, mon cousin!... Epargnez-nous de grace... quoiqu'à dire vrai, je vous aie provoqué en me plaignant de vos talents de courtisan ; — mais vous n'avez étudié votre leçon qu'à moitié... mon bon Warwick et il est heureux que Marguerite ne vous ait pas entendu; quoi, le prince de France ne doit-il pas être plus flatté d'obtenir une belle dame que d'acquérir pour beau-frère un heureux soldat !

— Sire, répondit en souriant Warwick, vous savez que je suis un pauvre juge en matière de minois féminins, quoiqu'assez docte appréciateur de la valeur d'un bras de guerrier. — Madame Marguerite, en effet, est digne, par ses attraits, de devenir mère d'hommes de cœur.

— Et c'est-là tout ce que nous pouvons t'arracher, homme de fer. — Bien, il faut nous en contenter. — Et le roi appuyant sa main sur le bras du comte, continua en se promenant lentement sur la terrasse : Savez-vous Warwick que cette alliance avec la France, à laquelle vous nous avez poussé, déplaît horriblement à nos bons marchands de Londres.

— Mort-dieu, répliqua brusquement Warwick, qu'ont à faire les toques-plates avec le mariage de la sœur d'un roi? il leur convient

bien de venir fourrer leur sale grouin dans les alliances des Bourbons et des Plantagenets? — Vous les avez gâtés, monseigneur, — vous les avez gâtés par vos condescendances,—Henry IV, ne ravalait pas Sa Majesté à conférer avec le maire de sa cité; c'étaient les héros d'Azincourt et non des marchands de draps et d'épices qu'Henry V nommait chevaliers du bain.

— Ah! mes pauvres chevaliers du bain, s'écria gaîment Edouard, ne laisseras-tu donc jamais cette plaie se cicatriser en paix? N'avoueras-tu pas que ces hommes avaient leurs mérites?

— Leurs mérites... je ne les ai pas découverts, — à moins que ce ne soient peut-être la beauté et la jeunesse de leurs femmes.

— Tu es injuste envers moi, Warwick, dit insouciamment le roi, — dame Cook était contrefaite... dame Philips était grand'mère, — dame Jocelyn était édentée; et dame Waer regardait de sept côtés à la fois, — mais tu oublies à quelle occasion nous nous sommes ainsi mis en frais de faveurs... c'était la veille du couronnement d'Elisabeth... et il était sage de faire partager ses honneurs à la cité de Londres. D'ailleurs, reprit le roi d'un ton digne et sérieux, moi et ma dynastie nous devons beaucoup à Londres; quand tous les pairs d'Angleterre, hormis toi et tes amis, s'éloignaient de moi, Lon-

dres m'est toujours restée fidèle et dévouée. — Tu ne vois pas, mon pauvre Warwick, que ces bourgeois grandissent en puissance, à mesure que décroissent leurs supérieurs, les grands seigneurs. Si c'est l'épée qu'un roi doit charger de revendiquer ses droits, c'est d'une industrie honorée et satisfaite qu'il doit faire son bouclier en temps de paix. Voilà de la diplomatie, de la vraie diplomatie Warwick; et Louis XI te répètera les mêmes vérités, toutes malsonnantes qu'elles sont à l'oreille d'un guerrier.

Le comte s'inclina et répondit avec une grâce touchante : A vous, noble roi, de toujours gouverner comme vous l'entendrez; à moi de défendre au prix de mon sang cela même que n'approuverait pas ma tête. Si vous doutez de l'opportunité de cette alliance, il est encore temps d'y renoncer.—Dites-moi de congédier ma suite, ne me laissez pas traverser les mers. A moins que vous n'approuviez ce mariage, les liens que je nouerais ne seraient que des fils d'araignée.

— Non, reprit irrésolument Edouard, dans ces grandes questions, ta raison est plus vieille que la mienne; mais il en est qui disent que le comte de Charolois est un puissant seigneur, et que l'alliance de la Bourgogne serait plus avantageuse pour nos marchés et nos entrepôts.

— Alors, au nom de Dieu, concluez-la donc !

s'écria le comte en lançant un regard si farouche, qu'Edouard changea de visage ; seulement, n'exigez pas que je travaille à un tel mariage. Le comte de Charolois me connaît pour être un de ses ennemis ; — je rougirais de cacher qui j'aime et qui je hais. Ce sot orgueilleux m'a un jour manqué de respect à la cour de son père, et mon plus vif désir est de lui payer ma dette, ma hache-d'armes au poing. — Accordez la main de votre sœur à l'héritier de Bourgogne et pardonnez-moi de me retirer dans mon château de Middleham.

Edouard, blessé de cette réplique piquante, s'apprêtait à y répondre comme il convenait à la majesté royale, lorsque Warwick reprit d un ton plus posé : Réfléchissez bien, pourtant, que si Henry de Windsor est entre votre mains, sa cause revit en Marguerite et en son fils. Il n'est qu'une seule puissance en Europe qui puisse se rendre redoutable en appuyant les Lancastriens, cette puissance, c'est la France. Faites de Louis un ami et un allié, et vous donnez la paix à votre règne et à vos descendants ; — faites de Louis un ennemi et vous pouvez vous attendre à des conspirations, des stratagèmes, des trahisons, à des jours inquiets et à des nuits sans sommeil. — Vous avez déjà perdu une occasion de vous attacher ce prince remuant et rusé, en refusant

la main de la princesse Bona. Heureusement le mal peut encore être réparé ; mais une alliance avec la Bourgogne est une guerre avec la France, guerre d'autant plus mortelle que Louis n'est pas homme à la déclarer, guerre de sourdes menées, qui vous donnera pour adversaires des espions, des acheteurs de conscience, des fomenteurs de discorde et de haine, jusqu'à ce qu'un mécontentement popupulaire ait muri pour Edouard de Lanscastre le moment de débarquer sur vos côtes avec l'oriflamme et la rose rouge, avec des soldats français et des rebelles anglais. Attendrez-vous alors des secours de la Bourgogne ? la Bourgogne aura assez à faire de disputer ses frontières aux griffes, toujours menaçances, de l'infatigable Louis. Edouard, mon roi, mon élève dans l'art des armes, Edouard, mon bien-aimé, mon honoré souverain, pardonnez à Richard Nevile sa brusquerie, et que ses fautes ne ferment pas vos oreilles à ses conseils.

— Vous avez raison, comme toujours, — Boulevard de l'Angleterre, soutien de mon trône, dit avec entraînement le roi. — Partez pour la France et arrangez tout à votre guise.

Warwick s'inclina et baisa la main de son souverain.

— Et, dit il, avec un sourire mélancolique, quand je serai parti, mon suzerain ne se repen-

tira-t-il pas, ne doutera-t-il pas de moi, n'écoutera-t-il pas mes ennemis? ne se laissera-t-il pas entraîner de nouveau vers les bourgeois flamands par les soupirs de son maire et de ses marchands?

— Warwick, tu supposes à ton roi, un caractère bien peu royal.

— Non, mais cette gracieuse qualité de céder aux conseils, qui soumet votre orgueil à votre esclave, me fait souvent craindre que votre fermeté fléchisse, quand on s'adresse à votre cœur. Et maintenant, mon bon souverain, pardonnez-moi un mot encore : Dieu me garde de me jeter à la traverse de vos faveurs princières ; le sourire d'un roi est un soleil qui doit rayonner sur tout le monde. Mais, songez-y bien, les barons d'Angleterre sont une race volontaire et hautaine ; n'exaspérez pas les plus puissants de vos pairs en oubliant trop leurs services passés, et en vous montrant trop prodigue de largesses pour des hommes nouveaux.

— C'est-là une allusion à la famille d'Elisabeth, interrompit Edouard en retirant sa main du bras de son ministre, mais soit dit une fois pour toutes, j'aimerais mieux en être réduit de nouveau à mon comté de March, avec le droit qu'a tout sujet d'honorer qui il aime, que de porter le sceptre et la couronne sans la pré-

rogative, qu'on ne saurait contester à tout roi d'anoblir la race et le sang de celle qu'il a jugée digne de son trône. Quant aux barons dont vous me menacez, je ne les bannis pas; — s'ils s'éloignent en grognant de ma cour, eh ! bien, laissez-les user en paix leur mauvaise humeur.

— Roi Edouard, dit Warwick d'un ton mécontent, des services éprouvés ne méritent pas un tel dédain ; ce n'est pas parce qu'ils sont parents de la reine, que je regrette de voir comblés d'honneurs et de richesses, des hommes si nouvellement enracinés au sol que les premières fanfares d'une trompette de guerre disperseraient aux vents leur semis d'hier. Ce qui m'afflige, c'est la préférence accordée à ceux qui ont combattu contre vous, sur les loyaux serviteurs dont le courage a bravé le billot du bourreau et les chances des batailles pour soutenir votre cause. Jetez les yeux sur votre cour, où sont les braves d'York et de Touton? retirés dans leurs châteaux, heurtés et mécontents ; attendant encore leurs récompenses, entourés de leurs métayers et de leurs dépendants. Vous, l'héritier d'York, vous restez presque seul, abandonné de tout votre parti, sauf les Nevile, que leurs vieux compagnons d'armes accusent de défection et qu'un jour ou l'autre, votre cour cherchera à écarter et à faire disgracier ; —

vous restez presque seul au milieu des favoris et des mignons de Lancastre. — N'est-il pas dangereux de prouver à votre noblesse, que c'est flétrissure de vous avoir servi; que c'est honneur et faveur d'avoir combattu contre vous.

— Assez parlé sur ce sujet, cousin, répliqua le roi en s'efforçant de garder sa fermeté, en cela nous ne pouvons tomber d'accord : prenez pour vous tous les autres priviléges de la royauté; concluez des traités et contractez des alliances; faites la paix ou la guerre; mais ne rognez pas ma plus douce prérogative, celle de donner et de pardonner. Et maintenant, voulez-vous rester à souper avec nous? Les dames doivent s'impatienter d'un entretien qui leur enlève le plus noble chevalier qu'ait vu le monde, depuis que la table ronde a servi de bois de chauffage.

— Merci, mon suzerain; dit Warwick que des flatteries de ce genre étaient plus propres à irriter qu'à amadouer : j'ai encore bien des préparatifs à faire. Je cède votre hautesse à de plus séduisants conseillers.

Ce disant, il baisa la main du roi, et il s'apprêtait à se retirer lorsqu'il se souvint de son parent que de plus graves intérêts lui avaient fait oublier jusque-là. Puisque vous êtes si clément pour les Lancastriens, ajouta-t-il, puis-je réclamer une faveur pour un de mes homonymes,

un Nevile, dont le père s'est repenti d'avoir embrassé le parti de vos ennemis, pour un fils du sire Guy d'Arsdale.

— Ah ! dit le roi en souriant malicieusement, nous voyons avec grand plaisir qu'il est plus facile, pour le cœur chaleureux de notre cousin, de prêcher la sévérité à son roi, que de la mettre lui-même en pratique.

— Vous vous méprenez, sire, je ne demande pas que Marmaduke Nevile supplante ses supérieurs et ses aînés, je réclame seulement, pour lui, comme pour un jeune gentilhomme qui n'a pas pris part lui-même à la guerre et dont le père a regretté ses erreurs, que votre grace daigne renforcer sa suite d'un ancien nom et d'un fidèle serviteur. Mais j'aurais dû me souvenir que le nom de Nevile était plus fait pour lui valoir un affront qu'une faveur.

— A-t-on jamais vu caractère aussi revêche? s'écria Edouard avec assez de raison; vraiment Warwick, tu prends aussi mal une plaisanterie qu'une femme une représentation. Je me charge de la fortune de ton parent ; tu dis que tu as des ennemis, je ne les aperçois pas, mais pour montrer ce que je pense d'eux, je fais de ton homonyme et client, un des gentilshommes de ma chambre. Quand Warwick trahira Edouard, qu'il songe que le poignard d'un parent de Warwick

est nuit et jour à portée du cœur d'Edouard.

Si noble et si touchant était l'accent et l'air aveclesquels ces paroles avaient été prononcées, que le comte, complètement subjugué, leva des yeux humides sur son souverain.

— Edouard, lui dit-il, vous êtes un roi, un chevalier, un gentilhomme et un soldat; et je crois vraiment que je ne vous aime jamais autant que lorsque je vous irrite par la pétulance de mon zèle.

Sans vouloir ajouter rien de plus, le comte s'éloigna, visiblement ému, et, saluant la reine et ses femmes avec plus de respect qu'il ne leur en avait encore témoigné, il quitta rapidement le jardin. Edouard le suivit d'un regard pensif; l'expression ouverte de sa physionomie s'évanouit soudain, et il murmura avec la longue aspiration d'un homme qui secoue un lourd poids de son cœur:

— Il m'aime, oui, mais il ne veut permettre à personne autre de m'aimer; il faut que cela finisse, je suis fatigué de cet esclavage.

Et se mêlant aux groupes des dames. il prêta l'oreille en silence mais sans apparence de mécontentement, aux mots piquants que décochait la reine sur l'humeur impérieuse et emportée de l'homme au bras de fer qui avait construit son trône.

VIII.

L'antichambre.

Au moment où Warvick franchissait la porte de sortie du jardin, il frôla un jeune homme qu'on reconnaissait pour un prince du sang à son costume chamarré de rayures bleu et or; et qui, bien que beaucoup moins majestueux qu'Edouard, tenait assez de lui pour être regardé comme un fort bel homme. Toutefois, sa physionomie manquait de cet air franc et hardi qui donnait à celle du monarque un caractère si mâle et si héroïque. Ses traits étaient plus mignons, moins accentués, et un habile observateur eut deviné beaucoup de faiblesse et d'irrésolution dans ses yeux d'un bleu clair, et ses lèvres souriantes qui ne s'appuyaient jamais solidement l'une sur l'autre. Il ne portait

pas la longue robe, alors en si grande vogue; sa taille élancée se dessinait à son avantage sous un pourpoint collant qui lui descendait à mi-cuisse et dont le bas ainsi que l'encolure étaient garnis d'une bordure d'hermine. Les manches de ce vêtement étaient fendues de manière à laisser voir le blanc linon de la chemise et, de plus, ornées d'aiguillettes et de rosaces d'or. Sur son bras gauche était jeté un petit mantelet de velours doublé de fourrures, assez semblable au dolman des hussards de nos jours. Son chapeau ou bonnet, haut de forme, et rappelant la tiare, était surmonté d'une seule plume blanche et son genoux était ceint de la décoration de la Jarretière. Bien qu'un tel costume fût moins efféminé que celui d'Edouard, l'ensemble du personnage l'était beaucoup plus, en raison, peut-être, des formes moins musculeuses de son corps et de son extrême jeunesse; car George, duc de Clarence, malgré la part qu'il prenait aux réjouissances et même aux intrigues de la cour, n'avait encore que 17 ans. Posant sur l'épaule du comte sa main resplendissante de joyaux, le jeune prince murmura d'une voix mystérieuse: Arrêtez, — j'ai un mot à vous dire à l'oreille, noble Warwick.

Le comte qui, après Edouard, préférait Clarence à tous les membres de la royale famille

et qui avait toujours trouvé ce dernier aussi docile que le roi était intraitable (quand on contrariait son humeur ou ses passions), le comte, dis-je, répondit par un sourire d'amitié à l'accueil du jeune prince et se laissa entraîner par lui, loin des groupes de seigneurs qui emplissaient l'appartement, vers les accoudoirs d'une vaste fenêtre à chassis. Tandis qu'ils conféraient ensemble, les courtisans s'entre regardaient et plus d'un coup-d'œil de haine et de crainte était dirigé sur le comte; car ces courtisans se composaient en grande partie de parents ou d'amis de la reine; et, bien qu'ils n'osassent pas afficher ouvertement la rancune dont ils payaient le dédain orgueilleux de Warwick, cependant ils caressaient l'espoir de le voir bientôt disgracié et humilié, s'inquiétant peu que l'état fût dévasté par la tempête, pourvu qu'elle déracinât le chêne géant qui leur cachait le soleil et arrêtait encore leur croissance. Il y avait bien, il est vrai, dans le nombre quelques hommes d'une plus forte trempe et d'une plus haute naissance, quelques rares vétérans du grand-père du roi; lesquels se tenant à une distance hautaine de la foule, considéraient Warwick avec le même amour, la même vénération qu'avaient pour lui les métayers, les paysans et les artisans; car dans cette lutte toujours croissante mais sourde

de la bourgeoisie, la grande noblesse et la populace, comme on l'a vu souvent plus tard, étaient unies d'affections quoique mues par des vues toutes différentes; et la classe moyenne et marchande, parmi laquelle le penchant du comte pour les alliances françaises et son mépris pour le commerce avaient porté un grand coup à sa popularité, était seule à ne pas partager l'enthousiasme que le ministre au cœur de lion inspirait au reste de la nation. Il faut avouer néanmoins que l'élévation de la famille d'Elizabeth avait introduit à la cour une race beaucoup plus intelligente et plus éclairée que n'en avait nourri depuis longtemps un sol si peu propice; et dans ces disputes d'antichambre c'était l'orgueil de l'éducation et de l'esprit qui avait le plus beau rôle en face de l'orgueil de la naissance et des muscles.

Au nombre des ennemis du comte était un homme doué de toutes les qualités propres à en faire le chef d'un mouvement de réaction (qu'on nous passe l'expression), je veux parler d'Anthony Woodville, devenu seigneur de Scales par sa femme, et qui, en ce moment, se tenait debout au centre de l'appartement. Comme à l'approche d'un adversaire redoutable, les troupeaux se ressererrent lentement autour de leur guide, ainsi le parti de la reine se groupait len-

tement et peu à peu autour de cet homme remarquable, en voyant la présence prolongée de Warwick.

— Grand merci, dit le seigneur de Scales, d'un ton quelque peu affecté, la conjonction de l'ours et du jeune lion est un important présage sur lequel j'aimerais assez pouvoir consulter l'érudition d'un astrologue.

— On dit, remarqua un des courtisans, que le duc de Clarence tient en grande affection les domaines ou la personne de la dame Isabelle.

— Par ma foi, une assez belle fille, reprit Anthony, quoiqu'elle ait les traits un peu trop marqués, et un esprit tout à fait illettré, suivant toutes probalités; ce qui serait fâcheux, car Georges de Clarence a quelque goût pour les arts et la poésie; mais, comme l'a dit Occlève: l'or, l'argent, les joyaux, les étoffes et le luxe, rendraient Georges amoureux d'une figure encore moins gracieuse que celle de dame Isabelle, tout grand qu'est son nez. — Je gagerais mon meilleur destrier contre le bidet d'un tailleur qu'elle ne sait ni lire ni même épeler.

— Entends-tu, ce perroquet, murmura le seigneur de Saint-John à l'oreille d'un de ses compagnons d'armes de Touton, les temps sont-ils tellement sens dessus dessous, que maître Anthony Woodville puisse décocher ses quoli-

bets de traiteaux contre l'héritière de Salisbury et Warwick, en pleine antichambre royale.

— Et parler d'épeler et de lire, comme si c'étaient là des vertus cardinales! répondit son brusque compagnon; par Notre-Dame, j'ai chez moi deux jolies filles, qui ne trouveront jamais de maris, je suppose, vu qu'elles savent seulement filer et être chastes... deux talents qui ne fleurissent plus, pour les damoiselles, sous la rose blanche.

Pendant ce temps, Warwick et Clarence, sans se douter ou se soucier de l'attention qu'ils excitaient, continuaient à causer avec plus de chaleur encore que jamais.

— Non, Georges, non dit le comte, qui en sa qualité de descendant de Jean de Gaunt et d'allié de la famille royale, conservait, en petit comité, une familiarité toute paternelle avec les princes d'York, bien que, dans les occasions d'apparat, il témoignât scrupuleusement sa déférence pour leur rang; non, Georges, calme ta fougue, pour l'amour de ton frère et de l'Angleterre. Je suis aussi peiné que toi d'apprendre que la reine ne daigne pas même t'épargner dans son aigreur fiéleuse; mais il y a là, crois-moi, un charme qui doit se rompre tôt ou tard, et rendre à lui-même notre royal Edouard.

— Un charme, dit Clarence! pensez-vous

donc que sa mère Jacquetta ait ensorcelé le roi. Une allusion à de tels sortiléges, sortie de votre bouche, et répandue dans le peuple, éveillerait bientôt le même orage qui a enlevé Eléonore Cobham de la couche du duc Humphrey, pour la trainer dans les rues de Londres, vêtue d'une chemise de pénitente.

— Vraiment, dit avec indifférence le comte, je laisse de si graves questions aux prélats et aux prêtres. Le charme dont je parle est celui qu'exerce un beau visage sur un cœur inflammable ; et Edouard n'est pas assez constant pour que cette fascination ne finisse pas par s'user.

— Je regrette beaucoup, noble cousin, que vous quittiez la cour dans ces circonstances ; le cœur de la reine est pour la Bourgogne, la haine de la cité est pour la France ; et une fois que vous serez parti, je crains que le roi, à force d'être importuné, ne se décide à marier ma sœur au comte de Charolois.

— Oh ! s'écria Warwick, avec une imprécation qui retentit jusqu'au bout de l'appartement et fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent. — Mais, s'apercevant de son indiscrétion, il baissa la voix et murmura sourdement, en serrant presqu'avec rage le bras du prince.

— Si Edouard était capable de déshonorer

ainsi mon ambassade, de se jouer à ce point de ma bonne foi, de mon dévouement ; de me traîner ainsi dans la boue aux yeux de la chrétienté; alors, moi, moi..... — Il s'arrêta, et lâchant le bras du prince, il ajouta, d'une voix altérée : je laisserais à ses maîtresses, à sa femme et à ces poupées de soie dont il fait des pairs, ce qui est facile, mais dont il ne saurait faire des hommes, la tâche de défendre son trône contre le petits-fils d'Henry V. Mais tes craintes, ton zèle, ton amour pour moi, très-cher prince et cousin, te rendent injuste envers l'honneur royal et la loyauté chevaleresque d'Edouard. Je pars avec la certitude que, par cette alliance avec la France, j'enlève à la maison de Lancastre tout espoir de recouvrer ce royaume.

— Mais, ne serait-il pas sage de voir ma sœur Marguerite ? elle est altière et elle pense que vous pourriez au moins prendre la peine de lui demander son consentement, et de l'entretenir des bonnes qualités de son futur seigneur et maître.

— Les filles d'York seraient-elles déjà gâtées à ce point, par les manières et les principes d'une cour où, je ne puis, que Dieu me damne ! distinguer un homme d'une femme ? N'est-ce pas assez pour votre sœur de donner la paix à toute l'Angleterre et d'affermir le trône de son

frère? N'est-ce pas assez pour elle d'épouser le fils d'un roi descendant de Charlemagne et de saint Louis? Faut-il que j'aille, toque en main, lui roucouler les avantages physiques de l'époux que lui a choisi sa famille, lui jurer que les cheveux de son fiancé sont aussi longs que ceux d'Edouard, et qu'il salue avec toute la grace de maître Anthony Woodville? — Charge-toi de lui débiter cela, mon gentil Clarence, si tel est ton bon plaisir; — tout ce que Warwick pourrait lui dire, ne saurait qu'irriter son oreille, si elle est telle que tu la représentes.

Le duc de Clarence parut hésiter un moment, puis il dit, en rougissant légèrement :

— Alors, si c'est seulement aux parents d'une demoiselle qu'il appartient de disposer de sa main, puis-je espérer de vous une réponse gracieuse quand la dame Isabelle?....

— George, interrompit Warwick avec un sourire affectueux et paternel, — quand nous aurons mis l'Angleterre à l'abri de tout danger, le fils de Richard d'York ne pourra rien demander en vain à Warwick. Hélas! ajouta-t-il tristement, ton père et le mien ont mêlé leur sang et ont été unis dans la mort; et je pense qu'ils nous souriront du haut du ciel quand une génération plus heureuse cimentera par un mariage cette union sanglante.

Sans attendre de réponse, le comte s'éloigna soudain, jeta sa toque sur sa tête et poussa droit au milieu des courtisans qui continuaient à chuchoter. Ceux-ci s'écartèrent en s'inclinant profondément, devant sa marche hautaine, mais à peine eurent-ils vu son panache disparaître sous la voute de la porte, qu'ils éclatèrent en un concert d'exclamations indignées et de railleries sarcastiques sur son manque de savoir vivre.

Tandis que cette scène se passait dans les appartements intérieurs du palais, Marmaduke avec la franchise et l'entrain qui appartenaient à sa jeunesse et à son éducation, s'était promptement acquis une grande popularité parmi ses nouveaux amis, et il riait haut et fort avec un groupe de jeunes gens, près d'une table de galet alors que reparut Warwick.

Bien que le comte fût tellement détesté par les courtisans de première classe, il était encore le favori des chevaliers et des gentilshommes moins haut placés qui occupaient à la cour les postes secondaires ; et avec eux, de fait, ses manières si arrogantes pour ses ennemis, reprenaient l'aisance familière d'un chef idolâtré. Il fut charmé de voir le chemin qu'avait fait son protégé, et soulevant sa toque pour saluer d'un signe de tête le groupe des jeunes gens, il dit en appuyant son bras sur l'épaule de Marmaduke :

— Merci, et grand merci à vous, chevaliers et gentilshommes, pour l'accueil courtois que vous venez de faire au jeune fils d'un vieil ami. Notre roi a daigné l'admettre à la cour dont vous êtes l'ornement. Ah! maître Falconer, et comment se porte ton digne oncle? jamais plus brave chevalier n'a foulé la terre! Quel est ce jeune gentilhomme là-bas? un nouveau visage et un mâle visage sur mon ame! — daignez me le présenter, s'il vous plaît! Le fils d'un Saville! Messire, à mon retour, ne soyez pas le seul des Saville qui s'éloigne de notre table au manoir de Warwick. Maître Dacre, rappelez-moi à madame votre mère; elle et moi nous avons maintes fois dansé ensemble dans le bon vieux temps; nous revivons tous dans nos enfants. — Bonne fortune messieurs. Marmaduke, suivez-moi aux offices, vous logez au Palais, vous êtes gentilhomme de service du plus gracieux, et, si Dieu prête vie à Warwick, du plus puissant des souverains de l'Europe. Je verrai Montagu chez moi; il vous instruira de vos devoirs, et vous indemnisera de toutes les discourtoisies du Pré-aux-Jeux.

LIVRE TROISIÈME.

—

Dans lequel l'histoire passe de la Cour du Roi à la cellule du Savant,

Et relate les périls auxquels s'expose un philosophe en se mêlant des affaires du monde

I.

Le Sage solitaire et la Vierge solitaire.

Tandis que Marmaduke Nevile débutait ainsi dans une cour qui, bien que moins intelligente et moins raffinée que celles des époques plus récentes, était encore plus propre à éblouir l'imagination, à aiguiser l'esprit et à charmer les sens (car autour du trône d'Edouard, la chevalerie était dans toute sa splendeur ; l'intrigue toujours en jeu, le plaisir éternellement l'aîle au vent) ; Sybill avait amplement le loisir, dans sa solitude, de réfléchir aux incidents qui avaient précédé le départ de son hôte. — Bien qu'elle eût repoussé l'amour de Marmaduke, le ton du jeune écuyer, si prompt à changer ; ses paroles incohérentes, sa confusion, son brusque adieu suivant de si

près sa déclaration; n'avaient pu manquer de froisser en elle cet orgueil de femme qui ne s'endort jamais tant que la pudeur n'est pas morte. Toutefois, c'était là une des moindres causes de la profonde humiliation sous laquelle elle fléchissait ; le brocard significatif que lui avait lancé la chanson des tymbestères la blessait au vif ; le sourire calme et indifférent avec lequel l'étranger l'avait regardée ; la beauté de la dame qu'il accompagnait, éveillaient en elle un mélange de sentiments confus et contradictoires, mais dont le plus poignant était peut-être celui de la jalousie.

Au milieu de son trouble, les questions qu'elle s'adressait la faisaient tressaillir d'effroi ; si elle avait vraiment permis à ses pensées de s'arrêter trop tendrement sur un homme dont un abyme la séparait à jamais, que pouvait lui faire l'indifférence de cet homme? rien ; et pourtant elle eût donné des mondes pour chasser de son souvenir ce sourire insouciant.

Fuyant enfin devant la tyrannie de ces sentiments tous nouveaux pour elle, elle vint à jeter les yeux sur l'escarcelle qu'Alwyn lui avait fait remettre par la vieille Madge ; cette vue lui rendit le souvenir de son père, la douce joie d'avoir subvenu à ses besoins : elle serra le petit trésor, bien décidée à le consacrer entièrement

à Warner, et, après avoir lavé ses yeux pour qu'il n'y vit nulle trace de chagrin qui pût l'affliger, elle gagna d'un pas distrait la chambre du savant.

L'ardente vivacité de la jeunesse regarde comme quelque chose de merveilleux et de surnaturel cette vie en dedans de la vie que développe et nourrit la passion de la science, passion bien plus exclusive et bien plus puissante que l'amour ; passion qui ne réclame pas de sympathie, et qui s'isole au milieu de ses rêveries et de ses œuvres comme un Dieu au milieu de ses créations.

Le philosophe, lui aussi, avait éprouvé une vive affliction depuis sa dernière entrevue avec sa fille. Dans son orgueil, il avait voulu rendre Marmaduke témoin des opérations mystérieuses de sa machine qui, le matin même, avait paru naître à la vie, et, après le départ du jeune homme, en faisant seul son expérience, il s'était hélas aperçu que de nouveaux progrès n'avaient servi qu'à le jeter dans de nouvelles difficultés. Il avait fait le plus grand pas dans la création gigantesque des temps modernes, et il se trouvait arrêté par l'obstacle qui mit si longtemps en défaut le puissant Génie de notre époque. Le cylindre était là, là était la bouilloire, et pourtant, quoi qu'il fit, la vapeur refusait de faire

fonctionner le cylindre. Et maintenant, patient comme l'araignée qui reconstruit sa toile brisée, il s'occupait ardemment à fabriquer un nouveau cylindre avec d'autres matériaux. — C'est étrange, se disait-il, fort étrange que la chaleur du moteur ne favorise pas le mouvement, — Et buttant ainsi près de la vérité, il travaillait sur de nouveaux frais.

Cependant Sybill s'était assise sur un amas de fagots, dans un coin, et paraissait fort occupée à tracer des caractères sur le sol poudreux avec la pointe de sa pantouffle. Si fraiche, si belle, si jeune, au milieu de cette atmosphère enfumée, et de cette scène étrange, en face de cet homme usé, un poète l'eut prise pour la plus jeune des graces descendue dans la forge de Mulciber.

Le savant continuait à travailler, la jeune fille à renouer ses rêveries, et l'ombre du soir s'étendait peu à peu sur eux; la forge et le modèle se reposaient et le silence n'était interrompu que par le grincement de la lime d'Adam, ou par les exclamations de complaisance qui échappaient parfois à son enthousiasme. Ainsi, loin du fracas, du faste et des niaiseries du monde extérieur, même à cette époque turbulante et demi barbare, se développaient et travaillaient dans l'isolément (l'un dédaigné et ignoré, l'autre maudit et abhorré), les deux moteurs de tout

ce qui fait la vie morale des êtres d'élite de tous les siècles: l'imagination rêveuse de la femme et le génie actif de l'homme.

II.

Maître Adam Warner devient avare, et se conduit d'une manière honteuse.

Pendant deux ou trois jours, rien ne vînt troubler la monotonie extérieure de l'existence de la famille du Reclus. En apparence tout était rentré dans l'ordre accoutumé. Mais on n'entendait plus Sybill chanter dans l'escalier en montant auprès de son père. Bien qu'elle lui tînt compagnie aussi régulièrement qu'auparavant, sa jeune vivacité n'avait plus de ces mouvements pétulants, de ces folâtres babillages qui, par le passé, impatientaient si souvent notre savant, distrait de ses graves méditations. Les soucis, les inquiétudes du lendemain qui absorbaient d'ordinaire une si grande partie des journées de Sybill, lui avaient depuis peu

fait trève, car le prix des manuscrits vendus par Alwyn était suffisant pour défrayer leurs modestes besoins pendant bien des mois. — Adam de plus en plus abîmé dans ses études, n'avait pas l'air de s'apercevoir du surcroit d'abondance de sa table, non plus que de l'achat de plusieurs petits objets d'ameublement, inconnus chez lui depuis bien des années. Il dit seulement un matin : C'est étrange mon enfant, à mesure qu'il prend de la vie (et il montrait son modèle), il semble, aux yeux de mon imagination pourvoir de plus en plus au bien-être qu'il nous procurera un jour en réalité. Je ne sais, mais, la nuit dernière, j'ai trouvé ma couche merveilleusement mœlleuse, et les couvertures m'ont fait l'effet d'être plus chaudes qu'à l'ordinaire, car je ne me suis pas réveillé glacé.

— Ah! pensa sa fille en souriant à travers ses yeux humides, tant que mes soins pourront éloigner quelques cailloux de son sentier désolé, comment me plaindrais-je?

Leur isolement était maintenant parfois interrompu par les visites de Nicholas Alwyn. Le jeune orfèvre avait quelques notions de mathématiques élémentaires; de plus il n'était pas sans disposition pour les inventions mécaniques et il se plaisait à construire des horloges, quoiqu'un tel travail fût en dehors de sa profession.

Le désir de profiter des connaissances du savant servait de prétexte à son assiduité; mais Warner était tellement livré, corps et ame, à ses élucubrations qu'il ne s'occupait que fort peu de l'éducation de son nouvel ami. Néanmoins, Alwyn était satisfait, car il voyait Sybill, il la voyait sous la face la plus séduisante de son caractère, fille tendre, patiente, dévouée ; et ces vertus domestiques touchaient de plus en plus son honnête cœur d'Anglais. Mais toujours gauche et gêné, il ne trahissait rien de ses sentiments; il était rare qu'il adressât la parole à Sybill, et quand il le faisait c'était toujours avec une contrainte cérémonieuse. Ne se doutant nullement de sa conquête, la jeune fille n'était guère moins indifférente à ses visites qu'Adam Warner, lui-même.

Mais tout d'un coup les yeux et l'esprit d'Adam s'éveillèrent de leur long sommeil; tout d'un coup il flaira l'or, forcé qu'il était d'interrompre ses travaux, faute de pouvoir se procurer, avec ce qui lui restait du cadeau de Marmaduke, les précieux matériaux dont il avait besoin. Il était sorti un soir, à l'insu de Sybill, et il avait dépensé, au profit de son modèle, ses deux derniers marcs, mais en vain. Le mécanisme était, il est vrai, complet en lui-même ; car l'inventeur avait triomphé de la difficulté qui un

instant l'avait arrêté ; mais Adam avait compliqué son idée primitive en ajoutant à son invention de nouvelles pièces destinées à démontrer d'une manière palpable la puissance de son mobile. Afin de convaincre les ignorants, il était nécessaire à cette époque de leur mettre sous les yeux non-seulement le principe de la machine, mais encore quelques-uns de ses effets ; en d'autres termes, de leur faire voir un moulin tournant sans le secours de l'eau ou du vent, un véhicule mis en mouvement sans l'aide d'aucune force étrangère, par le fait seul de son moteur. — Or, ce projet complémentaire avait fait surgir devant lui de nouveaux obstacles. Pour le malheur de la science, non-seulement les livres et les instruments étaient fort chers alors, mais les savants, encore éblouis par les pompeuses illusions de l'alchimie, supposaient à l'or vierge ainsi qu'à diverses pierres précieuses des vertus toutes particulières, même pour les opérations pratiques les plus simples. — Un anneau de la chaîne de procédés que suivait Adam lui avait fait défaut, il s'était trouvé à court d'imagination, forcé d'arrêter son travail, et en parcourant le docte manuscrit, — hélas, perdu pour nous, dans lequel certains docteurs Allemands avaient cherché à expliquer les suggestions, grosses de conséquences, de Roger Bacon, il

était tombé sur un passage où il était dit que l'axe d'un certain rouage devait être de diamant. Or, il se trouvait que le mécanisme d'Adam, malgré sa complication dont la science moderne a démontré l'inutilité, n'avait nul besoin de la roue en question, ni à plus forte raison du diamant absent; il se trouvait aussi que l'intelligence de notre savant, extraordinairement lucide en ces matières, quoique fort obtuse dans la vie réelle, ne pouvait combiner aucune opération mathématique à l'aide de laquelle l'agence de l'essieu de diamant pût en rien remédier à la difficulté qui l'avait arrêté; et pourtant, en dépit de toutes ces raisons concluantes, le maudit diamant commença à lui trotter en tête, à l'obséder sans cesse; sur ce point, l'autorité Allemande était si positive, et elle avait si souvent dit vrai! — Et ce n'était pas tout, il ne s'agissait pas d'un diamant vulgaire... il en fallait un qui eût été doué, par certains charmes, de propriétés exceptionnelles; ce diamant devait être exposé pendant un nombre fixé d'heures aux rayons de la pleine lune; puis il était nécessaire de le laver dans un élixir primitif et merveilleux, dans la composition duquel entrait une assez grande quantité de l'or le plus pur. Ce joyau était destiné à être pour la machine, ce que l'ame est pour le corps, un prin-

cipe glorieux et pénétrant de vie et d'activité. Telles étaient les rêveries qui obscurcissaient le berceau de la science, et Adam, malgré sa raison, son érudition positive, n'était qu'un des enfants géants de l'aurore. Les phrases magnifiques et les promesses solennelles du mystique Allemand s'emparèrent de son imagination. Nuit et jour, qu'il veillât ou dormît, le diamant brillait à ses yeux sous les rayons silencieux de la pleine-lune ; et, pendant ce temps tout était arrêté ; — au dernier pas de sa découverte, il était frappé de paralysie. Alors appelant de tous ses désirs, le vil métal qui lui était nécessaire pour acheter la précieuse pierrerie et les ingrédients de son élixir, il s'aperçut soudain que l'argent avait été à l'œuvre autour de lui, qu'il avait dormi sur une couche moelleuse, et vécu somptueusement. — Il fut saisi d'une sainte colère. Comment Sybill avait-elle osé lui dérober son trésor, gaspiller pour le corps de boue ce qui eût pu profiter à l'esprit éternel ? Sous l'ardeur inquiète et tourmentée du savant, sous son dévouement sublime à son idée fixe, se cachait, à l'insu de son cœur simple et tendre, une cruauté insatiable. Le spectre de fer, son modèle, avait tout englouti, comme un Moloch, sa santé, sa vie, son amour, et il ouvrait maintenant la gueule pour dévorer son enfant. Adam se leva de sa

couche, — le jour commençait à poindre, — il endossa sa robe de chambre; il s'achemina à grands pas vers la pièce où dormait sa fille; — le pâle crépuscule glissait à travers la misérable fenêtre sans rideaux; mais Adam ne remarqua pas même que la pauvre enfant, qui avait provoqué sa colère en meublant la chambre qu'il occupait lui-même, n'avait rien dépensé pour rendre la sienne moins inhabitable et moins triste.

Un bahut et deux escabeaux vermoulus, une paillasse à terre, sur laquelle reposait Sybill, ses pauvres vêtements soigneusement pliés à côté de son grabat, c'était là tout ce qu'éclairaient les rayons du matin. Rien, rien, si ce n'est cet air indicible d'ordre et de propreté que répand autour d'elle une ame virginale de jeune fille, même dans le plus vil réduit; rien, pour distinguer de la chaumière habitée par la fille du plus bas mercenaire, la chambre de celle dont l'enfance s'était passée au milieu des cours! Mais lui, lui, qui avait jeté dans le gouffre de son idée fixe, la fortune de son père et celle de son enfant, il ne vit rien de cette pénurie oublieuse d'elle-même; car le diamant dansait devant ses yeux. Il s'approcha du lit; quel contraste entre cette couche de paysan étendue entre quatre murs nuds, avec la beauté délicate

et enchanteresse de la jeune dormeuse! — Les couvertures, insuffisantes, laissaient en partie à découvert un cou de neige, une épaule arrondie; la figure reposait sur le bras avec une grace enfantine, les joues étaient légèrement colorées, et les lèvres s'épanouissaient en un sourire, car pendant son sommeil, la vierge rêvait..... Un doux rêve ! — C'était un spectacle à toucher le cœur d'un père, à changer ses battements en prières silencieuses; — pourtant, n'accusez pas Adam de dureté, ne le traitez pas d'homme dénaturé parce qu'il n'éprouva pas alors ce qu'eussent ressenti des cœurs plus durs que le sien; — car le père ne vivait pas alors en lui, l'homme même n'était plus; comme son modèle, il n'était rien qu'une machine de fer; sa vie, c'était son idée fixe.

— Sus, sus, enfant, dit-il d'une voix sourde, où est l'or que tu m'as caché; éveille-toi et avoue-moi tout.

Si brusquement arrachée à son beau rêve, Sybill tressaillit et aperçut le visage avide et hagard de son père; — étrange et indéfinissable était l'expression de cette physionomie: elle n'était ni menaçante, ni irritée, ni même sévère; les yeux regardaient dans le vide, les traits étaient tendus et pourtant une animation intense et égarée éclairait et pénétrait cet en-

semble, c'était la figure d'un somnambule. Dans le premier trouble de son réveil, Sybill crut en effet que tel était l'état de son père ; mais l'impatience avec laquelle il lui secouait le bras en ouvrant convulsivement sa main restée libre et en répétant : l'or, Sybill, l'or ! Pourquoi me l'as-tu caché ? la convainquirent promptement que l'esprit de Warner était sous le coup de la maladie qui faisait à la fois toute sa faiblesse et sa force.

— Mon père, dit-elle d'une voix pitoyable, ne voulez-vous pas vous laisser les moyens de soutenir votre force et votre santé jusqu'à la réalisation de vos espérances ? Ah ! mon père ! c'est pour vous seul que votre Sybill a mis de côté ses faibles gains.

— L'or, répéta machinalement Adam, mais d'un ton plus doux... tout, tout ce que tu as... comment te l'es-tu procuré? parle?

— Par le travail de ces mains : Ah!... ne me regardez pas avec cet air sévère.

— Toi, toi qui n'as pour ayeux que des chevaliers, toi travailler! dit Adam, dans les yeux duquel flamboyait son vieux instinct de gentilhomme, tu as eu tort.

— Ne travaillez-vous pas, vous aussi?

— Oui, mais pour tout un monde... L'or, l'or.

Sybill se leva, et jetant pudiquement sur ses

épaules le vieux manteau qui couvrait sa paillasse, elle alla ouvrir un bahut, y prit l'escarcelle et la tendit à son père.

—Si tel est votre bon plaisir, recevez-le donc, et que Dieu le fasse prospérer entre vos mains.

Avant que les serres d'Adam eussent pu s'abattre sur le trésor, une main brusque le saisit à l'épaule, l'escarcelle fut arrachée à Sybill, et le corps décharné et à demi nu de la vieille Madge s'interposa entre le père et l'enfant.

— Eh, messire, dit-elle de sa voix criarde et fêlée, j'ai bien pensé, quand j'ai entendu votre porte s'ouvrir et vos pas précipités retentir sur l'escalier,que vous n'aviez pas de bonnes œuvres en tête. Fi, mon maître, fi ! Je me suis cramponnée à vous quand tous vous jetaient la pierre, et quand la faim au dedans et les insultes au dehors étaient mon unique salaire; car je vous avais toujours regardé comme un homme bon et généreux, bien qu'à peu près fou. Mais voler ainsi votre pauvre enfant, la laisser mourir d'inanition et de douleur, — non, non, halte-là! Nous autres vieilles gens, nous sommes faits à cela. Mais la jeunesse, c'est différent. Jetez les yeux autour de vous. Je me rappelle encore ce qu'était cette chambre lors de votre arrivée dans la demeure de vos pères. Vierge du ciel! il y avait là un beau lit, chau-

dement drapé de damas de soie. Ces murs de pierres étaient garnis d'une tapisserie de Flandre, que la reine Marguerite avait donnée à Madame pour son mariage... et il fallait voir comme c'était merveilleux, avec ces histoires de la bible qui réjouissaient les yeux et édifiaient les bons chrétiens. Eh, messire, ne vous souvenez-vous pas du digne chevalier aux chausses écarlates, qui s'appelait Maître Adam comme vous, et de sa femme, madame Eve, avec sa pimpante tunique bleue et son corsage garni de dentelles. Et maintenant, maintenant jetez les yeux autour de vous et voyez à quoi vous avez réduit votre enfant.

— Chut, chut, Marguerite, fit Sybill, tandis que Warner contemplait la vieille servante avec un trouble évident, mêlé d'une honte naissante, promenant ses regards autour de la chambre et poussant de temps en temps de profonds soupirs étouffés.

— Mais moi, je ne veux pas me taire poursuivit Madge, je veux dire ce que j'ai à dire; car je vous aime tous deux, et j'aimais aussi ma pauvre maîtresse qui est morte et défunte. Ah! messire, vous avez raison de gémir, cela vous fait du bien; et maintenant que notre douce demoiselle est grande, maintenant que vous devriez songer à amasser une dot pour elle, car pas de

mariage où il n'y a pas de quoi faire bouillir le pot! maintenant vous lui arrachez le peu qu'elle a gagné à la sueur de son front, à elle! oh! honte à votre cœur!... et pour quoi, pour quoi, messire? — pour que les voisins mettent le feu à votre maison, et que les enfants...

— Silence femme, cria Adam d'une voix tonnante, silence, sortez!

Et il accompagna ces mots d'un geste si imposant que Madge, réduite au silence, quitta la chambre en jetant sur Sybill un regard de compassion. Adam demeura un instant immobile; mais quand il sentit les bras de son enfant s'enlacer à son cou; quand il entendit sa voix, luttant contre des larmes, le conjurer de ne pas faire attention aux folies de la vieille domestique, le prier de prendre tout, tout; lui répéter qu'il serait facile de regagner plus encore, la glace de sa philosophie se fondit tout d'un coup; l'homme se réveilla en lui, et étreignant Sybill sur son cœur, il couvrit de baisers ses joues, son front et ses mains, en balbutiant : Non, non, pardonne-moi, pardonne à la cruauté de ton père... à force de penser il faut que j'aie perdu la raison... oui, oui, je suis vraiment tombé en démence. Pauvre enfant, pauvre Sybill — et il se mit à lui caresser les joues avec une pitié enfantine et déchirante : — pauvre enfant comme

tu es pâle, — si frêle, si délicate! et cette chambre, — et ton isolément, et... ah! ma vie a été pour toi une malédiction et pourtant je voulais la léguer comme un bienfait à tout l'univers.

— Mon père, mon père bien-aimé, ne parlez pas ainsi, — Vous me brisez le cœur... Voici, voici... prenez cet or; ou plutôt, car il ne faut pas que vous vous exposiez de nouveau aux insultes, laissez-moi l'employer à acheter ce dont vous avez besoin. Apprenez-moi, avec confiance, sans...

— Non, non, s'écria Adam, avec cette énergie qui cherche à s'effrayer elle-même, — je ne voudrais pas pour toutes les merveilles accomplies par la science, je ne voudrais pas charger mon ame de cette infamie. Dépense cet or pour toi, garnis cette chambre, achète-toi des vêtements, tout ce qui t'est nécessaire... je le veux... je l'ordonne... Et écoute-moi bien : une autre fois, s'il t'arrive de gagner encore de l'argent, cache-le à ma vue, cache-le soigneusement, — les désirs des hommes sont d'infames tentateurs. Je ne m'étais pas encore aperçu, en m'adonnant à la sagesse, que j'avais un vice... Je m'éveill et c'est pour trouver en moi un avare et un voleur.

Là-dessus il s'enfuit et gagna sa chambre dont il verrouilla la porte.

III.

Un étrange visiteur. — Tous les âges de l'humanité enfantent leurs humanitaires.

Sybill, dont le noble cœur saignait pour son père, et qui se reprochait maintenant de lui avoir caché son petit pécule, se hâta de s'habiller pour monter auprès de lui, et chercher à adoucir les pénibles émotions que l'honnête rudesse de Madge avait éveillée en lui. Mais avant qu'elle eût achevé sa toilette, elle entendit frapper lourdement à la porte du dehors; la voix chevrotante de Madge répondit à une autre voix sonore et vibrante, et bientôt la vieille domestique gravit l'escalier conduisant au laboratoire de Warner, suivie d'un homme que Sybill reconnut à l'instant, car il n'était pas facile à oublier, pour le protecteur qui avait sauvé la mai-

son des fureurs de la populace. —Elle se recula vivement, alors qu'il passa devant sa chambre, et elle attendit, stupéfaite et quelque peu alarmée, le retour de Madge. Cette vénérable personne, après avoir décidé, non sans peine, le philosophe à ouvrir sa porte et à recevoir l'étranger, redescendit l'escalier et marcha droit à la chambre de sa jeune maîtresse...

—De la gaîté, de la gaîté, ma chère enfant, dit la vieille femme... J'espère que nous allons avoir des jours meilleurs; car le digne homme que je viens d'introduire m'a assuré qu'il venait dire à maître Warner des choses qui tourneraient fort à son profit. Et c'est un fameux personnage que ce Robin ! — Vous avez vu comment il a empêché les mécréants de brûler la maison!

— Quoi! vous connaissez cet homme Madge? Que fait-il? qui est-il?

Madge prit une mine embarrassée :

— C'est là plus que je saurais vous en dire, ma douce maîtresse. Mais quoiqu'il ne soit dans le quartier que depuis quelques semaines, tout le monde le respecte et en fait grand cas. On dit qu'il est riche et bon; il fait beaucoup de bien aux pauvres.

Tandis que Sybill écoutait les explications de Madge, l'étranger, qui avait soigneusement refermé derrière lui la porte du laboratoire, adres-

sait ainsi la parole au savant, après l'avoir examiné silencieusement pendant quelques instants :

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, Adam Warner, nous avions tous deux, sur le dos, des sacs d'écoliers; regardez-moi bien.

— En vérité, répondit languissamment le philosophe, encore sous le coup de l'abattement que lui avait laissé sa scène avec Sybill, — je ne puis me rappeler vos traits ; et il ne me semble pas probable que nous ayons été camarades d'études, vu que mes cheveux sont gris et qu'on me dit vieux, tandis que vous, vous êtes encore dans toute la verdeur de l'age.

— Pourtant, reprit l'étranger, il n'y a guère entre nous que quelques deux ans de différence. Alors que tu dévorais des textes arides et que tu débitais du latin à l'aune, ne te souvient-t-il pas d'avoir connu un certain vaurien, nommé Robert Hilyard qui mettait sans cesse le trouble dans la classe, et qui, finalement, se fit bannir de ce monde d'enfants, comme plus tard, on l'a banni du monde des hommes, pour avoir poussé le faible à résister au fort.

— Ah! s'écria Adam, dont le visage s'éclaira d'une lueur de plaisir; — serais-tu vraiment ce querelleur, ce batailleur, ce séditieux au cœur si franc, à l'ame si courageuse,

ce Robert Hilyard de mon enfance? Ah! ah! c'étaient là de joyeux temps... Je n'en ai plus connu de semblables.

Les vieux compagnons d'étude se serrèrent cordialement la main.

— Le monde n'a pas trop bien traité ta personne ni ton escarcelle, j'en ai peur, mon pauvre Adam, dit Hilyard; tu peux à peine avoir cinquante ans, mais tes doctes études les ont fait peser sur ton dos comme soixante, tandis que moi, bien que toujours au milieu des fatigues, sans cesse remuant et m'agitant, me passant de dîner et vivant dans la crainte de la potence, je suis encore aussi robuste et aussi plein de santé que le jour où je tuai mon premier daim dans la forêt du roi et où j'embrassai la jolie fille du forestier.—Et pourtant, Adam, si ce qu'on m'a dit de tes occupations est vrai, il paraîtrait que toi et moi nous avons travaillé dans le même but : toi à rendre le monde autre qu'il n'est, et moi.....

— Quoi! as-tu sucé, toi aussi, le lait amer de la philosophie, toi, Rob le batailleur?

— Je ne sais si cela se nomme de la philosophie; mais pardieu, Edouard d'York l'appellerait de la rébellion; — ce qui revient presqu'au même, car l'une et l'autre font la guerre à l'ordre établi, répondit Hilyard avec plus de

profondeur que n'en promettaient ses manières insouciantes. — Il s'arrêta, et appuyant sa large main sur l'épaule de Warner, il reprit :

— Tu es pauvre, Adam.

— Bien pauvre, bien pauvre.

— Ta philosophie fait-elle fi de l'or ?

— Que peut la philosophie sans or ? Elle est un dragon dévorant, et l'or est sa pâture.

— Malgré ta douceur, tu as toujours été un garçon sans peur, pour peu que ta tête s'échauffât ; braverais-tu bien quelques dangers en vue d'une forte récompense?

— Ma vie brave le mépris des hommes, les tenaillements de la faim et peut-être le poteau et le bûcher. Le soldat ne brave pas autant de dangers que le savant dans un siècle d'ignorance.

— Bravo, c'est bien là l'air calme d'un héros et tes paroles me touchent; écoute-moi, tu étais dans l'habitude, alors qu'Henry de Windsor était roi d'Angleterre, de conférer avec lui sur de doctes matières. Il est maintenant prisonnier à la Tour ; mais ses geoliers lui permettent encore de recevoir de pieux moines et d'inoffensifs savants. Je te demande de te présenter auprès de lui, et en échange de cette démarche, je suis chargé, par des hommes plus riche que moi, de te faire tenir vingt bonnes pieces d'or.

— Vingt pièces d'or, une mine, un pactole! s'écria Adam dans un transport d'irrésistible joie, vingt pièces d'or, ô véritable ami! mon œuvre verra donc enfin le jour.

— Mais écoute-moi, Adam, car je ne veux pas te tromper, cette visite a ses dangers. Il faut d'abord que tu t'assures si l' esprit du roi Henry (car il est roi encore quoi qu'un usurpateur porte sa couronne), est sain et lucide. Tu sais qu'il est sujet à de sombres accès de démence; mais si, comme ses amis l'espèrent, tu le trouves en possession de sa raison, de ses facultés, tu lui remettras certains papiers que tu me rapporteras revêtus de sa signature. — En cas de succès, sache que tu peux servir à restituer à la maison de Lancastre, la pourpre et le trône: que tu auras pour protecteurs dans tes études, des princes et des comtes; que ta fortune et ta réputation seront faites. — Si tu échoues, si on te surprend, Edouard d'York ne sait pas pardonner : — ton salaire sera l'arbre le plus proche et la plus forte corde.

— Robert, dit Adam qui avait prêté à ces paroles une attention extraordinaire; — tu agis franchement avec moi, comme un homme doit agir avec un homme. Je suis peu au fait des stratagèmes et de la politique, des guerres, et des souverains, et, à cela près que le roi Henry,

quoique fort ignorant en mathématiques, et plus porté pour les alchimistes que pour les chercheurs de solides vérités, s'est montré gracieux deux ou trois fois à mon égard, je ne saurais, entre ces quatre murs, avoir de préférence pour le règne d'un Henry ou celui d'un Edouard; mais j'ai un roi qui règne dans mon cœur et, hélas, il m'accable de lourdes taxes et de rudes fardeaux.

— Je comprends, dit le visiteur, tu manques d'argent pour acheter des livres et des instruments, et ton souverain à toi, c'est ta triste passion. — Tu affronteras le péril?

— Oui, dit Adam, j'aimerais mieux aller chercher ce dont j'ai besoin dans l'antre du lion que de faire ce que j'ai failli faire aujourd'hui.

— De quel crime veux-tu parler? mon pauvre philosophe, dit Robin en souriant.

— Ma fille se fatigue à gagner du pain pour *elle*, et pour *moi* du superflu... et j'ai cherché à la voler, mon vieux camarade! Ah, ah! qu'importent cordes et gibets à celui qui est tenaillé par de telles tentations.

Une larme mouilla l'œil gris du brusque étranger.

— Ah! Adam, dit-il tristement, l'homme ne lit au fond de son cœur qu'à la lueur du flambeau que tient le squelette de la pauvreté; mais

toi, ouvrier de la science, tu as les mêmes intérêts que le pauvre qui pioche et qui bêche. Quoique d'étranges circonstances aient fait de moi le serviteur et l'émissaire de Marguerite, ne va pas croire que je ne sois que le valet des grands. — Tu sais, peut-être, reprit-il après un court silence, que ma race remonte plus haut que celle de ces nobles Normands qui s'enorgueillissent des brigands, leurs aïeux. Notre famille est issue du fameux Thane saxon, à qui sa main ouverte et prodigue valut le nom d'Hildegardis (1). Il va sans dire que nous avons été bien abaissés, avec notre nation, sous ces Barons normands; nous n'en avons pas moins continué à être appelés gentilshommes et ordonnés chevaliers. Mais moi, en devenant homme, je me sentis plus Saxon que gentilhomme, et comme sorti d'une race sujette et vassale, je fus seulement un enfant du peuple saxon. Mon père, ainsi que toi, était un penseur, un érudit. J'ose t'avouer, à toi, qu'il était Lollard, et, chez ces hardis ennemis des vices du clergé, la religion s'allie à un esprit d'indépendance qui demande pourquoi le peuple

(1) *Hildegardis* en vieux allemand, une personne d'un caractère noble ou généreux. Baronetage de Woltan, article, Hilyard ou Hildyard de Pattrington.

devrait être éternellement le jouet et la proie des seigneurs et des grands. J'étais fort jeune encore que mon père, redoutant la roue et le fagot en Angleterre, se réfugia dans la ville anséatique de Lubeck. Là, j'appris de graves vérités : comment on conquiert et maintient sa liberté. Plus tard je visitai les républiques d'Italie, et je cherchai à m'expliquer pourquoi elles étaient si avancées dans tous les arts et toutes les industries de la vie civilisée, tandis que les habitants plus braves de la France et de l'Angleterre, paraissaient des sauvages auprès des bourgeois florentins; que dis-je, des vignerons lombards. — Je vis que, lors même que ces républiques étaient victimées par quelque tyran ou podesta, leurs populations conservaient des droits et énonçaient des pensées qui les faisaient plus grandes et plus libres encore que les communes d'Angleterre après toutes leurs guerres tant vantées. — Je revins dans mon pays, et je m'établis dans le Nord, comme les francs-tenanciers mes ancêtres. Les vastes domaines de mes pères étaient échus à la branche aînée de notre famille, et formaient un fief seigneurial pour le sire Robert Hilyard, qui, plus tard, périt à Touton pour les Lancastriens; mais j'avais amassé de l'or dans les pays étrangers, et j'acquis une ferme près du

château de Middleham du seigneur de Warwick. La guerre éclata entre York et Lancastre. Le comte de Warwick convoqua ses vassaux, et moi entre autres, puisque je vivais sur ses terres. — Je me présentai devant le grand comte, et je lui dis hardiment, à lui que les communes regardaient comme leur ami et comme l'ennemi de tout abus, que la guerre à laquelle il m'appelait à prendre part, ne me semblait qu'une lutte de seigneurs ambitieux, et que je ne voyais pas quel avantage en reviendrait aux communes, quel que fût le vainqueur. Le comte m'écouta et daigna raisonner avec moi; puis, quand il vit qu'il ne m'avait pas convaincu, il me laissa libre d'agir à ma guise, car c'est un noble chef, et j'admirai jusqu'à l'orgueilleux emportement avec lequel il s'écria : Warwick ne veut pas du bras quand il n'a pas le cœur! Plus tard, j'ai été à même de lui payer ma dette, et de lui prouver que la souris peut ronger les lacs du lion. — Mais revenons à moi. Je quittai donc le pays, — car, près d'un si grand homme, je me défiais de ma résolution; et je me fixai dans le voisinage d'York. Ainsi donc, Adam, tandis que tous les environs étaient hérissés de piques et d'espadons, tandis que mon cousin et homonyme gagnait des lauriers et perdait du sang, moi, moi ton ami le batailleur, je vi-

vais en paix avec ma femme et mes enfants ; car j'étais alors marié, et ma femme et mes enfants m'étaient chers. Mais, quoique loin des camps, j'étais toujours en mouvement, car mes paroles enflammaient les cœurs des paysans, et la plupart d'entre eux, malgré leur ignorance, partageaient mes opinions. Un jour que j'étais allé à York pour vendre mon blé, il arriva au village un jeune capitaine, un enfant, Edouard, comte de March, qui levait des recrues. Tu m'écoutes avec toute ton attention, Adam ? Eh bien donc, les paysans s'éloignaient des troupes et des bannières, répondant aux beaux mots de pays et de gloire : Robin Hilyard nous dit que nous n'avons rien à gagner que des horions ; laissez-nous à nos bêches et à nos charrues... Oh ! Adam, cet enfant, ce capitaine, le comte de March, maintenant le roi Edouard, se contenta de répondre : ce Robin Hilyard doit être un homme de sens ; montrez-moi sa demeure. Ils lui désignèrent mes meules de paille, mes granges, ma maison ; et, en moins de cinq minutes, tout était incendié. — Dites à ce manant, à son retour, que c'est ainsi qu'Edouard de March, bon pour ses amis et terrible pour ses ennemis, récompense le lâche qui détache de leur chef les gens du Yorkshire.— Et à la lueur des poutres enflammées, en face

de la foule pâle et silencieuse, il partit pour la bataille qui devait lui livrer le trône.

Hilyard s'interrompit, et terrible à voir était la souffrance empreinte sur ses traits.

— Je revins pour trouver un monceau de cendres, — pour trouver ma femme en démence... pour trouver mon enfant...—mon fils, grand Dieu! effrayé par les torches et les soldats, il avait couru se tapir dans un coin; — on n'avait pu le découvrir que trop tard, quand ses cris, partant des ruines croulantes, arrivèrent aux oreilles de sa mère,—et son cadavre calciné, broyé, sanglant, gisait sur le sein de sa mère!

Adam se leva; — son aspect était méconnaissable; le savant voûté avait fait place au descendant des chevaliers; et, se redressant de toute sa hauteur, il semblait chercher de la main la garde d'une épée. — Il poussa une malédiction étouffée; et Hilyard, de cette voix sourde et basse qui trahit une profonde émotion, continua ainsi son récit :

— Bénie soit la mère du Christ, la mère de l'enfant mort, mourut elle aussi; et moi je restai seul, sans femme, sans enfant, réduit à la misère. Je déclarai la guerre au monde entier. — Mon vieil amour pour la liberté, le seul qu'on m'eût laissé, devint un crime. Je m'enfonçai sous l'ombre des forêts; je fus un

chef de brigands sans pitié, oh ! oui, sans nulle pitié, pour tout capitaine Yorkiste, pour tout chevalier éperonné, pour tout seigneur ; mais les pauvres, les Saxons mes compatriotes, ils avaient souffert, — et ils n'avaient rien à craindre. — Un soir... tu connais cette histoire, — tout ménestrel de village la chante en s'accompagnant de sa viole, — une femme majestueuse, une fugitive poursuivie traversa ma route. Elle conduisait par la main un enfant plus jeune d'un an ou deux que celui qu'on m'avait assassiné. — Ami, me dit d'une voix ferme l'étrangère, sauvez le fils de votre roi ; je suis Marguerite, reine d'Angleterre... Je les sauvai tous deux ; depuis lors le chef de brigands, le franc républicain, le fils du Lollard, devint l'ami de la reine. Devant moi s'offrait au moins l'occasion de me venger de l'infâme meurtrier. Maintenant vois-tu pourquoi je viens te trouver, pourquoi je te pousse au milieu des dangers ? — N'avance pas si tu veux ; la colère m'échauffe le sang ; il se peut que tous les rois depuis Saül ne vaillent pas une vie de savant. Et pourtant, continua Hilyard avec plus de calme, il me semble que quiconque travaille à quoi que ce soit, a les mêmes intérêts que le peuple. Cet usurpateur d'York, cet homme sanguinaire, ce roi femmelette avec

ses prostituées et ses ivrognes!.. mais son existence seule suce la vie des enfants du travail! Par les guerres civiles et les séditions, par les luttes qui demandent les bras du peuple, le peuple gagnera enfin ce qui lui revient.

— J'irai, dit Adam, en s'acheminant vers la porte.

Hilyard le saisit par le bras; — Mais quoi! ami, tu n'as pas même les documents qu'il s'agit de faire signer; et comment t'introduirais-tu dans la prison? Prête-moi toute ton attention... ou plutôt, ajouta le conspirateur, en remarquant l'air distrait du pauvre Warner, — laisse-moi dire un mot à ta fille... les femmes ont du tact, de la finesse, elles sont bonnes pour marcher en éclaireurs en tête des hommes. Adam, Adam! tu retombes dans tes rêveries, — et il secoua rudement le bras du philosophe.

— Je t'écoute, répondit Warner avec une humble douceur.

— Avant tout, reprit Hilyard, il te faut l'autorisation de voir le roi Henry,—pour l'obtenir, on doit s'adresser, ou au gouverneur de la Tour, le seigneur de Worcester, homme cruel, qui pourrait fort bien la refuser... ou au chambellan d'Edouard, le lord Hastings, seigneur bon et humain, qui l'accordera volontiers. Que ta fille ignore le but de ta visite; persuade-lui que tu

désires seulement voir le roi pour en donner des nouvelles à Marguerite; qu'elle ne sache pas qu'il y a sous jeu des intrigues et des dangers, — de la sorte, son ignorance sera pour elle une garantie de sûreté. — Mais charge-la d'aller demander au lord-chambellan, au nom d'un docte clerc, la permission de rendre visite au docte prisonnier, pour... ah!... une bonne idée, cette étrange machine est sans doute l'invention dont parlent tes voisins, — qu'elle te serve de prétexte... laisse croire que tu veux seulement expliquer au prisonnier ton mécanisme pour le distraire; me comprends-tu, Adam?

— Oh! le roi Henry verra mon modèle... et quand il sera sur le trône...

— Il protégera le savant, interrompit Hilyard. Bien, bien, attends-moi ici, je vais causer avec ta fille.

Repoussant doucement Adam, il ouvrit la porte; et, ayant descendu l'escalier, il trouva Sybill dans l'embrasure de la vaste fenêtre.

L'anxiété qu'avait causée à celle-ci la visite d'Hilyard, fut prompte à se calmer, dès qu'il lui eût appris qu'il était un camarade d'études de son père, et qu'il était venu renouer avec lui sa vieille amitié. Quand elle l'entendit parler en termes touchants de l'exil de la reine et de

son fils, de leur désir bien naturel d'être mis au courant de la santé du roi, son cœur aimant, oubliant l'insolence hautaine de sa royale maîtresse, s'ouvrit à toute la généreuse sympathie que désirait éveiller le conspirateur. — Voilà qu'il s'offre une occasion d'apprendre en quel état est le pauvre captif, ajouta Hilyard. Il a ouï parler des travaux de votre père et il désire le questionner lui-même sur leur nature. On admet auprès de lui, avec l'autorisation du lord-chambellan, les savants avec lesquels il se plaisait à s'entretenir. Voulez-vous contribuer pour votre part à l'œuvre de charité, en allant demander la permission voulue au seigneur de Hastings. Vous savez que votre père a de fréquentes distractions; il pourrait oublier qu'Henry de Windsor n'est plus sur le trône, et lui donner le titre de roi en présence du lord-chambellan : — bévue que la loi qualifie de haute trahison.

— Certes, dit vivement Sybill, si mon père est décidé à visiter le pauvre prisonnier, je suis prête à aller trouver pour lui le seigneur de Hastings. Mais au nom de la vieille amitié qui vous unissait à lui, au nom de votre salut, n'attirez pas au milieu des dangers un être si simple et si confiant.

— Il n'y a pas de dangers, interrompit Hilyard, si vous vous chargez d'obtenir la permis-

sion. — Je dirai plus — une récompense l'attend, une récompense qui, non-seulement le tirera de la misère, mais lui sauvera encore la vie.

— La vie!

— Eh oui, ne voyez-vous pas qu'Adam Warner meurt lentement, non de la faim du corps, mais de celle de l'ame. — Il lui faut de l'or pour que ses travaux puissent récolter leur salaire; si cet or lui manque, le chagrin le minera jusqu'à le tuer.

— Hélas! hélas! c'est trop vrai!

— Cet or dont il est affamé, il le gagnera honorablement. Ce n'est pas tout. Vous verrez le seigneur de Hastings : il est moins érudit peut-être que Worcester, qu'Anthony Woodville, mais il a l'esprit vaste et profond; tout le monde le vante, excepté les parents de la reine. Il aime les savants, il est bon pour le malheur, il rit des superstitions de la foule. Vous le verrez et vous pourrez l'intéresser au sort et au génie de votre père.

— Votre voix a l'accent de la franchise et je veux me fier à vous, répondit Sybill. Quand dois-je me présenter chez ce seigneur?

— Aujourd'hui si vous le voulez. Il habite la Tour, et reçoit, dit-on, tous ceux qui réclament ses services ou son appui.

— Soit donc, aujourd'hui, répondit froidement Sybill. Hilyard admira un instant sa physionomie si noble dans sa jeune résignation, dans sa douce fermeté; puis après avoir murmuré : que Dieu soit avec vous, nous nous reverrons demain; il descendit l'escalier et sortit.

Parvenu dans la rue, il sentit son cœur se déchirer : s'il arrivait malheur à cette douce brebis, au père de cette pauvre enfant, ce serait un pesant remords pour mon ame. Mais non, chassons ces idées. Dieu ne peut pas permettre que le sanguinaire Edouard triomphe encore longtemps. Sur ce vaste échiquier de vengeances et de grands intérêts, il faut pousser les hommes de droite et de gauche comme des pions et cuirasser son ame contre les chances du jeu.

Sybill monta auprès de son père. Déjà les pensées du savant étaient rétournées à son modèle; il vivait d'avance de la vie que l'or promis devait donner à son idée encore muette. Il est vrai que les appendices ingénieux qu'il avait voulu joindre à sa machine pour convaincre la raison et frapper l'imagination, n'étaient pas encore achevés (faute du diamant arrosé des rayons de la lune), mais pourtant le moteur, complet en lui-même, avait de quoi exciter la curiosité et mériter des encouragements à l'inventeur.

Aussi le philosophe, transporté d'espérances, préparait-il soigneusement son modèle à paraître devant un homme qui avait porté et pouvait porter encore une couronne. Mais avec toute la finesse astucieuse et innocente qui distingue souvent les enthousiastes, ces sublimes habitants des frontières de la folie et de l'inspiration, Adam, au milieu de son ivresse, ne laissa rien deviner à sa fille des dangers qu'il allait courir, de la correspondancedont il devait être l'intermédiaire. Mais qui sait? peut-être avait-il oublié tout cela? Jamais le valeureux Warwick lui-même, au milieu des batailles, ne s'inquiéta aussi peu des périls que ce paisible savant, dans les rêveries de son cabinet solitaire.—Aussi sa fille oublia-t-elle ses craintes et sa défiance. Ne voyant plus dans la visite projetéequ'une distraction pour le sombre désespoir d'Adam, une chance de succès pour ses espérances, elle revêtit son costume de fête, s'enveloppa de sa capuche et sortit accompagnée de Madge. Près du manoir d'York, en face du Sanctuaire et du palais de Westminster, les deux femmes prirent un bateau qui les déposa sur les degrés de la Tour.

IV.

Le seigneur de Hastings.

William, seigneur de Hastings, était un des hommes les plus remarquables de l'époque. Philippe de Comines rend témoignage à sa réputation de sagesse et de vertu. Fils d'un chevalier d'ancien lignage, mais de modique fortune, il avait su s'acquérir fort jeune encore un rang et une influence, qui ne le cédaient peut-être qu'à ceux de la famille des Nevile. Ainsi que le seigneur de Montagu, il cumulait les talents du soldat et du courtisan. Mais comme homme d'état, comme penseur, comme diplomate, Montagu, avec toute sa finesse rusée, était loin d'approcher de Hastings.—Sous ce point de vue, ce dernier n'eut que deux égaux : le premier, Georges, archevêque d'York, le plus jeune des

frères de Warwick ; — le second, un enfant dont l'intelligence n'était pas encore développée, mais qui laissait déjà deviner un génie inquiet, calculateur, subtil autant qu'audacieux ; et cet enfant auquel les philosophes d'Utrecht avaient appris à raisonner, et que Warwick avait instruit dans la science des armes, c'était Richard, duc de Gloucester.

Les manières du seigneur de Hastings avaient grandement contribué à son élévation. En dépit de la fraîche date de sa grandeur, les plus hautains d'entre les antiques Barons ne le voyaient pas d'un mauvais œil, tant sa tenue était à la fois mâle et modeste. — Il était simple, ennemi de l'ostentation, doué de ce charme indicible qui donne la popularité auprès des petits, et fait bienvenir des grands (1). Pour réussir à cette époque, il fallait avoir certains vices ; et Hastings ne blessait aucun

(1) Lors de l'accession au trône d'Édouard, les services rendus par Hasting sfurent évalués si haut par son parti que, non-seulement le roi, mais encore plusieurs seigneurs contribuèrent à mettre sa fortune en harmonie avec sa nouvelle position en lui faisant des dons d'argent et de terres. Plus tard, quand il partit avec Édouard pour la France, il vit se joindre à sa suite, non moins de deux seigneurs, neuf chevaliers, cinquante-huit écuyers et vingt gentilshommes, — Baronage de Dugdale, p. 583. Histoire d'Angleterre, de Sharon Turner, vol. III, p. 380.

amour-propre par un rigorisme hors de mode. — Il n'était pas fort bien vu de la Reine, qui le connaissait pour le compagnon de plaisirs d'Édouard, et qui, plus tard, l'accusa de pousser son infidèle époux à d'indignes amours. On ne peut nier qu'il ait marché en tête de tous les autres courtisans dans ces intrigues que nous appelons les écarts de la folie, bien qu'elles mènent souvent à la sagesse désillusionnée de Salomon. Mais chez Hastings, le libertinage avait pour excuse des passions ardentes. Dans sa jeunesse, il avait débuté par un amour profond et malheureux ; et c'était en grande partie pour s'étourdir qu'il se plongeait dans le tourbillon des plaisirs. Sous la légèreté chatoyante de sa conversation, comme sous la dissipation de sa vie, se cachait la mélancolie d'un homme digne d'un plus noble emploi. Cependant, cette débauche de bon ton n'était pas le seul défaut qui fît tache au caractère de vertu que Comines assigne à Hastings. L'expérience des hommes l'avait rendu quelque peu cynique ; et il ne se faisait pas scrupule d'exploiter, au profit de ses plaisirs et de son ambition, des moyens que ses instincts élevés et son sens droit ne pouvaient approuver [1]. Toutefois, quoique le monde l'eût gâté,

[1] Voir dans Comines, liv. VI, une curieuse anecdote

il n'avait pu l'endurcir. Peu d'hommes aussi capables agissaient plus souvent par entraînement, et ses premiers mouvements étaient presque toujours généreux ; mais, plus tard, venaient les regrets de l'expérience, et la réflexion cherchait à défaire ce qu'avait dicté le cœur. — Malgré ses succès auprès des femmes, il n'avait rien de l'égoïsme impitoyable du sensualiste ; c'était plutôt la faiblesse vertigieuse de la jeunesse, que le parti pris calculé du libertin déjà mûr, qu'il apportait dans toutes ses liaisons. Comme on le voit, ses vices eux-mêmes avaient leur charme, leur amabilité, tandis que, dans les choses importantes de la vie, la sensitivité intelligente de sa nature ne servait qu'à aiguiser sa pénétration, et à stimuler son énergie. Avec un écrivain italien, il eût pu dire que : « En se soumettant à l'influence des femmes, il avait appris à gouverner les hommes ». — Pour résumer, en un mot, ses qualités importantes et la fascination qu'il exerçait, qu'il nous suffise de rappeler que le seigneur de Hastings fut le seul homme que Richard III paraisse avoir aimé pendant

sur ce que M. Sharon Turner appelle avec esprit, la coquetterie morale de Hastings, anecdote où se révèle le fond de son caractère.

son enfance, et le seul qu'il semble avoir redouté alors qu'il résolut de se faire Roi ([1]).

Hastings était seul dans son appartement, quand son page lui annonça, en souriant, une jeune demoiselle qui refusait de communiquer, à tout autre que lui, le but de sa visite.

Ce fut avec assez d'impatience que le chambellan leva les yeux de dessus un superbe recueil manuscrit des sonnets de Pétrarque, écrit en lettres d'argent, qui était ouvert sur sa table; mais, après avoir murmuré : il n'y a qu'Édouard pour qui jamais figure de femme ne soit importune, il ordonna au page d'introduire l'étrangère.

La jeune fille entra et la porte se referma aussitôt.

— Ne soyez pas alarmée, mademoiselle, dit Hastings touché de la timidité pudique que respirait toute la personne de sa visiteuse. Qu'avez-vous à me dire?

Au son de sa voix, Sybill tressaillit et poussa une faible exclamation. C'était son protecteur du Pré-aux-Jeux qu'elle avait devant les yeux.

Ramenant encore plus avant sur ses traits sa capuche par un mouvement instinctif, elle posa

([1]) Sir Thomas Moore, dans la vie d'Édouard V, parle de la grande affection que Richard portait à Hastings.

la main sur le verrou de la porte comme pour s'apprêter à se retirer.

Le seigneur sentit sa curiosité piquée. De nouveau, il examina attentivement l'inconnue qui semblait fuir devant ses regards ; puis se levant lentement et lui prenant le bras :

— Jeune fille, dit-il d'une voix froide et sèche, quel service viens-tu me demander? parle... je t'en prie, parle.

Sybill triompha de son émotion ; et, levant son voile, elle soutint avec l'assurance de l'innocence, le regard scrutateur qui s'appuyait sur elle.

— Vraiment, mon beau seigneur, dit-elle, j'ignorais, croyez-moi, j'ignorais que ce fût au seigneur de Hastings que j'avais tant d'obligations. Je ne suis venue vous trouver que pour mon père, maître Adam Warner, qui désirerait vivement obtenir la permission accordée à d'autres savants, de visiter le seigneur Henry de Windsor, qui autrefois s'est montré gracieux pour lui, afin de distraire les ennuis de sa captivité en lui montrant un curieux instrument qu'il a inventé.

— Sans doute, répondit Hastings qui méritait sa réputation d'humanité, sans nul doute je me ferai un plaisir, (et sa grace, le roi n'en sera pas offensée) de témoigner toute la courtoisie et l'indulgence possibles à l'infortuné gentilhomme que l'intérêt de l'Angleterre nous condamne

à tenir incarcéré. Je connais, de réputation, votre père, mademoiselle ; c'est un homme simple et honnête, en qui nous ne saurions redouter un conspirateur; et j'ai aussi entendu parler de vous depuis notre séparation.

— De moi, noble seigneur !

— De vous, dit Hastings avec un sourire ; et, avançant un siége à Sybill, il prit sur la table un manuscrit enluminé : j'ai à remercier votre ami, maître Alwyn, de m'avoir procuré ce trésor.

— Quoi, mon seigneur, dit Sybill, l'œil étincelant, — vous seriez le... le...

— L'heureuse personne qu'Alwyn a enrichie à si bas prix. Oui, ne m'en voulez pas de cette bonne fortune. Vous avez, il me semble, de plus précieux trésors à accorder à un autre.

— Mon seigneur !

— Non ! je ne veux pas vous faire de la peine. Le jeune gentilhomme a une belle tête, à ce que j'ai vu, puisse-t-elle être le gage d'un cœur loyal.

Ces paroles causèrent à Sybill une émotion d'étrange plaisir. Elles semblaient prononcées avec un accent de tristesse; et elles avaient éveillé cette capricieuse coquetterie, vanité instinctive de la femme, que charment les souffrances qui attestent son empire. Hastings l'observa : sur ses traits rayonnait tant de bonheur émané du

fond de l'ame; si jeune, si virginale, si franche, et, pourtant, si fine et si intelligente était sa physionomie, que, tout blasé que l'avaient rendu ses faciles amours, il sentit s'émouvoir en lui des sentiments plus purs et plus tendres qu'il n'en avait éprouvé de longtemps. — Oui, se dit-il à lui-même, il est certains jouets avec lesquels ce serait un crime de badiner pour les jeter ensuite au rebut, au milieu des débris des passions oubliées.

Il se retourna vers la table, et se mit à écrire la permission demandée ; puis il la tendit à Sybill, en disant : Votre jeune galant est maintenant à la cour, à ce qu'il me semble. — C'est là une périlleuse épreuve, surtout pour un jeune homme, à qui son nom de Nevile ouvre la porte des honneurs et des dignités. On apprend parfois dans les cours à trahir l'amour pour Plutus; et maint riche seigneur accorderait son héritière au plus pauvre gentilhomme de la famille du comte de Warwick et Salisbury :

— Puisse ce bonheur arriver à l'hôte de mon père, répondit Sybill; car il paraît avoir le cœur bon et loyal.

— Vous avez bien de l'abnégation, ma douce maîtresse, dit Hastings, surpris de son ton dégagé; puis il ajouta après un court moment de réflexion : ou, serait-ce vraiment de l'indiffé-

rence? — n'ai-je pas vu votre main dans la sienne le jour où ces odieuses tymbestères vous ont jeté leurs augures railleurs, parce que votre amour levait les yeux, non plus haut que votre mérite, mais peut-être plus haut que votre fortune.

L'ivresse de Sybill redoubla encore. Oh ! il ne s'était donc pas appliqué à lui-même ces allusions, il ne devinait pas son secret. Elle rougit et sa rougeur était si chaste et si virginale, tandis que le sourire dont elle était accompagnée exprimait une joie si ineffable, que Hastings s'écria avec une admiration qui n'était pas jouée :

— Assurément, ma belle demoiselle, c'est vous que Pétrarque avait vue dans ses rêves quand il parlait de la rougeur de femme et du sourire d'ange de sa Laura. Malheur à l'homme qui vous ferait souffrir. Adieu. Je ne voudrais pas vous voir trop souvent, à moins que je ne dusse vous voir toujours.

Il porta la main de la jeune fille à ses lèvres avec un air chevaleresque, puis, ouvrant la porte, il appela son page, qu'il chargea de la reconduire jusqu'à l'enceinte extérieure.

Sybill fut plus flattée de ce brusque renvoi qu'elle ne l'eût été de voir Hastings se jeter à genoux pour la retenir. Comme le monde lui paraissait changé tandis qu'elle regagnait légèrement sa demeure !

V.

Maître Adam Warner et le roi Henry VI.

Le lendemain matin Hilyard se présenta chez Warner, apportant cette fois les lettres qui devaient être transmises à Henry. Le conspirateur se fit expliquer par le savant le mécanisme intérieur d'Eureka à laquelle Adam avait ajouté, en travaillant toute la nuit, un des plus ingénieux appendices qu'il eût encore combinés (sans le secours du diamant), pour servir de commentaire au principe de son invention. Les papiers furent déposés dans un des mille compartiments dont cet appendice était plein ; et ils y étaient assez bien cachés pour déjouer les recherches les plus minutieuses.

Après avoir exhorté son ami à la discrétion, Hilyard, dont l'activité n'avait négligé aucun

préparatif nécessaire, appela un robuste porteur, qu'il avait laissé au bas de l'escalier, et transporta, avec son aide, la lourde machine au-delà du jardin, dans une ruelle où une mule était prête à recevoir le fardeau.

— Laisse-toi guider par cet homme de confiance, mon cher Adam, dit Hilyard; il te fera passer par des rues où tu ne seras pas exposé aux molestations de tes féroces voisins. Appelle tout ton esprit à la surface. Promptitude et bonne chance!

— Ne crains rien, dit dédaigneusement Adam, — dans le voisinage des Rois la science est toujours en sûreté. Bénie sois-tu ma fille, — continua-t-il en posant une main sur la tête de Sybill qui l'avait suivi en silence. Maintenant il est temps pour toi de rentrer.

— Je vais avec vous, mon père, dit Sybill avec fermeté. Maître Hilyard, murmura-t-elle, c'est plus prudent; — mon père pourrait tomber dans un de ses accès de rêverie.

— Vous avez raison. Accompagnez-le, du moins jusqu'à l'entrée de la Tour. Tout à côté est la maison d'une noble et digne dame, que connaît notre ami Hugh, vous pourrez y attendre le retour de maître Warner; car il serait peu séant à votre sexe, que vous restassiez dans la cour au milieu des pages et des soldats.

Adam, ta fille doit faire route avec toi.

Adam n'avait pas écouté un seul mot de cette allocution, ce qui ne l'empêcha pas de faire machinalement un signe de tête approbateur. — S'étant mis en marche, il fut fort stupéfait, en arrivant au bord du fleuve, d'apercevoir Sybill à ses côtés. Toutefois, il ne songea pas à la renvoyer; et Hugh ayant trouvé une barque assez vaste pour contenir la petite caravane, y compris la mule, il laissa, sans mot dire, sa fille prendre place à ses côtés.

Bien que le malheureux Henry fût gardé d'assez près pour empêcher toute tentative d'évasion, sa captivité, comme on l'a vu, n'était alors agravée par aucune rigueur inutile. Ceux qui l'approchaient le traitaient avec respect : sa table était plus recherchée que ne le réclamaient ses habitudes d'abstinence, et les moines et les savants étaient autorisés à égayer sa solitude de leurs graves entretiens. D'un autre côté, on avait apporté une vigilance jalouse à prévenir toute correspondance entre le prisonnier et la Reine Marguerite ou les Lancastriens exilés. Tous les émissaires qu'on avait découverts avaient été impitoyablement châtiés. Un certain Hawkins avait été mis à la question pour avoir tenté d'emprunter de l'argent destiné à la Reine, chez le fameux marchand, sir

Thomas Cook. Un cordonnier, convaincu de l'avoir aidée à se mettre en rapport avec ses partisans, avait été torturé avec des tenailles de fer rouge jusqu'à ce que mort s'en suivît. Diverses personnes avaient encore été suppliciées pour de semblables motifs ; mais rien n'avait pu dompter l énergie de Marguerite et le zèle de ses alliés.

Sans conscience ou sans crainte des dangers auxquels il s'exposait, le philosophe venait d'arriver au but de sa course et de débarquer en vue de la forteresse palatine. Hugh s'approcha d'une maison de noble apparence, frappa à la porte qui lui fut ouverte par un vieux serviteur; et, après avoir disparu un moment, revint annoncer à voix basse à Sybill, que la maîtresse du logis était une bonne Lancastrienne, et la priait d'attendre auprès d'elle le retour de maître Warner.

Sybill, après avoir pressé sans crainte la main de son père, car elle n'avait redouté pour lui que les insultes de la populace, suivit Hugh dans un bel appartement, jonché de roseaux, où une dame âgée, à l'air distingué, brodait à son métier. Cette personne, veuve d'un seigneur tué au service d'Henry, lui fit un gracieux accueil, et Hugh se retira pour achever sa mission. Le savant, la mule, Eureka et le porteur, s'achemi-

nèrent vers la partie du sombre palais qu'habitait Henry.— Arrivés là, ils furent arrêtés, et Adam, après avoir longtemps cherché en vain le passeport du chambellan, le découvrit enfin à sa manche, où la prévoyance de Sybill l'avait fixé par une épingle. Sur ce, le gentilhomme fut appelé pour examiner le permis, et bientôt on admit notre philosophe en présence de l'illustre prisonnier.

— Et dis-moi, demanda au guide un officier subalterne, adossé à la poterne du corps de bâtiment (nommé maintenant la Tour sanglante), non loin de la tourelle occupée par le prisonnier [1] : qu'est-ce donc que le précieux fardeau qu'on t'a confié?

— Vraiment, messire, répondit Hugh, je ne sais trop... c'est quelque curieuse boîte de marionnettes, quelque plaisante invention, que maître Warner, qui est, dit-on, un fort ingénieux personnage, a obtenu la permission d'apporter ici pour distraire le seigneur Henry.

— Une boîte de marionnettes, dit l'officier, d'un ton de vive curiosité ; par la messe, cela doit être réjouissant à voir. Lève le couvercle, mon garçon.

— Sauf votre respect, je ne l'oserais jamais,

[1] La Tour de Wakefield.

reprit Hugh... je ne puis rien sans un ordre.

— Obéis donc au mien, allons arrière; et l'officier soulevant le couvercle avec son poignard, satisfit sa curiosité. Sainte Vierge! s'écria-t-il en reculant désappointé, cela ressemble plus à un instrument de tortures qu'au gai bagage d'un jongleur. Mais c'est hideux.

— Chut, dit un des flaneurs qui emplissaient toujours les cours du palais-forteresse, chut, bas la toque et genou en terre.

L'officier tressaillit, et apercut en se retournant un jeune homme de petite taille, qui s'avançait lentement vers la poterne, suivi de trois ou quatre seigneurs, et devant qui toutes les têtes se découvraient, tous les genoux fléchissaient.

Le jeune homme fixa un regard scrutateur sur la mule, puis de la mule il le tourna vers le porteur, et celui-ci pâlit et frémit sous cet œil perçant qui semblait fouiller au fond des cœurs.

— Qui peut être ce jeune seigneur, murmura Hugh à l'oreille de l'officier?

— Le prince Richard, duc de Gloucester, — or ça, qu'on se découvre valet.

— Sûrement, dit le prince en s'arrêtant près de la poterne, sûrement ce n'est pas là une mule chargée de provisions pour Monseigneur

Henry de Windsor. Confier le soin de l'approvisionner à un manant qui ne porterait pas la livrée royale, serait manquer de respect à un si digne hôte et chevalier, que sa grace, le Roi, est hélas forcée, malgré elle, de tenir à l'abri des malicieux desseins des rebelles et des perturbateurs.

— Monseigneur, dit l'officier qui avait adressé la parole au guide, un certain maître Adam Warner vient d'être introduit, sur la présentation d'un laisser-passer, auprès du seigneur Henry de Windsor; et cette mule porte une bizarre invention, destinée à amuser sa seigneurie.

La douceur et l'urbanité qui caractérisaient à cette époque le ton et les manières du duc de Gloucester, et qui avaient valu à son enfance, conjointement avec ses talents déjà reconnus, cette affection générale et cette réputation de gravité qu'il sut conserver, jusqu'à ce que Richard III, secouant la toison de brebis du jeune prince, eût fait supposer au monde qu'elle n'avait été pour lui qu'un manteau hypocrite; cette douceur et cette urbanité, dis-je, avaient cependant en elles quelque chose de singulièrement imposant. Comme nous avons tous dû l'observer, quand une volonté de fer se cache sous des formes contenues et faciles, cette ré-

serve avenante, si elle ne passe pas pour de la fausseté, inspire l'idée d'un caractère maître de lui, du calme majestueux de la force et intimide bien autrement que le port le plus impérieux. Quiconque connaissait le duc, savait aussi qu'en dépit de sa mine doucereuse, son humeur était irritable et sujette à des élans de passions orageuses, dont on le louait grandement de savoir triompher. D'ailleurs, son tempérament nerveux perçait souvent même dans ses moments les plus gracieux. Alors que sa voix était le plus musicale, son sourire le plus enchanteur, — qu'un rien vînt à le blesser, et la contraction des muscles de sa figure, le frémissement de ses paupières, sa lèvre qu'il mordait, et sa main qui jouait avec son poignard (1), prouvaient assez combien d'efforts il avait à faire pour conserver son empire sur lui-même. En ce moment, tandis que son regard s'appuyait sur les traits pâles de Hugh, et sur la mule chargée d'Eureka, son visage s'était empreint d'une expression sinistre et il avait instinctivement saisi le manche de son poignard.

— Ton nom, ami, demanda-t-il ?

— Hugh Withers... s'il plaît à Monseigneur.

— Hem ! tu es du Nord à ce que me dit

(1) Pol. Virg., 565.

ton accent. Es-tu au service de maître Warner ?

— Non , Monseigneur ; il m'a seulement loué avec ma mule pour transporter...

— Ah ! c'est vrai , pour transporter ce que renferme ton mannequin; — ouvre-le. Par saint Paul , c'est là , en effet , un étrange attirail de jongleur. Ce maître Adam Warner ; — il me semble que j'en ai entendu parler ; — un savant , un érudit... Hem ! qu'on me fasse voir le sauf-conduit. C'est bien ; il est signé du seigneur de Hastings.

Toutefois , le prince continuait encore à tenir le passeport , et à examiner d'un œil soupçonneux le mécanisme d'Eureka, qui étalait devant lui la laideur compliquée de ses portes , de ses tuyaux , de ses rouages et de sa cheminée. En ce moment un des serviteurs d'Henry descendit de la tour de Wakefield , et demanda la permission de faire transporter la machine auprès du prisonnier.

Richard garda un instant le silence avant d'accorder la permission requise ; puis, se tournant vers l'officier qui avait épié avec anxiété sa physionomie, il lui dit d'une voix douce, en déridant son front : Certes, tout ce qui peut divertir monseigneur Henri doit être un innocent passetemps, et je suis charmé qu'il soit en humeur de se récréer ; cela donne un démenti à quiconque

serait tenté de nous accuser de trop de rigueur à son égard. Oui, ce permis est en bonne forme.

Et le prince, rendant la passe à l'officier, s'enfonça sous la sombre voûte à jamais associée au souvenir de Richard de Glocester, au-dessous même de la chambre dans laquelle la tradition affirme que furent assassinés les enfants d'Edouard.— Cependant, tout en s'éloignant, le duc Richard ne cessait de se retourner en arrière pour jeter des regards furtifs sur le porteur.

— Lovell, dit-il à un des gentilshommes de sa suite, cet homme est du Nord!

— Et bien, Monseigneur?

— Le Nord a toujours été attaché aux Lancastriens. Maître Warner est accusé de sorcellerie... Vrai Dieu, j'aimerais à examiner à fond son invention... Holà ! maître Catesby, approchez. — Retournez sur vos pas, et dès qu'Adam Warner et son mécanisme auront été congédiés, envoyez-les-moi tous deux dans la chambre du roi. Vous me comprenez. Nous aussi, nous désirons voir un échantillon de son savoir-faire. — Et ne perdez de vue ni le savant, ni le manant, aussitôt qu'ils reparaîtront ; car la trahison a des ressources bien ingénieuses.

Catesby s'inclina, et Richard, sans plus de paroles, se dirigea vers les appartements royaux, situés au-delà de la tour Blanche, du côté du

fleuve, et qui ont été démolis depuis longtemps.

Cependant le guide, aidé d'un serviteur, avait transporté le modèle dans la chambre de l'auguste captif. Henri, vêtu d'une robe fort ample, marchait lentement de long en large, la tête affaissée sur son sein. L'appartement était meublé d'une manière fort convenable, et révélait assez d'égards pour le haut rang du prisonnier; car Edouard, quelque féroce et impitoyable qu'il fût dans ses accès d'emportement, ne s'abaissait jamais de sang-froid à des cruautés de détail.

On peut encore voir cette pièce: sa forme est octogone; mais les murs, maintenant nus et dégradés, étaient alors ornés de peintures représentant des scènes tirées de l'Ancien Testament; la porte, au lieu d'être située où elle l'est actuellement, s'ouvrait sous l'arche en ogive de la face centrale, et donnait dans une petite antichambre où l'on serre maintenant des archives et de vieux parchemins. A droite en entrant, était le lit du prisonnier, bizarrement sculpté et enveloppé de rideaux de damas. A l'autre bout, l'enfoncement qui faisait face à la porte formait un petit oratoire. Outre le crucifix et le livre de messe, on y voyait une infinité de petits vases d'or et de cristal renfermant de prétendues reliques de saints et de martyrs; trésors qui avaient coûté

au roi des sommes énormes, que ses seigneurs eussent préféré lui voir employer à acheter des armes et des coursiers. Un jeune homme nommé Allerton, l'un des trois gentilshommes à qui Edouard avait octroyé le droit de se présenter à toute heure auprès d'Henry, et qui, de fait, habitait un autre appartement dans la tour de Wakefield, partageant ainsi, en quelque sorte, la captivité de son ancien souverain, était assis à une table, d'où il suivait d'un regard attentif les pas de son maître.

Un petit épagneul reposait, pelotonné sur lui-même, dans un coin de la chambre. Bondissant en sursaut, à l'entrée du porteur, il poussa des aboyements glapissants, tandis qu'un sansonnet, charmé de ce tapage, battait des ailes dans sa cage, près de la fenêtre, en répétant : « Méchants hommes, méchant monde, pauvre Henry. »

Le captif s'arrêta en entendant ces cris, et un sourire mélancolique et résigné effleura ses lèvres. Sa personne avait peu perdu de ces avantages extérieurs qui le distinguaient à l'époque où Marguerite d'Anjou, l'héroïne des ménestrels et des trouvères, avait abandonné la cour de son père, ce royaume des poètes, pour le fatal trône d'Angleterre. Mais la beauté, qualité si précieuse d'ordinaire pour les rois, n'était pas chez lui d'un

caractère à commander le respect et à exciter l'admiration d'un peuple turbulent et d'une noblesse hautaine : ses traits, réguliers il est vrai, étaient fins et délicats, et avaient une expression de douceur timide ; sa personne, quoique haute de taille, n'avait rien de masculin ni de robuste, les membres inférieurs étaient trop maigres, le corps trop gras ; et la pâleur maladive des mains dénotait une mauvaise santé ; il y avait quelque chose de vague et d'oublié dans ses yeux d'un bleu clair, et surtout sa démarche penchée, lente, indécise et lourde, trahissait une absence totale d'énergie. Tout dans cette physionomie bienveillante, dans cette voix moëlleuse, dans ces manières résignées, respirait cette langueur aimante, cette faiblesse débonnaire qui provoquait l'outrage des insolents, le mépris des audacieux, la révolte des turbulents ; car, dans les temps orageux, ce sont plutôt les vertus que les vices d'un roi qui sont ses ennemis.

— Et maintenant, mon bon seigneur, dit Adam en s'empressant d'aider le porteur à déposer le modèle sur la table, maintenant je vais vous expliquer mon invention, cette pensée à qui il a fallu tant de laborieuses années pour prendre cette forme de fer.

— Mais d'abord, dit Allerton, ne serait-il pas convenable d'éloigner ces braves gens? Un

inventeur n'aime pas à laisser pénétrer son secret, avant d'avoir pu en receuillir les profits.

— Assurément, assurément, dit Adam ; et, alarmé de cette idée, il jeta le pan de sa robe sur son Eureka.

Le serviteur s'inclina et sortit. Hugh le suivit, mais non sans avoir échangé un regard d'intelligence avec Allerton.

Dès qu'il ne resta plus dans la chambre qu'Adam, le captif et maître Allerton, celui-ci se leva, et, jetant vivement les yeux autour de lui, s'approcha du mécanicien ; Vite, vite, messire, murmura-t-il, on ne nous laisse pas souvent sans témoins.

— Vraiment, dit Adam qui avait oublié rois, mines et contre-mines pour s'absorber tout entier dans son invention, — vraiment jeune homme, ne soyez pas si pressé... Je vais commencer. Sachez donc, mon seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers Henry qui contemplait Eureka avec un air d'indolente rêverie, sachez que plus de mille ans avant l'ère chrétienne, un certain Héro d'Alexandrie découvrit la force de la vapeur produite par l'eau en ébulition... Que cet agent n'ait pas été inconnu aux anciens sages, c'est-là une chose qu'attestent les prétendus prodiges, inexplicables sans cela, des oracles païens ; — mais quant à notre com-

patriote et prédécesseur, Roger Bacon qui suggéra, le premier, que des voitures pouvaient marcher sans chevaux, que des vaisseaux...

— Par le ciel, messire, interrompit Allerton avec une violente impatience, ce n'est pas pour nous débiter de telles sornettes sur les trivialités des hommes et les malices du diable, que vous avez risqué votre peau. Le temps est précieux. — J'ai été prévenu que vous aviez des lettres pour le roi Henry. Hâtez-vous de les remettre... vite, vite.

Au début de cette sortie, la figure de l'enthousiaste s'était enflammée d'indignation; mais les dernières paroles lui rendirent le souvenir de sa mission.

— Fougueux jeune homme, dit-il avec dignité, il se peut que les siècles futurs portent un autre jugement sur ce que tu nommes des sornettes triviales, et ils élèveront bien haut peut-être cette pauvre invention, alors que les luttes d'York et de Lancastre seront déjà tombées dans l'oubli.

— Tu l'entends, dit Henry en souriant et en posant sa main sur l'épaule du jeune homme, qui se disposait à répondre par quelques paroles brusques et dédaigneuses. Tu l'entends; ne t'ai-je pas souvent répété la même chose? Nous autres enfants d'un jour, nous nous imaginons

que nos querelles éphémères ont seules le pouvoir de remuer le monde. Hélas! nos aïeux avaient la même conviction, et ils dorment, eux et leurs dissensions, dans la tombe de l'oubli. — Non, maître Warner, — car ici le pauvre Warner, rougissant de sa forfanterie en face de la douceur d'Henry, cherchait à s'excuser, — non, messire, non ; — vous avez raison de mépriser nos sanglants et futils combats pour une couronne d'épines, car :

La royauté n'est que soucis;
La pompe est sans stabilité,
Les trésors sont des piéges tendus sous nos pas,
Et le néant est prompt à les engloutir. (1)

Et pourtant, messire, croyez-moi, vous n'avez pas lieu de vous enorgueillir de votre génie et de vos travaux, car la science et la pensée sont aussi vaines et aussi fécondes en tourments d'esprit que la guerre et le pouvoir, — c'est seulement, ô prétendant à la sagesse, c'est seulement quand nous prenons notre essor vers le ciel que nos ames échappent aux piéges de l'oiseleur.

— O mon saint roi, s'écria Allerton en s'incli-

(1) Vers que sir John Harrington attribue à Henry, dans les *Nugæ Antiquæ*, en les qualifiant du titre de charmante poésie. Baldwyn les attribue également au malheureux monarque, dans sa tragédie du roi Henry VI.

nant profondément les larmes aux yeux, ce dédain même pour vos droits ne sert qu'à vous en rendre plus digne. Souvenez-vous, pour votre fils au moins, si ce n'est pas pour vous, que l'usurpateur est assis sur le trône du vainqueur d'Azincourt! Messire, vos lettres.

Adam, déjà fort impatient de réparer son oubli, réussit enfin, après avoir un instant poursuivi ses souvenirs rebelles, à tirer les papiers du labyrinthe au fond duquel il les avait cachés; ayant coupé le fil de soie qui les retenait, Henry poussa une exclamation de joie, en jetant les yeux sur le caractère des lettres.

— Ma Marguerite, ma femme, — mais bientôt il pâlit et ses mains tremblèrent. Que les saints la protégent! Elle ici, sous un déguisement... à Londres!

— Marguerite, notre héroïque souveraine! cette femme au cœur viril! s'écria Allerton en joignant les mains, alors soyez certain... — Mais il s'interrompit soudain et saisissant le bras d'Adam, il l'entraîna à l'écart, tandis qu'Henry poursuivait sa lecture. Maître Warner, nous pouvons nous fier à vous.., vous êtes un des nôtres... C'est Robin de Redesdale qui vous envoie, je le sais, nous pouvons nous fier à vous.

—Jeune homme, répondit gravement le philosophe, les craintes et les espérances du pouvoir

ne sont pas au nombre des passions qui tourmentent le plus l'ame d'un étudiant; je ne me suis chargé que d'apporter ici ces papiers, et de remporter ce qu'on me donnerait.

— Mais tu l'as fait par amour pour la cause, la vérité et la justice?

— Je l'ai fait en partie parce que j'étais indigné de ce qu'on avait fait souffrir à Hilyard, mais en partie aussi pour gagner l'or, répondit Adam avec simplicité; et son air noble, l'élévation de son front, la sérénité de ses traits, contrastaient tellement avec la bassesse des dernières paroles de son aveu, qu'Allerton fixa sur lui un regard stupéfait sans lui répondre.

Pendant ce temps-là, Henry avait achevé la lettre et parcouru avec un profond soupir les papiers qui y étaient joints : Mon Dieu ! mon Dieu ! encore des troubles, encore du danger, encore de l'inquiétude, encore du sang ! — Il fit signe au jeune homme d'avancer, et l'attirant vers la fenêtre, tandis qu'Adam retournait à son modèle, il lui mit les papiers dans la main. Allerton, dit-il, tu m'aimes, mais tu es du petit nombre de ceux qui, dans ce pays déchiré, aiment aussi Dieu ; tu n'es pas un guerrier, un de ces hommes de fer, — conseille-moi. Vois, Marguerite demande que je signe ces papiers ; l'un autorise et sollicite une levée d'hommes dans les

contrées du nord; le second offre un libre pardon à tous ceux qui abandonneront Edouard; le troisième qui me semble plus étrange et moins digne d'un roi que les autres, promet d'abolir tous les impôts ainsi que toutes les lois qui oppriment les communes, et (dis-moi, est-ce là une sainte et pieuse clause?) de rechercher les exactions et les abus de pouvoir du clergé de notre sainte Eglise.

— Sire, dit le jeune homme après avoir lu rapidement les papiers, notre souveraine donne de bonnes raisons pour obtenir votre consentement à deux au moins de ces mesures. Voyez les noms de cinquante gentilshommes tous prêts à prendre les armes dans l'intérêt de votre cause, dès qu'ils y seront autorisés par votre royal appel. Les hommes du nord sont mécontents de l'usurpateur, mais ils ne se soulèveront qu'à vos ordres. On se servira naturellement avec discrétion de ces documents, de manière à ne point compromettre la sureté de votre personne royale.

— Ma sûreté, dit Henry, dans l'œil du quel étincela tout le feu de l'ame héroïque de son père; ce n'est pas de cela que je m'inquiète; si j'ai peu de hardiesse pour attaquer, j'ai assez d'énergie pour savoir endurer. Mais trois mois après que j'aurai signé ces papiers, que de

nobles cœurs auront cessé de battre, que de bras puissants ne seront plus que poussière ! ô Marguerite, Marguerite ! pourquoi me tenter? étais-tu donc si heureuse quand tu étais reine?

Quittant le bras d'Allerton, le prisonnier marcha dans sa chambre d'un air agité et irrésolu ; et c'était étrange chose que le contraste de ce pauvre roi et de Warner, de ces deux êtres si semblables l'un à l'autre, sous maint rapport, tous deux si purs, si doux, vivant en dehors du monde d'une vie si à part, et maintenant, l'étudiant si calme, et le prince si bouleversé ! Henry lui-même fut frappé de cette opposition ; il s'arrêta tout-à-coup, et croisant lesbras, contempla le philosophe avec une complaisance affectueuse. Adam était là caressant son modèle bien-aimé, badinant avec lui, ouvrant et fermant tour à tour ses portes ; essuyant avec sa manche la poussière dont il était couvert, puis, s'éloignant un peu pour mieux admirer sa sombre harmonie.

—Oh ! mon Allerton ! s'écria Henry, vois ! le royaume que se crée l'magination d'un homme est le seul qu'il ait du bonheur à gouverner ; vois ! il est maître et seigneur de ces ressorts et de ces mouvements ; ces roues tournent et s'arrêtent à ses ordres : c'est à de tels souverains seulement que Dieu ne demande jamais : Pour-

quoi le sang de tant de milliers d'hommes a-t-il été répandu comme de l'eau, pour qu'un ver de terre pût porter une couronne?

— Sire, dit solennellement Allerton, quand le roi du ciel choisit un oint pour le représenter sur la terre, il ne laisse pas à ce délégué le pouvoir de se soustraire à sa mission : l'abdication est pour un roi ce que le suicide est pour un homme ordinaire. Pouvez-vous donc disposer des droits de votre fils? Et qu'adviendra-t-il de ces droits, si vous le condamnez à l'exil, si vous vous condamnez vous-même à la prison, quand un seul effort peut relever votre trône?

Henry sembla frappé de cet argument, qui s'accordait avec ses propres sentiments et les idées du temps. Il fixa un moment ses yeux sur le jeune homme, se parla à lui-même, puis s'avançant soudain vers la table, signa les papiers et les remit à Adam, qui, machinalement, les replaça dans la boîte de fer.

— Maintenant partez, dit tout bas Allerton, qui tremblait qu'Henry ne changeât d'avis.

— Monseigneur ne veut-il pas examiner la machine? dit Warner d'un ton à moitié suppliant.

— Pas aujourd'hui! Vois, il s'est déjà retiré dans son oratoire. — Il est en prières! Et allant vers la porte, Allerton donna l'ordre

aux domestiques de descendre le modèle.

— Bien, bien, courage, courage, — tu auras à la fin ton audience, murmura Adam en sortant de la chambre, les yeux fixés sur l'enfant de son imagination.

VI.

Comment la folle sagesse abandonne le roi Soliveau pour se jeter dans le bec du roi Grue.

A la porte extérieure de la Tour, le philosophe fut accosté par Catesby, homme qui, à l'exemple de son jeune maître, cachait, sous des dehors pleins d'aménité et de douceur, une ambition désordonnée et une férocité instinctive.

— Salut, mon digne maître, dit-il en s'inclinant, avec un sourire ironique. Le roi et son altesse le duc de Gloucester ont beaucoup entendu parler de votre science extraordinaire, et m'ont ordonné de vous amener devant eux. Suivez-moi, messire; et vous (s'adressant aux valets), portez cette curieuse invention dans les appartements du roi. Là-dessus, sans attendre de réponse, Catesby prit les devants à grands pas. La

figure de Hugh se décomposa, il pâlit, et, pensant n'être pas vu, chercha à s'esquiver ; mais Catesby, qui semblait avoir des yeux derrière la tête, s'écria d'un ton plus doux : Mon brave homme, aidez à transporter la machine; on peut aussi avoir besoin de vous.

—Morbleu, se dit Hugh, que n'ai-je su ce que c'est que de mettre le pied dans le palais d'un roi ! De telles promenades peuvent aller à des souliers de satin; mais des pieds ferrés se donnent toujours des entorses. Sur ce, affectant un air dégagé, il aida à replacer le modèle sur le mulet.

Cependant le pauvre Adam, tout fier de l'ordre royal, et convaincu que son nom était arrivé jusqu'aux oreilles d'Edouard, s'avançait la tête haute, et se disait à lui-même, en songeant à l'indifférence du pieux Henry : « En vérité, le roi Edouard peut avoir été cruel et trop emporté dans sa jeunesse; c'est horrible de songer aux malheurs de Robin Hilyard ! Mais on dit qu'il a une intelligence supérieure. Sans doute il comprendra, d'un regard, combien je puis être utile à son royaume. » Plongé dans ces réflexions, que nous regretons d'appeler égoïstes, et dont Adam, s'il eût pu oublier un instant son modèle, aurait rougi lui-même comme d'une insulte aux infortunes d'Hilyard, le philosophe traversa la vaste

cour, puis un étroit passage, et après avoir gravi un escalier tournant, jusqu'au troisième étage, pénétra, toujours à la suite de Catesby, dans une pièce communiquant, d'un côté, avec le cabinet du roi, et de l'autre, avec la spacieuse galerie, qu'on retrouvait déjà généralement dans les maisons princières. Un instant après, Adam était, avec sa machine, en présence du roi. La partie de la chambre où siégeait Edouard se distinguait par un petit tapis oriental étendu sur le plancher (luxe plus fréquent dans les palais à cette époque, qu'il ne paraît l'avoir été un siècle plus tard). Le modèle fut placé sur une table devant lui; à sa droite était Jacquetta, duchesse de Bedford, mère de la reine; à sa gauche, le prince Richard. La Duchesse, bien qu'il lui restât quelques traces de beauté, avait quelque chose de sévère, de hautain et de dédaigneux dans ses traits brusqués, ses lèvres pincées et ses sourcils abaissés sur des yeux perçants et fixes. La pâleur de son teint et les rides creusées par les soucis étaient attribuées, par le vulgaire, à des études d'une nature maudite. Sa réputation de sorcellerie et de nécromancie augmentait de jour en jour, et servait les projets des barons mécontents, que l'élévation de ses enfants blessait et exaspérait.

— Approchez, messire, — quel est son nom, Richard?

— Adam Warner, homme très-versé dans les mathématiques, répondit la voix douce du duc de Gloucester.

— Approchez, monsieur, et faites nous connaître la nature de cette fameuse invention.

— Je n'ai pas d'autre désir, mon souverain, dit Adam avec assurance. Mais d'abord, permettez-moi de demander un peu de feu ; le feu qui est la vie du monde, comme l'enseignaient les sages d'autrefois, est aussi l'ame de ma machine.

— Peut-être le sorcier veut-il nous réduire en cendres, murmura la Duchessse !

— Il est plus probable, répondit Richard, sur le même ton, qu'il veut réduire en cendres tout ce que cette machine peut cacher de preuves de trahison.

— C'est vrai, dit Edouard, et alors élevant la voix, il ajouta, maître Warner faites fonctionner votre machine sans feu, nous le voulons ainsi.

— C'est impossible, monseigneur, dit Adam, la science et la nature sont plus puissantes que la volonté d'un roi.

— Ne répétez pas de telles paroles en public, mon ami, dit Edouard, ou nous serions forcé de vous faire pendre ! Je ne veux pas que mes sujets entendent des propos aussi dangereux.

Cependant, pour qu'il ne te reste pas d'excuse en cas d'insuccès, tu auras ce que tu demandes.

—Mais pas devant nous, s'écria la Duchesse, c'est là peut-être une invention des Lancastriens, un complot contre notre vie.

— Comme il vous plaira, belle-mère, dit Edouard, et il appela de la main un gentilhomme debout à quelques pas derrière sa chaise et qui depuis l'entrée du mécanicien, avait paru l'observer avec grand intérêt. Maître Nevile, accompagnez ce savant, donnez-lui ce qu'il lui faut, et entre nous, veillez bien à ce qu'il ne retire rien de sa machine, observez ses mouvements, soyez tout yeux. Marmaduke s'inclina profondément pour cacher l'altération de ses traits, puis s'avançant, il fit signe à Adam de le suivre.

—Allez aussi, Catesby, dit Richard à son confident qui s'était placé près de lui, et faites évacuer la chambre.

Dès que les trois membres de la famille royale furent restés seuls, le roi, s'étendant et bâillant, dit au duc de Gloucester : Cet homme n'a pas l'air d'un conspirateur, mon frère Richard, bien qu'il ait manqué de loyauté et de respect dans sa manière de parler de la science et de la nature.

— Mon frère et souverain, répondit Richard,

les chefs de partis dupent souvent leurs instruments, du moins, je crois qu'ils auraient raison de le faire. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, qu'il est fort probable que Marguerite soit à Londres. Depuis quelques semaines on a vu paraître dans les faubourgs cet étrange personnage en qui tout est mystère, excepté la haine qu'il nous porte, le dangereux Robin de Redesdale. Les habitants du nord ont montré des dispositions à la révolte; un homme de ce pays accompagne ce prétendu savant et lui-même autrefois a joui de la faveur de Henry de Windsor. Ce sont-là de sinistres présages dans de telles conjonctures.

—Bien parlé ! Mais la journée était si belle pour faire prendre l'air à nos palefrois, et voici qu'elle est à moitié passée, répondit l'indolent prince. Ma foi ! j'aime beaucoup la coupe de ta tunique, Richard ; mais tiens, elle bouffe trop sur les épaules.

L'œil noir de Richard étincela, et il répondit en se mordant la lèvre : Dieu ne m'a pas donné les belles formes de mes frères.

— Pardonne-moi, mon cher ami, dit Edouard avec bonté ; cependant tu n'as pas besoin de notre belle écarrure et de nos membres musculeux, car tu as la langue qui séduit les femmes et l'esprit qui sait imposer aux hommes.

Richard s'inclina sans mot dire. Sa tête était presqu'aussi belle que celle de son frère, quoique d'un caractère tout différent; car Edouard avait la longue figure ovale, les cheveux blonds, le teint animé et les grandes lignes de sa mère, la rose de Raby; tandis que le visage court, la chevelure brune et le teint légèrement olivâtre de Richard, rappelaient son père à qui ni l'un ni l'autre de ses frères ne ressemblaient d'une manière aussi frappante [1]. Les joues du prince étaient aussi quelque peu caves; et bien qu'il fût à peine sorti de l'enfance, autour de ses lèvres se dessinaient déjà les lignes pensives de l'âge mûr; mais ces petits traits légèrement busqués étaient si réguliers, — cet œil intelligent et réflechi avait tant d'éclat et de profondeur, cette lèvre frémissante, avait à la fois de si beaux contours, une telle expression de finesse et d'énergie, et surtout ce front pâle était si massif, si élevé et si majestueux, que, quand plus tard le prélat Ecossais [2], vanta la *face princière* de

(1) Pol. Virg. 544.

(2) Archibald Quhitlaw. Faciem tuam summo imperio principatu dignam nispicit, quam moralis et heroica virtus illustrat. — Nul besoin de remarquer que même un Ecossais n'aurait jamais risqué en public sur la figure de Richard, un compliment assez peu mérité pour paraître une raillerie; — et dans ce cas surtout, il est d'autant

Richard, son compliment n'était pas de nature à être contesté, ni surtout dédaigné. — Et maintenant qu'obéissant à un mot de la Duchesse, il venait de se lever et de s'approcher avec elle de la fenêtre, tandis qu'Edouard semblait fort occupé à admirer le bec recourbé de ses souliers, il eût été possible de remarquer ce défaut de conformation que la haine du peuple ainsi que l'élévation des Tudors firent ériger en une complète difformité, stéréotypée plus tard comme une grotesque caricature par la frénétique tragédie de Richard III, le drame le moins digne de Shakespear, et partant le plus populaire. Mais il est à peine nécessaire de dire que Richard n'était pas bossu, comme on nous l'a peint; car jamais homme, aussi contrefait, n'eût possédé la force physique dont il fit toujours preuve dans les combats. Sa taille était fort au-dessous de la moyenne, et paraissait encore plus à son désavantage à côté des proportions presque gigantesques de son frère ; mais ses membres inférieurs étaient bien musclés et so-

plus impossible de douter de la sincérité de l'orateur que l'instant d'après il parle de la petite taille de Gloucester, commentaire qui n'était pas fait pour être accueilli avec reconnaisssance. Dans le *Rous-Roll*, le portrait de Richard le représente comme petit, mais fortement bâti et sans aucun signe de difformité à moins qu'on ne donne ce nom à un cou trop court.

lidement bâtis. Quoique son dos ne fût pas voûté, il avait une épaule un peu plus haute que l'autre ; imperfection que servaient seulement à faire ressortir toutes les peines qu'il prenait pour la déguiser, ainsi que la splendeur éblouissante, proche parente de la fatuité qu'il déployait, de même que tous les Plantagenets, dans son costume. Comme les époques guerrières attachent une grande importance à la conformation du corps, la beauté intelligente de ses traits, rachetait moins alors qu'elle ne l'eût fait de nos jours, cette légère difformité, et la petitesse de sa taille. Ajoutez à cela que son cou était court, et semblait plus court encore, par suite de l'habitude qu'il avait contractée de pencher la tête en avant, comme les penseurs, ou peut-être pour jouer cette fausse humilité qui le distinguait.

— Ainsi, prince, dit la Duchesse, ce nouveau gentilhomme attaché à la personne du Roi, est à ce qu'il paraît un Nevile. Quand donc la grande ame d'Edouard se lassera-t-elle de cette odieuse plaisanterie?

Richard soupira et secoua la tête. La Duchesse, encouragée par ces signes de sympathie, reprit :

— Votre frère Clarence, prince Richard, nous délaisse pour s'en aller ramper devant l'orgueilleux Comte ; mais vous...

—Je ne courtise pas la dame Isabelle. Clarence est excessivement prodigue; et Isabelle, outre une belle figure a une dot de reine.

— Puissé-je mourir, dit la Duchesse, avant de voir la fille de Warwick porter les insignes de la royauté et prendre place à côté de la mère de la reine. Prince, je désirerais vivement m'entretenir avec vous. Nous avons formé un projet pour renverser et bannir cet odieux seigneur.— Il suffit que vous vous joigniez à nous, et notre succès est assuré. Le comte de Charolois...

— Ma chère dame, interrompit Richard avec un air de profonde humilité... ne me parlez ni de complots ni de projets... je suis trop enfant pour des sujets si graves et si subtils; et le seigneur de Warwick s'est toujours montré dévoué à la maison d'York.

La Duchesse se mordit les lèvres. — Pourtant je vous ai entendu dire à Edouard qu'un sujet peut être trop puissant.

— Jamais, madame, je n'ai dit rien de semblable devant vous.

— Alors... c'est Edouard qui aura rapporté vos paroles à Elisabeth.

— Oh! répliqua Richard en souriant, je vois que la conscience du Roi a choisi un dépositaire, fort discret. Pardonnez-moi; maintenant qu'Edouard a suffisammeut examiné son soulier, il

doit s'étonner de cet entretien prolongé. Et voyez, les portes s'ouvrent.

Là-dessus le Duc se dirigea lentement vers la table et reprit son siége.

Marmaduke, rempli de craintes pour son ancien hôte, avait en vain cherché l'occasion de lui adresser quelques sages recommandations sur l'opportunité de s'abstenir de toute nécromancie et de toute dangereuse distinction entre la puissance d'Edouard IV, et celle de sa maudite nature ou de sa maudite science. Mais Catesby le surveillait avec la vigilance d'un chat, et notre bon jeune homme ne put glisser que ces mots : Oh ! maître Warner, pour l'amour du ciel, souvenez-vous que la roue et la corde sont plus que des mots vides, ici. — Mais Adam, absorbé par le soin de remplir sa chaudière en miniature, ne répondit à cette gracieuse remarque que par un regard ahuri ; car il ne reconnaissait nullement le Nevile, sous son beau costume, avec sa nouvelle coiffure à la mode.

Mais ce fut en vain que Catesby guetta un mouvement qui eût indiqué la soustraction des documents conspirateurs dont Richard avait si finement soupçonné la présence au fond de la machine.—La vérité doit être dite : Adam avait complètement oublié que, dans les cavités de son modèle, se cachaient des papiers capables

de renverser un trône ; — sublime incarnation, en cela, de la science elle-même qui, ne s'inquiétant pas le moins du monde des hommes et des nations à l'existence éphémère, se souvient seulement des *choses*, choses qui durent des siècles, et perd de vue, dans l'essor de ses calculs infinis, cette unité qu'on nomme une génération. — Notre savant avait complètement oublié non-seulement Henry et Édouard, York et Lancastre, mais encore sa propre vie et ses dangers, Adam Warner et le bourreau... Grandiose dans son oubli, il était là, pensée abstraite, esprit sans corps devant le tigre et le chat-tigre, Édouard et Richard, — type de la science sans peur en présence de la cruauté, de ta tyrannie, de l'astuce et du pouvoir.

Et vraiment, maintenant qu'il trônait dans sa sphère, dans son royaume, et que ces hommes vêtus de velours et d'hermine étaient seulement comme des sauvages ignorants admis sur les frontières des domaines dont il était le souverain, sa personne semblait s'être transfigurée, et émanait une majesté toute nouvelle pour ceux qui l'entouraient. L'indolent Édouard lui-même ne put se défendre de murmurer : Par la Vierge ! cet homme a une noble prestance.

— Maintenant, dit avec dignité Adam War-

ner, je suis prêt à montrer à mon Roi et à sa cour qu'au fond de la retraite et du silence, vivent souvent, dans l'obscurité, des hommes que les rois peuvent être fiers de nommer leurs sujets. — Par ici, s'il vous plait, messeigneurs !

Et il désigna d'un geste si imposant la pièce où il avait laissé son Eureka, que l'assemblée se leva simultanément pour aller se grouper autour du modèle. Cette invention vraiment merveilleuse, si merveilleuse même qu'elle paraîtra incroyable à ceux qui ne réfléchissent pas aux nombreuses découvertes avant-coureuses de la science moderne, qu'ont vues naître et qu'ont étouffées des siècles trop arriérés pour les apprécier, cette invention, dis-je, était loin encore sans doute d'être parfaitement appropriée aux applications que lui assignait Adam; mais, comme simple modèle, comme ébauche révélatrice de résultats gigantesques, elle était peut-être aussi satisfaisante que tout ce que pourrait combiner un mécanicien de nos jours. — Elle était, il est vrai, encombrée de bien des inutilités, grossière et hideuse de forme ; mais à travers sa complication enchevêtrée, la pensée simple et grande qu'elle devait révéler y accomplissait son principal but. Elle réussissait à faire voir tout le parti que l'homme peut tirer des forces de la nature, et cela d'autant plus

clairement qu'elle était comme commentée par un mécanisme complémentaire destiné à offrir aux regards la réalisation palpable d'un des effets du principe.

Adam n'avait pas encore découvert le secret de charger son cylindre d'assez de vapeur pour le faire fonctionner pendant longtemps. Le grand principe de la chaleur latente lui était inconnu. Mais il était parvenu à régulariser l'arrivage de l'eau de manière à mettre son modèle en état de satisfaire la curiosité et de révéler sa destination. Et maintenant cet étrange corps de fer était en pleine vie ; la gueule du serpent vomissait une épaisse fumée... et, à l'intérieur, gémissait et bruissait son mécanisme en activité.

— Et quel parti pensez-vous tirer de tout cela, pour vous et pour ce royaume, maître Adam ? demanda Édouard en se penchant curieusement sur la laborieuse machine.

— Je me propose de faire de la nature l'esclave de l'homme, répondit Warner. Tout enfant encore, à huit ans, je remarquai que l'eau dégageait de la vapeur quand on l'approchait du feu. — Douze ans plus tard, j'observai que cette vapeur était douée d'une puissante force mécanique. — A vingt-cinq ans, méditant sans cesse, je me dis : pourquoi cette force ne serait-elle pas soumise à la science de

l'homme? — Alors, je commençai une ébauche informe, un premier modèle dont celui-ci est le descendant. — Je m'aperçus que la vapeur ainsi produite était élastique, c'est-à-dire qu'en se dilatant elle pressait sur ce qui tendait à l'arrêter; elle possédait donc une force propre à être employée partout où les travaux de l'homme demandent de la force. Mais voici un second moteur qui offre d'immenses ressources : continuant mes travaux, je vis que la vapeur pouvait être réduite de nouveau en eau, et que, sous cette nouvelle métamorphose, elle occupait nécessairement moins d'espace, et laissait le vide derrière elle. Or, la matière a horreur du vide; faites le vide et les corps environnants se précipitent pour le remplir. — Ainsi donc la vapeur, en repassant à l'état d'eau, devient une nouvelle force dont nous pouvons nous servir. Et tandis que toutes ces vérités se coordonnaient dans ma tête, je ne cessais pas de combiner, de perfectionner une forme matérielle capable de les utiliser au profit de l'homme; enfin, de ces principes et de ces travaux est sortie cette invention.

— Pardieu, dit Edouard avec la fougue naturelle à la royauté, qui pourrait rien découvrir de commun entre ton baragouin enchevêtré d'eau et de fumée et ce vilain monstre de fer?

— Epargne-nous les harangues et reviens à tes marionnettes.

Adam fixa un moment le roi avec cette stupéfaction qu'éprouve un homme pénétré de son sujet quand il se voit dans l'impossibilité de se faire comprendre ; puis, après avoir soupiré et hoché la tête, il reprit :

— Remarquez qu'il n'y a ni fraude, ni jonglerie ; je vais placer ce petit morceau de cuivre dans ce récipient ; je regrette que les dimensions de ce joujou ne permettent pas une expérience plus étendue ; — puis je vous prierai de remarquer, tandis que j'ouvrirai les portes l'une après l'autre, tous les divers effets produits sur ce métal par la seule action de la vapeur. — Faites bien attention. — Et si vous êtes satisfaits des résultats finaux, songez, grand roi, aux avantages que vous offrirait un semblable moteur employé sur une vaste échelle ; songez combien il multiplierait les produits des arts, combien il diminuerait le labeur, combien il diminuerait la main-d'œuvre ; songez que vous auriez conquis en lui, pour tout un peuple, la vraie pierre philosophale. Maintenant regardez.

Et il déposa dans le récipient le morceau de minerai, qui disparut soudain comme saisi par une vis intérieure. Ensuite il ouvrit successivement les portes, pour faire voir aux spectateurs

étonnés les évolutions complexes du métal ; mais tout à coup, au milieu de son orgueil, il s'arrêta tout court, car le souvenir de la fatale correspondance venait de traverser son esprit comme un éclair : derrière la porte à laquelle il était arrivé était caché son dangereux dépôt. Son changement de figure n'échappa pas à Richard, et le jeune duc fit attention au compartiment qu'il évitait d'ouvrir, pour passer à la case suivante, où devait bientôt paraître le minerai.

— Ouvrez cette porte, dit le prince.

— Non; gardez-vous en, il y a du danger; gardez-vous en bien, s'écria le mécanicien.

— Du danger pour ton cou, manant et imposteur, s'écria le duc; et il se disposait à ouvrir lui-même la case, lorsque tout à coup se fit entendre un sourd grondement suivi d'une terrible explosion. Hélas! Warner n'avait pas encore découvert la soupape de sûreté : la vapeur contenue dans la chaudière en miniature avait atteint une trop forte pression, et le savant préoccupé n'avait pas remarqué les indices du danger. Rien ne saurait peindre la stupeur et l'horreur dont cette explosion frappa les spectateurs, à l'exception seulement du jeune duc, qui demeura immobile et le front toujours contracté. Tous se précipitèrent du côté de la porte, se bousculant l'un l'autre, et ne sachant à quoi

s'attendre, mais convaincus que le sorcier était décidé à les anéantir. Edouard fut le premier à revenir à lui ; et voyant qu'il n'y avait personne de mort, il débuta par un violent mouvement de fureur.

— Infâme traître, s'écria-t-il, est-ce là le but des infernales sorcelleries dont tu as prétendu nous abuser ? — Qu'on s'empare de lui ; — qu'on le traîne à Tower-Hill..., et que le prêtre récite un *ave*, tandis que le bourreau nouera la corde.

Personne ne bougea, Catesby lui-même eût moins redouté de mettre la main sur le lion du roi, avant l'heure de son repas, que sur le pauvre mécanicien, qui, l'œil hagard, et insensible à tout, se tenait en face de sa machine mutilée.

— Maître Nevile, dit sévèrement le roi, nous avez-vous entendu ?

— Vraiment, murmura Marmaduke en s'approchant lentement, je me doutais bien de ce qui devait arriver ; — mais porter la main sur mon hôte, fût-il vingt fois sorcier, jamais ! Pardonnez-moi, mon souverain, dit-il d'un ton ferme, en s'agenouillant, pâle d'un généreux effroi. — Cet homme m'a secouru, un jour que j'étais tombé, grièvement blessé, sous les coups d'un Lancastrien ; cet homme m'a hébergé, nourri, rendu à la santé. — Ne m'ordonnez pas, ô mon

gracieux seigneur, de contribuer à la mort d'un homme à qui je dois la vie.

— Sa mort, s'écria la duchesse de Bedfort, la mort d'un aussi illustre personnage ! Sire, vous n'y pensez pas.

— Et par les saints, qu'est-ce à dire ? s'écria le roi, dont les colères, malgré leur violence, étaient d'aussi courte durée que le sont d'ordinaire les emportements des êtres indolents ; si vous trouvez, ma charmante belle-mère, que c'est une illustre prouesse, que d'avoir failli nous envoyer par de là le fleuve, comme la mitraille d'une bombarde, sans parler de la frayeur panique qu'il nous a causée, il n'y a pas à disputer des goûts. — Levez-vous, maître Nevile, votre audace ne diminue en rien notre estime. Que l'hôte et le bienfaiteur soient toujours révérés par tous les gentilshommes anglais et la jeunesse chrétienne. Maître Warner est libre de se retirer.

En ce moment Adam poussa un gémissement si profond et si sourd, que tout le monde en tressaillit.

— Vingt-cinq ans de labeur, et n'avoir pas prévu cela ! s'écria-t-il ; — vingt-cinq ans, et aboutir à ce résultat ! Comment réparer ce désastre ? — O jour fatal !

— Que dit-il ? que veut-il dire ? demanda Jaquetta.

— Partons. Regagnez votre demeure, dit Marmaduke en s'approchant du philosophe, à qui il tremblait de voir risquer de nouveau sa vie. Mais Adam, l'éloignant du geste, se mit à examiner, à palper d'une main tremblante sa machine; et incapable de trouver dans sa tête un moyen de la mettre désormais à l'abri d'un danger qui menaçait de rendre inutile son invention, il se laissa tomber sur une chaise, cachant sa figure dans ses mains.

— Il semble horriblement affligé que nos os soient encore intacts, murmura Edouard. — Et peut-on savoir pour quel motif ma chère belle-mère prend sous sa protection cet agréable magicien?

— Quoi, dit la Duchesse, ne comprenez-vous pas qu'un homme capable de telles inventions nous serait d'un puissant secours contre nos ennemis?

— Non, certes... et comment?

— Mais, s'il a pu, uniquement pour punir notre jeune Richard de son excès de curiosité, faire que cette étrange machine ébranlât les murailles, — bien plus, qu'elle se mît elle-même en pièces, songez donc au parti que nous pourrions tirer de sa malice et de sa puissance, si elles étaient à notre disposition... je suis quelque peu au fait de ces nécromanciens.

— Et plût au ciel que vous le fussiez moins, car déjà les communes murmurent de la faveur dont vous les honorez. Mais qu'il en soit comme il vous plaira... Et maintenant... holà! qu'on caparaçonne nos chevaux.

— Vous oubliez, sire, dit Richard, le but dans lequel nous avons fait venir ce digne homme. — veuillez, monsieur, ouvrir cette porte.

— Non, non, s'écria vivement le Roi, je ne souffrirai pas qu'on provoque davantage le malin esprit. Qu'il soit conspirateur ou non, j'ai assez de maître Warner. — Pouah! mon pauvre plastron est noir comme la suie. Ma douce belle-mère, je le cède à votre patronage; et vous Richard, suivez-moi.

Ce disant, le Roi se saisit du bras de Gloucester, et l'entraîna malgré lui hors de l'appartement. La duchesse ordonna alors aux autres personnes de se retirer, et resta seule avec le philosophe dégrisé.

VII.

L'opinion de madame la Duchesse sur l'utilité de l'invention de maître Warner, et l'estime qu'elle a pour son... explosion.

Adam Warner ne s'était nullement inquiété, ou plutôt n'avait rien entendu de la discussion qui venait d'avoir lieu et où il ne s'agissait pour lui de rien moins que d'être pendu. La Duchesse lui ayant posé insouciamment la main sur l'épaule, il releva la tête d'un air d'assez mauvaise humeur.

—Très-puissant savant, dit Jacquetta, n'allez pas croire que je partage l'ignorance et la folie de ceux qui font fi des mystères dans lesquels vous êtes évidemment si profondément versé. Quand vous avez parlé de soumettre la nature à l'homme, je vous ai compris à l'instant ; et j'ai rougi de la sottise de ma famille.

— Ah ! madame, vous avez donc étudié les mathématiques. Hélas ! c'est là un rude coup. — Mais le défaut n'est pas inhérent au principe de l'invention. — Je suis convaincu qu'on peut y remédier. — Mais hélas que de temps, de réflexions, de veilles et d'or, il me faudra pour y parvenir.

— Accorde moi tes veilles et tes grandes pensées, et tu ne manqueras pas d'or.

— Madame, s'écria Adam, ai-je bien entendu ? seriez-vous vraiment le protecteur que j'ai si longtemps attendu? avez-vous ce qu'il faut de tête et de cœur, pour venir en aide à la science ?

— Oui, et de plus le pouvoir de protéger les savants. Sage, je suis cette duchesse de Bedford qu'on accuse de sorcellerie, comme on t'accuse de sorcellerie. De simple femme de gentilhomme, je suis devenue la mère d'une reine. Je suis au milieu d'une cour peuplée d'ennemis. Je veux de l'or pour les corrompre, de la science pour me protéger contre eux, de la puissance pour les détruire... et c'est à des hommes comme toi que je demande ce que je désire.

Adam tourna sur elle ses regards ahuris, et ne répondit pas.

— On me dit, reprit la Duchesse, qu'Henry de Windsor employait des savants à changer en

or les plus vils métaux, —étiez-vous de leur nombre?

— Non...

— Vous connaissez cet art?

— Je l'ai étudié dans ma jeunesse ; mais les matières premières étaient trop coûteuses et j'y ai renoncé.

— Vous les aurez en abondance auprès de moi. Vous savez lire dans les astres, et vous êtes à même de prédire les desseins d'un ennemi, de désigner l'heure où il convient d'agir ou de s'abstenir ?

— Je me suis aussi occupé d'astrologie, mais c'était encore à l'époque de ma jeunesse ; car il y a dans les mathématiques pures qui m'ont conduit à cette invention, quelque chose...

— Trève de cette invention ! quoi qu'elle soit, n'y pensez plus ; en faisant explosion, elle a rempli son but... celui d'effrayer. Vous avez maintenant à vous consacrer à de grandes choses. Voulez-vous entrer à mon service, faire partie de mes astrologues et alchimistes? vous aurez du loisir, de la considération, et tout l'argent qu'il vous faudra.

— De l'argent, dit vivement Adam en jetant les yeux sur son modèle martyrisé... bien, j'y consens; comme il vous plaira : alchimiste, as-

trologue, sorcier, comme il vous plaira. — Tout le mal sera réparé... tout... je commence à voir clair... oui ; si un tuyau, par où l'excès de vapeur pourrait... c'est cela, c'est cela. Et il se frotta les mains.

Jacquetta fut frappée de son enthousiasme.— Mais sûrement, maître Warner, dit-elle, cela doit posséder quelque vertu que vous n'avez pas daigné nous expliquer. Confiez-vous à moi... Cela peut-il changer le fer en or?

— Non, mais...

— Cela peut-il prédire l'avenir ?

— Non, mais...

— Prolonger la vie ?

— Non, mais..

— Alors, au nom de Dieu, ne perdons plus de temps à nous en occuper, dit impatiemment la Duchesse. Vos talents m'appartiennent, maintenant. — Holà ! par ici. — Je vais vous faire conduire par mon page dans vos appartements ; vous logerez près du frère Bungey, homme d'une merveilleuse science, maître Warner, savant bien digne d'être votre confrère. Avez-vous quelque parent, chez vous, à qui vous désiriez faire savoir votre nouvelle position?

— Ah ! Madame, que le Ciel me pardonne! j'ai une fille, une fille unique, — ma Sybill. Je ne puis l'abandonner, et...

— Bien, rien ne doit vous distraire de vos travaux. — On l'enverra chercher. Je l'admettrai au nombre de mes femmes.—Adieu, maître Warner. — Ce soir je vous ferai appeler, pour vous fixer les tâches que je désire vous voir accomplir.

Ce disant la Duchesse quitta l'appartement, et Adam, resté seul, se pencha sur son modèle, livré à une profonde rêverie. Le pauvre homme était destiné à être brusquement tiré de ses méditations.

Ce qui distinguait surtout le jeune prince de Gloucester, c'était l'obstination avec laquelle il se cramponnait à tout ce qu'il avait une fois saisi. — Il débutait par ramper, par se glisser, par s'enrouler ainsi qu'un serpent autour de l'objet sur lequel s'était concentrée son attention ; puis, si l'astuce ne réussissait pas, sa fougue s'irritant des obstacles, bondissait comme un lion sur sa proie. Quelle que fût son hypocrisie habituelle, il semblait la perdre totalement de vue dès qu'il avait résolu d'avoir recours à la violence; et alors la férocité démasquée avec laquelle son instinct destructeur balayait tout ce qui encombrait sa route, contrastait d'une manière terrible avec la duplicité qui, dans ses moments de calme, s'efforçait d'attirer, par des cajoleries, sa victime dans ses

replis. — Fermement convaincu que la machine d'Adam avait servi à transmettre une correspondance conspiratrice, et possédant un caractère fiévreux, incapable de s'endormir dès qu'une crainte avait été éveillée, qu'un soupçon était né, il était parvenu à échapper à son frère, dont le courage plus franc et l'intelligence moins inquiète laissaient volontiers la couronne sans autres défenseurs que le gibet — pour les traîtres découverts, — et l'épée pour les ennemis déclarés. — Ayant obtenu d'Edouard la permission d'approfondir cette étrange affaire, Richard envoya chercher aussitôt le porteur qui avait apporté le modèle ; mais ce complice suspect avait disparu. Le bruit de l'explosion de la machine n'avait pas moins effrayé les gardes dans la cour que les courtisans dans la chambre. Lâchant leur prisonnier, ils avaient, les uns fait force de jambes, les autres gagné le palais pour s'y informer de ce qui était arrivé ; et notre ami Hugh, avec la présence d'esprit de ses compatriotes du Nord, n'avait pas laissé passer, sans en profiter, une si bonne occasion de détaler. — La mule se balançait encore, à demi-endormie sur ses jambes ; mais le conducteur s'était éclipsé. — Confirmé dans ses soupçons par cette fuite du compagnon d'Adam, Richard, après avoir donné quelques ordres à Catesby, se rendit dans la chambre où

était encore le philosophe. En entrant, il referma sur lui la porte; et son front était sombre et sinistre quand il s'approcha du rêveur. Mais il est de notre devoir de revenir à Sybill.

VIII.

La vieille femme parle de chagrins ; la jeune fille rêve d'amour. — Le courtisan se reporte du pouvoir présent aux souvenirs des espérances passées ; et l'humanitaire débute dans ses utopies par un gibet destiné au nigaud de sage qu'il a enlacé dans ses projets. Ainsi va le monde, ainsi ira-t-il à jamais.

La vieille dame leva les yeux de dessus son métier à broder, et examina d'un regard attentif et mélancolique la jeune fille qui rêvait, assise à ses côtés sur un tabouret.

— Ma belle enfant, dit-elle, il me semble que votre figure ne m'est pas étrangère. N'avez-vous jamais été à la cour de la reine Marguerite ?

— Oui, Madame, dans mon enfance, répondit Sybill.

— Ne vous souvenez-vous pas de moi, de la dame de Longueville ?

La jeune fille tressaillit de surprise, et fixa longtemps son hôtesse avant de reconnaître ses traits. Lors du séjour de Sybill auprès de Marguerite, la dame de Longueville était encore citée pour sa beauté, et les années qui s'étaient écoulées depuis cette époque ne suffisaient pas pour expliquer sa décrépitude prématurée. La dame sourit avec tristesse : — Oui, vous vous étonnez de me trouver si voûtée et si fanée... Jeune fille, j'ai perdu mon mari à la bataille de Saint-Alban, et mes trois fils à Touton ; mes terres et mes richesses ont été confisquées pour enrichir des hommes nouveaux ; — et c'est à un d'eux, à un des ennemis du seul roi que reconnaîtra jamais Alice de Longueville, — que je dois mon pain et mon asile. Vous émerveillez-vous encore que je sois si changée ?

Sybill se leva pour baiser la main de la dame, et les larmes de ses yeux furent sa seule réponse.

— On me dit, reprit la vieille Lancastrienne, que votre père a obtenu du seigneur de Hastings un permis d'accès auprès du roi. J'espère qu'il s'arrêtera ici à son retour, pour m'apprendre comment le saint monarque supporte ses afflictions. — Mais je sais que son exemple devrait être

pour nous tous une consolation. — Votre père voit-il souvent le seigneur de Hastings?

— Je ne sache pas qu'il l'ait jamais vu, répon- Sybill en rougissant. L'autorisation ne lui a été accordée qu'en sa qualité d'érudit... parce qu'il est d'habitude d'admettre les savants.

— Mais à qui cette permission a-t-elle été délivrée ?

— A... à moi, balbutia Sybill.

La dame de Longueville sourit.

— Ah! Hastings pourrait à peine répondre par un non à des prières sorties de si gracieuses lèvres. Mais loin de moi la pensée de dépriser son humanité et son bon cœur : après Dieu, c'est au seigneur de Hastings que je suis redevable de tout ce qui me reste ici-bas. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore ici. — C'est le jour et le moment où il quitte pompes et plaisirs pour venir visiter la pauvre veuve.

Charmée de trouver un auditeur complaisant, la vieille dame raconta alors à Sybill que son mari, au début de la guerre civile, avait fait prisonnier le seigneur de Hastings, et que, touché de son courage et de sa jeunesse, il lui avait procuré les moyens de fuir, le sauvant ainsi de la mort assurée que lui eût réservée la colère de l'implacable Marguerite. Après la bataille de Touton, Hastings avait accepté un des châteaux

confisqués à la famille rebelle des Longueville, dans l'unique but de pouvoir le restituer à la veuve de son sauveur. Et depuis lors, non content, dans sa générosité chevaleresque, de s'être montré bienfaisant, il n'avait laissé passer aucune occasion de témoigner à la noble dame tout le respect et l'hommage qui pouvaient contribuer à adoucir les souffrances que la misère inflige à l'orgueil des riches déchus. Le dévouement de la dame de Longueville pour son souverain était poussé jusqu'à la vénération, au fanatisme : elle s'était fixée tout près de la Tour, afin que, matin et soir, quand Henry ouvrait sa fenêtre pour saluer l'aurore ou le coucher du soleil, elle pût l'entrevoir de loin, ou réveiller le courage et les espérances des émissaires lancastriens, auxquels elle donnait sans crainte conseils et asile, en leur montrant ce douloureux spectacle. Peut-être cependant se mêlait-il à sa loyauté des sentiments d'une autre nature; peut-être la vue du pauvre captif évoquait-elle dans son cœur le souvenir de son beau printemps, du règne de sa beauté, des jours où son sourire était l'astre des fêtes, son gant le prix des tournois; peut-être tous les échos enchanteurs des joies du monde s'associaient-ils pour elle à l'image de ce saint revenu des vanités du monde.

Tandis que Sybill écoutait avec ravissement les éloges prodigués à Hastings, la porte s'ouvrit pour livrer passage à ce noble seigneur lui-même. Jamais Elisabeth elle-même, dans ses alcôves de Shene ou sur l'estrade de son palais, n'avait vu le plus accompli des courtisans s'incliner devant elle avec plus de respect qu'il n'en mit à saluer la pauvre proscrite, qui ne vivait que de ses aumônes.

— Et comment se porte ma noble dame de Lougueville, dit-il? mais qu'ai-je besoin de le demander? Sur sa face se voit encore la rose de Lancastre. —Une compagne? ah! mademoiselle Warner; je sens maintenant tout le plaisir d'une surprise.

— Ma jeune visiteuse, dit la douairière, est une vieille amie; elle faisait partie des enfants élevées à la cour de la reine Marguerite.

— En vérité, s'écria Hastings, — puis il ajouta d'une voix émue : mais j'aurais dû deviner que la nature seule n'avait pu faire les frais de tant de grace. — Et votre père est donc allé voir le seigneur Henry? — Vous attendez ici son retour? Ah! noble dame, puissiez-vous toujours recevoir sous votre toît, d'aussi innocents Lancastriens.

Sa voix et ses manières étaient si fascinantes que Sybill retrouva bientôt toute l'aisance qu'elle

avait perdue à sa brusque apparition. Il entretint gaiement la vieille dame de la chronique de la cour, de ces mille riens aristocratiques, qui, en dépit de tous ses revers de fortune, continuaient toujours à charmer une personne habituée si longtemps à respirer l'air du grand monde; mais de temps en temps aussi il s'adressait à Sybill, provoquant des réponses qui l'étonnaient elle-même par leur finesse, tant elle avait peu conscience encore de sa propre valeur.

— Vous ne nous parlez pas, dit malignement la dame de Longueville, de l'heureux mariage du frère d'Élisabeth avec la duchesse de Norfolk, — un fiancé de vingt ans et une fiancée de quatre-vingt-deux ! — Vraiment de telles alliances sont une nouveauté dans l'histoire de la royauté anglaise. — Mais quand Édouard, qui, bien qu'il ne soit pas un Roi légitime, est au moins un Plantagenet, s'est abaissé jusqu'à épouser une demoiselle Élisabeth, une Woodville, à peine sortie d'une bonne race de gentilhomme, on ne peut plus s'étonner de rien.

— Quant à cette dernière alliance, répondit gravement Hastings, bien que sa grace la Reine n'ait pas pour moi une chaude amitié, je me crois pourtant forcé de me faire son champion

et celui de son royal époux. La dame qui avait eu assez de vertu pour repousser l'amour illégitime du plus beau prince et du plus preux chevalier de la chrétienté, s'était rendue, par là, digne de l'honneur qui lui est échu. Le jour où elle est montée sur le trône, c'est la chasteté qui a été couronnée en elle.

— Quoi, s'écria impétueusement la dame de Longueville, prétendriez-vous qu'il n'y ait pas de honte dans la mésalliance du milan et du faucon, d'un Plantagenet et d'une Woodville, d'un sang illustre et d'un sang roturier?

— Vous oubliez, Madame, que la veuve d'Henry V, Catherine de Valois, toute fille de roi qu'elle était, épousa un soldat gallois, Owen Tudor; — vous oubliez que l'Angleterre fourmille d'hommes de cœur issus de semblables unions, où l'amour a nivelé les inégalités, épuré les affections du foyer, et engendré une race plus valeureuse que n'en produira jamais la froideur égoïste des cœurs qui ne battent que pour de l'or et des domaines. — N'en appelez donc pas à moi, Madame, à moi le chevalier des belles, le disciple des vieux parlements d'amour. Aux yeux de William de Hastings, toute femme belle et chaste, douce et aimante, est l'égale d'un roi.

Tandis que le courtisan parlait ainsi, l'œil en

feu, la voix animée, Sybill se tourna vers lui, et elle sentit battre son cœur avec violence; elle se tourna vers lui, et elle rencontra son regard. Ces paroles et ce regard pénétrèrent profondément dans son ame, et, en y entrant, ils évoquèrent mille songes éclatants et ambitieux; ils developpèrent, mais en le sanctifiant, l'amour qui y avait pris racine; ils donnèrent aux premiers rêves de l'affection ce que, dans leur essor, ils ne s'étaient pas même arrêtés à appeler de leurs désirs; ils leur donnèrent ce dont toute affection naissante a besoin pour ne pas mourir, ce qui, une fois tombé dans un noble cœur, est pour lui le prétexte d'une constance éternelle..... ils leur donnèrent l'espérance.

— Ainsi, vous soutenez, reprit la dame de Longueville, qu'un jeune homme brave et bien éduqué, ambitieux et passionné, ne devrait être, aux yeux de l'orgueil du rang et de la naissance, que l'égal de...

— Ah! noble dame, interrompit vivement Hastings, je ne saurais jouter plus longtemps contre un esprit si bien armé. Permettez que je laisse répondre, à ma place, cette belle jeune fille : c'est à son sexe et non au mien que le défi est porté.

— Eh bien! qu'en dites-vous, mademoiselle

Warner? Supposez une jeune héritière, de la plus noble lignée, de la plus immense fortune, de la plus séduisante beauté; supposez la recherchée par un gentilhomme pauvre et bas placé, qui n'a rien à lui qu'un noble cœur, capable d'accomplir de grandes choses, pensez-vous qu'elle s'avilît en acceptant ses hommages?

— Une jeune fille, il me semble, répondit Sybill avec une charmante hésitation, ne peut aimer sincèrement si son amour n'est pas digne d'elle; et si son amour est digne d'elle, ce n'est pas le rang ni la fortune qu'elle aime.

— Ses parents peuvent être d'une opinion toute contraire, et, en ce cas, son amour ne devrait-il pas résister à leur tyrannie? demanda Hastings.

— Mais, mon bon seigneur, répondit Sybill en secouant la tête d'un air pensif, un amant qui aurait pour elle un véritable amour ne la pousserait jamais à s'attirer la malédiction qui suit la désobéissance d'un enfant et le courroux d'un père.

— Finement répondu, remarqua la dame de Longueville.

— Alors elle renoncerait au pauvre gentilhomme, pour peu que son père lui ordonnât d'épouser un riche seigneur. Ah! vous hésitez;

car l'ambition de la femme est charmée de s'abriter sous la soumission de la fille.

Hastings mit tant d'amertune dans ces paroles, que Sybill ne put manquer de s'apercevoir qu'elles renfermaient quelque allusion à lui-même. Comment, cependant, pouvoir les lui appliquer, à lui, l'égal des plus hauts placés, à lui qui n'était inférieur qu'au Roi?

— Si telle était la conduite de la demoiselle, dit la dame de Longueville, il me semble que l'amant repoussé n'aurait pas de peine à l'oublier et à lui rendre dédain pour dédain.

Hastings ne répondit rien; mais ce nuage de profonde melancolie, qui, soudain, au milieu des écarts les plus entraînés de sa gaîté, venait étonner ceux qui l'observaient, et qui, sans doute, avait donné lieu aux prophéties répandues sur la mort violente et prématurée qui devait terminer sa brillante carrière, ce nuage de tristesse, dis-je, obscurcit tout-à-coup son vaste front. En ce moment la porte s'entrouvrit doucement, et à travers l'entre-bâillure parut Robert Hilyard. Il était vêtu d'un costume de moine; mais son capuchon soulevé laissait voir ses traits à la dame de Longueville, qui seule pouvait l'apercevoir; et son mâle visage était tout hagard d'agitation et d'effroi. — Il porta son doigt à ses lèvres, puis,

faisant signe à la maîtresse du logis de le suivre, il referma sans bruit la porte.

La dame de Longueville se leva, pria ses visiteurs de lui pardonner une absence de quelques instants, et laissa en tête-à-tête Hastings et Sybill.

— Madame, murmura sourdement Hilyard, aussitôt que la douairière fut entrée dans la salle basse, qui communiquait d'un côté avec la pièce qu'elle venait de quitter, et, de l'autre, avec la rue — je crains que tout ne soit découvert. Silence ! Adam et le coffre de fer qui renferme les précieux papiers ont été conduits en présence d'Édouard. Une explosion terrible, occasionnée sans doute par la machine, a tellement jeté le trouble parmi les gardes que Hugh a pu s'échapper pour me transmettre cette alarmante nouvelle. Posté près de la porte, sous ce déguisement, je me suis enhardi à pénétrer dans la cour, et j'ai vu... oui... j'ai vu le bourreau, le tourmenteur, ce ministre hideux et masqué de l'agonie, se diriger vers les appartements où notre malheureux émissaire subit l'interrogatoire des impitoyables tyrans. Gloucester est là, lui aussi, avec ses yeux de lynx.

— Oh ! Marguerite, ma souveraine, s'écria la dame de Longueville, — ces papiers révèleront sa retraite.

— Oh! elle est en sûreté ; mais le pauvre savant, je tremble pour lui et pour la tête de tous ceux qui sont mentionnés.

— Quel parti prendre ? Ah! le seigneur de Hastings est ici ; — il a le cœur bon et humain. Faut-il se fier à lui ?

Un éclair de plaisir brilla sur les traits d'Hilyard :—Oui, oui,—laissez-moi l'entretenir en particulier ; — je l'attends ici, — hâtez-vous.

La dame sortit. Elle trouva Hastings conversant à voix basse avec Sybill. Lui ayant murmuré quelques mots à l'oreille, elle l'entraîna dans la salle basse, où elle le laissa seul avec le prétendu moine qui avait rabattu son capuchon.

— Seigneur de Hastings, dit vivement Hilyard, vous êtes exposé sinon à la mort, au moins à la disgrace. Un certain Warner a obtenu de vous un passeport pour arriver auprès de l'ex-roi Henry. On a surpris la simplicité de ce Warner, car il est innocent ; — on a fait de lui le porteur des lettres secrètes de plusieurs malheureux seigneurs encore dévoués à la cause de Lancastre ; — il est soupçonné... examiné, il se peut qu'on le mette à la torture ;— si la trahison est découverte, c'est vous qui avez signé le permis ; la reine, vous le savez, vous hait, les Woodevilles ont soif de votre ruine ; quelle prise

cela ne leur donnerait-il pas sur vous? Courez, Monseigneur, mon fils, courez à la Tour; vous pouvez encore arriver à temps, votre esprit saura jeter un voile sur ce qui resterait à découvert, sans vous. Sauvez ce pauvre savant. Faites disparaître cette correspondance. — Ne prenez pas cet air hautain... cette correspondance vous désigne comme un homme qui a accepté l'or du comte de Charolois et que, par conséquent, le roi Louis peut acheter en surenchérissant. — Veillez à vos intérêts ..

Une légère rougeur monta au front pâle du grand homme d'état, mais il répondit d'une voix ferme : Moine ou laïque, peu m'importe lequel, l'or de l'héritier de Bourgogne était un présent et non un salaire. Mais il n'est pas besoin de menaces pour me pousser à sauver de la roue ou du gibet, s'il en est temps encore, la vie d'un innocent. Je pars. Arrête... Dis à la jeune demoiselle, à la fille du savant, de me suivre à la Tour.

IX.

Comment l'instinct destructeur du prince Richard donne les plus belles espérances.

Le duc de Gloucester s'approcha d'Adam, qui contemplait son modèle. — Vieillard, dit-il en le touchant du bout de son poignard engaîné, levez la tête et répondez. De quoi avez-vous entretenu Henry de Windsor, et qui vous a chargé de lui rendre visite? Parlez et soyez franc; car, par saint Paul, j'ai un œil qui pénètre le mensonge, et derrière cette porte est le tourmenteur.

Bien doux était le rêve sur lequel éclatèrent ces dures paroles; car Adam avait alors la tête pleine de combinaisons capables de remédier aux défauts de sa machine; et à ces inspirations se mêlait vaguement la pensée qu'il était maintenant sous la protection de la royauté, qu'il

aurait le loisir et les moyens d'accomplir son grand projet, que des amis puissants feraient adopter au Roi son invention. — Ayant levé les yeux, il aperçut la figure contractée du jeune prince, l'enfant qui menaçait le sage, la force brutale qui, sous une forme de pygmée, avait pouvoir de vie et de mort sur la force géante du génie. Toutefois, ces paroles, qui l'avaient tiré de son existence de philosophe, éveillèrent en lui l'homme doux, mais brave et honorable tel qu'il se montrait toujours quand il descendait sur la terre.

— Messire, dit-il gravement, si j'ai consenti à converser avec le malheur, ce n'était pas pour jouer l'espion et le délateur. J'étais porteur d'un permis en règle, et j'avais cédé, en venant ici, aux sollicitations d'un ancien ami qui désirait me procurer un peu d'or, afin de m'aider dans de pauvres travaux entrepris pour le bien des sujets du Roi.

— Bah ! dit impatiemment Richard, en jouant avec le manche de son poignard ; tes paroles évasives et cauteleuses prouvent assez ta culpabilité. — Je suis sûr que ce *traître de fer* cache dans ses replis embrouillés des choses qui te livreront au bourreau, sauf un aveu franc et sincère. — Parle, et tu seras épargné.

— Si votre altesse, dit humblement Adam,

car quoique j'ignore votre rang, je pense que de telles menaces ne peuvent sortir que de lèvres royales, — si votre altesse me croit dans les secrets d'un homme déchu, qu'elle ne me fasse pas l'insulte de supposer que je craigne plus la mort que le déshonneur. Car certes, continua Warner avec un innocent pédantisme, — pour poser logiquement la question, de deux choses l'une : ou j'ai quelque chose à avouer, ou je n'ai rien. — Dans le premier...

— Par le Ciel, s'écria le prince en frappant du pied, prétends-tu te moquer de moi... Regarde. — A peine avait-il frappé du pied, que la porte s'était ouverte, et sur le seuil avait paru un homme aux bras nus, couvert de pied en cape d'une robe de serge noire, et la figure cachée sous un masque hideux.

Le prince fit signe au Tourmenteur de s'approcher; et celui-ci, obéissant sans bruit, se plaça devant Adam, à demi penché comme un monstre affamé, terrible, grimaçant, couvant déjà sa proie.

— Te repens-tu de ton obstination? — un moment encore et je cède à un autre la tâche de te questionner.

— Messire, dit Adam en se redressant avec tant de dignité qu'il imposa presque à Richard lui-même. Messire, mes aïeux ne redou-

taient pas la mort, alors qu'ils combattaient pour le trône d'Angleterre... et pourquoi cela? parce qu'ils ne faisaient pas reposer sur leur loyale valeur, les intérêts d'un homme périssable, mais bien la sainte cause de l'honneur qui ne meurt point. Bien que leur descendant ne soit qu'un pauvre savant et ne porte pas les éperons d'or, bien que son corps soit faible et sa chevelure blanche, il tient, lui aussi, assez à l'honneur, pour lever sans crainte les yeux sur la mort.

Quelque violent que fût le prince dans ses emportements, il était encore à la fleur de sa jeunesse, et dans ce moment l'ambition n'avait nulle occasion d'endurcir son cœur. Extrêmement brave lui-même, la bravoure ne pouvait manquer de lui inspirer une sorte de respect et de sympathie; et il fut d'autant plus frappé, qu'il avait été pris par surprise en entendant le langage d'un chevalier et d'un héros, sortir des lèvres d'un homme considéré par lui comme un imposteur, un vil agent d'intrigues.

Il changea de visage et garda un instant le silence. Puis une pensée lui vint qui appela sur ses lèvres un demi sourire, et sur un mot qu'il murmura à l'oreille du tourmenteur, celui-ci s'inclina et sortit.

— Maître Warner, dit alors le prince en re-

prenant le ton insinuant qui lui était ordinaire, — ce serait grand dommage qu'un si brave gentilhomme s'exposât à des dangers par son dévouement à une cause qui ne doit jamais prospérer, et qui, pût-elle prospérer, serait fatale aux intérêts de notre pays commun. Car voyez-vous, cette Marguerite qui est maintenant à Londres, (ici il examina la physionomie d'Adam où se peignit la surprise) cette Marguerite qui cherche à rallumer le brandon des guerres civiles, a déjà vendu, pour de l'or, à l'ennemi de ce royaume, à Louis XI, cette même Calais que vos aïeux ont contribué au prix de leur sang, à réunir à nos domaines. Honte à cette prostituée... où trouver femme plus sanguinaire et plus dissolue? où trouver homme plus faible et plus incapable que son époux?

— Hélas, messire, dit Adam, ces hautes considérations politiques sont au-delà de ma portée. Je ne vis que pour mes études et dans mes études. Et maintenant, voyez comme mon royaume est ébranlé, mis en pièces ! — Et si touchant fut le sourire, si naïve fut la tristesse avec lesquels il désigna du doigt le mécanisme brisé, que Richard en fut ému.

— Tu aimes donc cela, ton joujou? Je comprends bien cet amour pour un objet muet qui nous a coûté des peines et des sueurs. Oui, con-

tinua pensivement le prince, oui je sais moi-même par expérience, qu'il est des choses aussi inanimées que cette forme de fer qui, dès que nous en faisons le but de nos efforts, s'enlacent autour de nos cœurs comme si elles étaient de chair et d'os. Ainsi, les uns aiment la science, les autres la gloire, les autres le pouvoir. Eh bien! donc, tu aimes cette machine? Combien d'années y as tu travaillé?

— Vingt-cinq ans, depuis le premier jusqu'au dernier jour, et elle est encore incomplète.

—Hem! dit le prince en souriant, maître Warner, tu as entendu parler du jugement de Salomon; tu sais comment le grand roi découvrit la vérité en ordonnant la mort de l'enfant.

— C'était là en effet, remarqua sans défiance le philosophe, une idée fort ingénieuse, une inspiration qui faisait grand honneur à son esprit naturel et à sa docte sagesse.

— Je suis charmé que vous soyez de cet avis maître Warner, dit Richard, et il achevait à peine ces mots que le tourmenteur reparût avec un forgeron armé des instruments de sa profession.

— Mon brave homme, dit le prince, brisez-moi ce fer obstiné, — mettez à nu toutes ses cavités, qu'il n'en reste pas fragment sur fragment. — Delenda est Cartago, maître Warner.

Voilà du latin pour répondre à ta logique.

Il serait impossible de donner une idée de la terreur, de la rage et du désespoir qui s'emparèrent du malheureux savant lorsque ces paroles frappèrent son oreille, et qu'il vit les bras bronzés du forgeron brandir en l'air le pesant marteau. Il se jeta entre l'arme meurtrière et son modèle bien-aimé ; il embrassa étroitement le monstre de fer.

—Tuez-moi, s'écria-t-il sublime dans son désespoir, tuez-moi, mais ne tuez pas ma pensée.

— Salomon était en vérité un sage monarque, dit le duc avec un rire intérieur et contenu. Maintenant je te tiens en mon pouvoir. Pour sauver ton enfant, le hideux enfant de ton cerveau, avoue tout.

Ce fut alors qu'une lutte horrible se déclara dans le cœur d'Adam. Ne vous en étonnez pas, vous tous que tentent l'ambition, l'avarice, la haine ou l'amour, c'était là pour lui la tentation des tentations. Le bouleversement de ses traits, sa poitrine hatelante, sa lèvre frémissante, ses yeux qu'il fermait et rouvrait pour les fermer encore afin de se dérober à lui-même son indigne faiblesse... tout enfin dans sa personne trahissait la fureur des combats qui déchiraient son ame. Que lui importaient après tout les Edouard et les Henry, York ou Lancastre ? Et

pourtant la victoire resta à ses principes, à cette droiture instinctive, à cette conscience toujours plus forte chez ceux dont l'œil s'est habitué à la recherche de la vérité. Se retirant donc vivement, il abandonna son œuvre au destructeur, en disant :

—Prince, vous êtes un enfant, que la voix d'un enfant réduise au néant ce qui devait peupler l'infini des temps. Frappez.

Richard fit un signe, e marteau retomba, la machine s'affaisa écrasée, les portes s'ouvrirent, les rouages crièrent,... des étincelles jaillirent, et Adam tomba lourdement à terre comme si le coup eût broyé son cœur.

S'inquiétant peu de la victime de sa politique infernale, Richard s'avança pour examiner l'intérieur de la machine.—Mais ce qui devait perdre Adam, fut précisément ce qui le sauva. Le pesant marteau, en applatissant la case des papiers, les avait comme incorporés dans le fer. La fidèle Eureka avait gardé le secret de son maître.

Le prince fouilla d'une main impatiente toutes les cavités mises à découvert, et, après quelques moments de recherches infructueuses, il était sur le point d'ordonner au forgeron de compléter son œuvre de destruction, lorsque la porte s'ouvrit soudain, livrant passage à Hastings.

D'un coup d'œil rapide, celui-ci embrassa toute la scène.—Il arrêta le bras de l'ouvrier, et s'avançant résolument vers Gloucester, il lui dit fort respectueusement, mais avec un demi-sourire de reproche : Monseigneur, monseigneur, votre altesse est bien sévère pour mon pauvre savant.

—Pouvez-vous répondre de la loyauté de votre savant, demanda sèchement le duc?

Hastings, tirant Richard à l'écart, lui dit à voix basse : Sa loyauté! pauvre homme, je ne sais, mais son innocence, assurément. Ecoutez-moi, prince ; je n'ignore pas que vous tenez à ménager le comte de Warwik, que, quant à moi, j'ai peu sujet d'aimer. Vous m'avez confié vos espérances à l'égard de la dame Anne ; il y a, j'ai lieu de le croire, quelqu'amourette en jeu, entre le jeune Nevile, que Warwick a pris sous son patronage, et la fille de ce savant qui est venue me demander le permis d'accès. — Voudriez-vous que ce Marmaduke Nevile pût dire à sa belle parente, avec toute la rancune d'un amant, que le prince de Gloucester s'est abaissé à torturer ce pauvre vieillard? Si le savant ou son mécanisme cache quelque trahison, laissez-moi le soin de les examiner.

Le duc leva ses yeux pénétrants sur Hastings; mais celui-ci soutint leur regard sans fléchir;

car la science du monde avait affaire à la science du monde, la diplomatie à la diplomatie.

— Vos arguments ont plus de subtilité et de détours qu'il n'appartient à la vérité, dit le prince en souriant.— Mais il suffit à Richard que Hastings prenne sous sa protection, même un espion.

Hastings baisa sans mot dire la main du duc; et se dirigea vers la porte, pour reparaître bientôt avec Sybill. Lorsqu'elle entra, pâle et tremblante, Adam se leva, et la jeune fille se jetta dans ses bras en poussant un cri.

—Un séduisant minois, dit le duc.— Je plains maître Nevile le prétendant, et j'envie monseigneur de Hasting le protecteur.

Le chambellan sourit, charmé que les soupçons de Richard se dirigeassent de ce côté.

—Et maintenant, dit-il, je pense qu'on peut introduire maître Nevile et le page de la duchesse de Bedford. Votre garde leur avait barré le passage·—Ils demandent ce gentilhomme de la part de son altesse la mère de la reine.

— Entrez, maître Nevile, et vous Messire page. Quel est votre message?

— Madame la Duchesse, dit le page, m'a chargé de conduire maître Warner dans les appartements qu'elle lui a fait préparer comme à son alchimiste.

—Quoi ! s'écria le prince, qui, tout différent de Clarence, se faisait un devoir de politique de témoigner le plus grand respect à la famille de la reine ; cette illustre dame a attaché ce gentilhomme à son service ? Pourquoi ne pas m'apprendre dès l'abord, maître Warner, ce qui vous eût épargné tout interrogatoire ? Seigneur de Hastings, maintenant je vous remercie de votre intervention.

—Hastings, en réponse, lui montra significativement Marmaduke Nevile qui aidait Sybill à soutenir son père. — Me soupçonnez-vous encore, prince, murmura-t-il ?

Le duc haussa les épaules ; Adam se dégageant des bras de Marmaduke et de Sybill, s'approcha en chancelant des débris de l'œuvre de sa vie solitaire. Il contempla cette ruine avec un morne abattement, avec des lèvres frémissantes.—En avez-vous fini avec moi ? dit-il alors en s'inclinant profondément, car l'orgueil était mort en lui. — Pouvons-nous, c'est-à-dire, moi et ma pauvre invention, sortir de votre palais ? Je vois que nous ne sommes pas faits pour les rois.

—Ne parlez pas ainsi, dit affablement le jeune duc, nous sommes maintenant convaincus de notre erreur, et je vous demande pardon, maître Warner, de mes durs procédés. Quant à cela, à ton joujou, les ouvriers du roi se charge-

ront de te le réparer. Forgeron, appelle tes garçons pour qu'ils transportent cette machine dans..
Il s'arrêta et lança un coup d'œil à Hastings.

— Dans mes appartements, dit le chambellan, — votre altesse peut être assurée que je l'examinerai avec soin. Ne craignez rien, maître Warner, nul mal ne sera fait à votre invention.

— Allons, messire, pardonnez-moi, dit le duc, et il tendit gracieusement au vieillard sa main ornée de joyaux. Le savant s'inclina jusqu'à balayer la terre de sa barbe; mais il ne toucha pas la main qui lui était offerte. Il semblait être encore entre le sommeil et la veille, entre la vie et la mort. Il resta immobile, silencieux, jusqu'à ce que les hommes vinssent emporter son modèle; et alors il marcha derrière lui, les bras croisés sous sa robe. Mais quand, à l'entrée de la cour, il vit Eureka prendre une autre route que la sienne, il s'arrêta, la suivit du regard, et poussa un profond soupir, tel qu'en eût poussé un père résigné en perdant de vue son enfant bien-aimé.

Richard hésita un instant, incapable de se résigner à renoncer à ses investigations; cependant, la crainte de compromettre sa dignité aux yeux de Hastings, au cas où ses soupçons seraient sans fondement, et, en grande partie aussi, la pensée qu'il pourrait blesser la

vindicative duchesse de Bedford, en s'attaquant à un homme sous sa protection , l'engagèrent à s'en remettre à la loyauté bien connue de Hastings, du soin d'examiner plus scrupuleusement la machine suspecte.

—Si Marguerite est à Londres, murmura-t-il en s'éloignant lentement ,.. c'est maintenant le moment d'enchaîner la lionne. Holà ! Catesby ; — c'est un homme précieux que ce Catesby : l'éducation d'un avocat et l'instinct d'un limier ! — Catesby , tandis que le roi Édouard chevauche pour son plaisir , vous et moi mettons-nous à la piste de ses ennemis. — Si la louve d'Anjou s'est aventurée dans notre ville , elle est certainement cachée au fond de quelque monastère. — Faites amener nos palefrois, Catesby. — C'est étrange , ajouta le prince en se parlant à lui-même , c'est étrange que je m'inquiète plus de la défensede la couronne que celui qui la porte. Mais une couronne est un bel héritage à avoir dans sa famille, une jolie chose à voir de près , de près, de tout près , de...

Le prince s'interrompit brusquement , ouvrit et ferma convulsivement sa main droite , et poussa un profond soupir.

FIN DU PREMIER VOLUME.